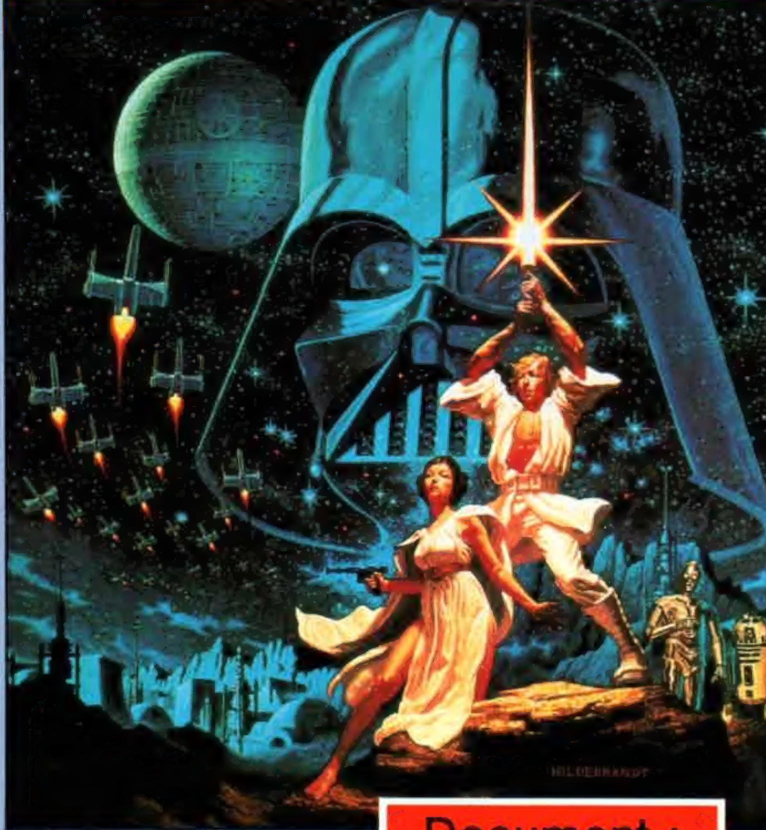
IMPACT

49





Document : Les affiches de La Guerre des Etoiles !

dossier SPACE OPERA : voyage au centre du mystère !



- **Van Damme inédit** : toutes les photos
- **Brian De Palma** sort de **L'Impasse**
- **Demolition Man** : les débuts fracassants de Marco Brambilla
- **Tombstone** et **Geronimo** : à l'Ouest, rien de nouveau



Belgique : 146 FB - Suisse : 6, 50 F
Canada : $ 5,75 - RCI : 2300 CFA
Espagne : 550 Pts

SOMMAIRE

8 **Dossier SPACE OPERA : voyage au centre du mystère**

Suite et fin d'un dossier des étoiles ouvert dans notre précédent numéro. Y gravitent l'équipage de l'Enterprise au grand complet, en uniformes amidonnés, des curetons de l'espace, des pitres du cosmos, des séries télévisées variablement inspirées, un certain Gerry Anderson dont les ***Sentinelles de l'Air*** trouvent même un écho surprenant au Japon... Le Space Opera dans toute sa diversité, de **2001** à des gaudrioles branchées cul !

4 **EXPRESSO**

Des brèves à peine sorties du four, encore chaudes, sentant bon le neuf. Répondent à l'appel Mickey Rourke, Chuck Norris, un Stephen King en rupture de fantastique, un quarté de pétroleuses du Far West, des flics, des aventuriers, une mère de famille très accro de son gosse... De quoi alimenter quelques mois d'actualité cinéma et vidéo.

28 **DEMOLITION MAN**

Stallone casse la baraque. Qui lui ordonne de réduire en miettes la moindre parcelle de décor ? Le producteur-bulldozer Joel Silver bien sûr, mais aussi le jeunot Marco Brambilla, un novice à qui un gros studio hollywoodien n'hésite pourtant pas à confier un gros paquet d'oseille. L'homme, modeste, explique un film très controversé, chéri par les uns, démoli par les autres.

32 **A l'Ouest rien de nouveau : TOMBSTONE & GERONIMO**

Si George Pan Cosmotos sort tout piteux de son **Tombstone**, Walter Hill intéresse avec **Géronimo**, même si son film n'est pas une franche réussite. Reste que le portrait de ce chef indien de légende, appuyé par d'excellents comédiens, souligne que les Etats-Unis d'Amérique ne se sont pas bâtis sur l'égalité et le respect des droits de l'homme.

38 **ROMEO IS BLEEDING**

Un film de fou, un univers glauque, violent, de sexe et de sang où le réalisateur des **Frères Krays** barbote avec bonheur. Avec Gary Oldman plus crédible qu'en Prince des Ténèbres et Lena Olin, une bombe qui fait passer Sharon Stone pour une héroïne de la Comtesse de Ségur.

36 **L'IMPASSE**

Après avoir sondé les tréfonds de la nullité dans **L'Esprit de Caïn**, Brian de Palma se reprend brusquement dans **L'Impasse**, un (faux) retour au film de gangsters genre Scarface et **Les Incorruptibles** aussi brillant que surprenant.

40 **ACTUAS**

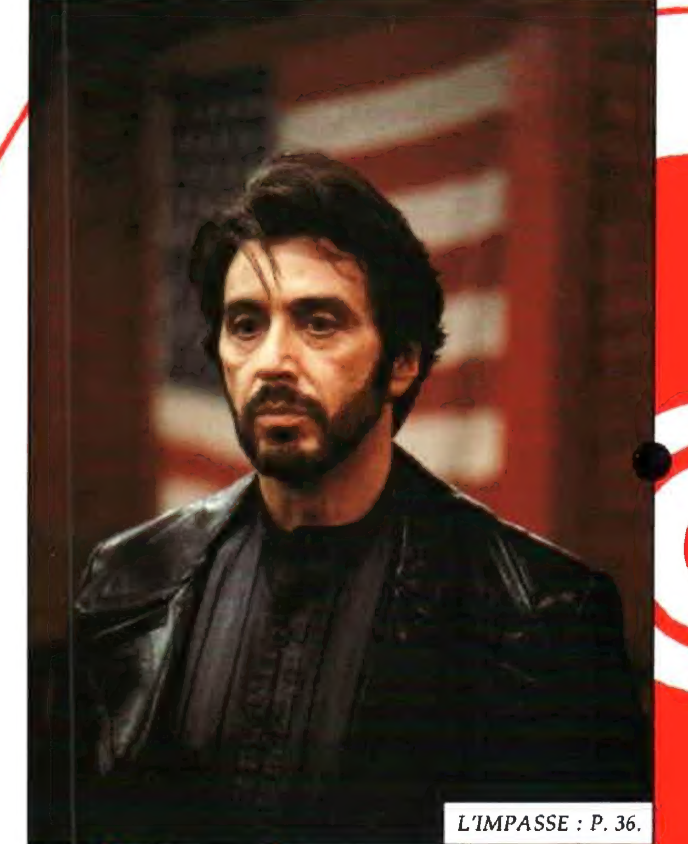
Des films variablement intéressants. Impressionnant et indélébile comme **La Liste de Schindler**, mélo et sincère comme **L'Homme sans Visage**, d'une gentille inutilité comme **Les Trois Mousquetaires**, militant comme **Laws of Gravity**, et casse-bonbon comme **L'Affaire Pélican...**

42 **PRESSE ZAPPING & cie**

Unifrance et Toscan du Plantier dérapent sur les listes d'Avoriaz. Dès qu'ils se relèvent, des journalistes bien intentionnés se chargent de leur glisser une peau de banane sous les pieds. Van Damme nous avait caché son premier film que nous avons retrouvé au rayon des solderies et autres farfouilles de la vidéo. John Chouchoum, notre Languedeputte à nous, fait, une fois encore, par ses révélations, trembler les ténors d'Hollywood. Rendons grace à Lance Henriksen et Michael Ironside d'avoir des filmographies à tiroirs dont nous vous livrons ici le détail.

47 **VIDEO**

Une sacrée palette de cinéastes et comédiens au menu de ce bimestre, parmi les plus prestigieux, mais pas forcément dans des films et téléfilms installés durablement dans les mémoires. Entre Charles Bronson et Mimi Rogers, Richard Chamberlain porte plutôt bien les habits des héros d'Alexandre Dumas et très mal l'uniforme de commandant de bord.



L'IMPASSE : P. 36.

IMPACT 49, une publication **Jean-Pierre PUTTERS/ MAD MOVIES** **4 rue Mansart, 75009 Paris**

directeur de la publication Jean-Pierre Putters **rédacteur en chef** Marc Toullec
secrétaire de rédaction Vincent Guignebert **comité de rédaction** Didier Allouch - Marcel Burel - Guy Giraud - Damien Granger - Vincent Guignebert - Jean-Pierre Putters - Marc Toullec **collaborateurs** Patrick Breggion - Christophe Carrière - Christophe Deshoux - John Choumchoum - Alexis Dupont-Larvey - Bill George - Cyrille Giraud - Alain Petit - Jack Tewksbury - Zébulon **correspondants** Alan *London* Jones - Emmanuel *Los Angeles* Itier
maquette Vincent Guignebert

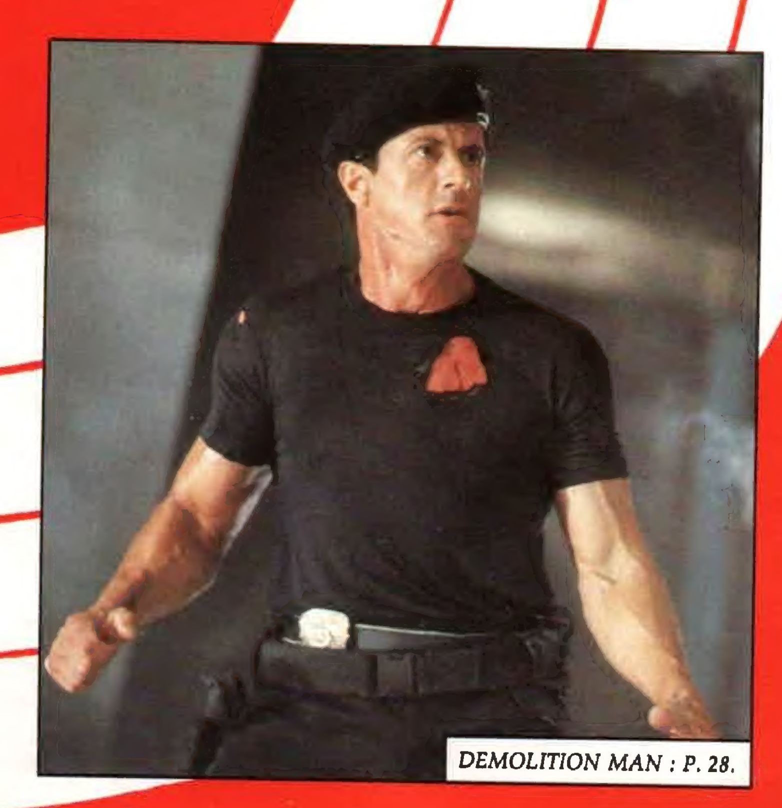
composition The Casket's Club **photogravure** AMG **impression** ISTRA BL **distribution** NMPP **dépôt légal** février 1994 **commission paritaire** n°67856 **n°ISSN** 0765-7099 **n°49** tiré à 60 000 exemplaires

remerciements Michèle Abitbol-Lasry - Sophie Brassier - Canal Jimmy - Cat's - Carole Chomand - Clarisse Coufourier - Lorraine D'Ambly - Laurent Erre - Edith Filipacchi - James L. Frachon - François Guerrar - Béatrice Hemery - Christophe L. - Anne Lara - Pascal Launay - Elizabeth Meunier - Sandrine Meunissier - Christine Nicolay - Joëlle Rameau - Serge Samson - Sony Music Vidéo - Catherine Vergriete-Lautier - Jean-Pierre Vincent

ÉDITO



Dossier SPACE OPERA, voyage au centre du mystère : P. 8.



DEMOLITION MAN : P. 28.

Comme dit Claude Lelouch, il y a les uns et les autres. Les autres, ce sont eux, là-haut sur les pistes de ski d'Avoriaz, brandissant le pavillon du cinéma français. Les uns, c'est nous ! Heureux de saluer Fantastica, festival du cinéma fantastique installé dans les Vosges, à Gérardmer plus exactement. Du 1er au 6 février s'est déroulée la première édition. Votre serviteur, passé la stupéfaction de se retrouver dans un hôtel perdu en rase campagne, à quinze bornes du bourg (rassurez-vous, la situation évolua rapidement vers davantage de proximité), ne foula pas de ses moonboots la poudreuse Pour cause : les flocons fourbes s'étaient évaporés une semaine plus tôt. Comme neige au soleil serait-on tenté de souligner. A croire que toute la neige de France s'était déversée complaisamment sur Avoriaz, désormais bastion de la nique, du pied-de-nez aux ricains. Ses organisateurs, étendards déployés, ont naturellement désigné du doigt les précédents locataires des lieux. Honte à eux : ils ciraient les pompes de l'Oncle Sam, servaient la soupe à l'Amérique potagère et prenaient leur pied à présenter les films les plus gore (des films, vraiment ?) qui puissent exister. Avant que ne surviennent les sauveurs providentiels de l'Exception Culturelle, la station vivait donc au son du clairon du Huitième de Cavalerie et l'odeur pestilentielle du sang coagulé empoisonnait l'atmosphère comme le graillon souille les senteurs tropicales de votre chevelure. Qu'allaient donc faire les locataires virés sans ménagement une fois réinstallés ailleurs, dans des murs propres ? Récidiver, la mauvaise graine germant profondément dans le sol. Ben oui. Preuve en est : un jury présidé par un Américain (Walter Hill) récompense **Jiang-Hu, Between Love and Glory** (qui se titre également **The Bride with White Hair**), une romance chinoise de Ronny Yu, **L'Ecureuil Rouge**, un labyrinthe cérébral filmé par l'Espagnol Julio Medem et **Halbe Welt**, science-fiction avant-gardiste de l'Autrichien Florian Flicher. Au milieu de ce palmarès : **Max, Le Meilleur Ami de l'Homme**, plaidoyer anti-vivisection de l'Américain John Lafia. Une présence un rien décalée. Comme on peut le constater, Fantastica, par le passé versant sombre d'Avoriaz la belle, s'ébroue toujours dans la fange pro-américaine. A croire que ce festival n'a tiré aucune leçon d'autrefois, qu'une sévère correction et un envoi au piquet n'ont servi à rien !

Renseignements officieux pris : ce sont les Américains du jury (Walter Hill, Terry Gilliam, David Giler, Jerry Schatzberg) qui ont poussé, pendant la délibération, pour que **Jiang-Hu** obtienne le Grand Prix. La représentation française de ce pourtant très estimable comité, quant à elle, défendait **Max, Le Meilleur Ami de l'Homme**, version canine de **Terminator**. Ceux-là, ironie mise à part, exprimaient simplement une opinion, un choix. Ils votaient pour un film. Qu'on peut adorer ou détester, sans avoir de comptes à rendre à un ministère, à une exception. Fantastica couronne donc la Chine de Hong Kong, l'Espagne, l'Autriche. Et les Etats-Unis. Sans rancune, sans discrimination, sans mépris culturel. Le plus naturellement du monde.

Marc TOULLEC

■ Chuck Norris dans HELLBOUND ■

Expresso

■ par Jack TEWKSBURY & Emmanuel ITIER ■

Chuck biblique

En 1983 Chuck Norris tourne **Horreur sur la Ville** dans lequel il castagne un monstre biologique de la carrure de la créature engendrée par Frankenstein. En 1994, il remet ça dans **Hellbound**, thriller fantastique réalisé par son frère Aaron (**Sidekicks**). Une fois encore, Chuck, toujours vert malgré sa cinquantaine bien tapée, incarne un flic, Frank Shatter. Ce vétéran de la police de Chicago enquête sur la défenestration d'une jeune femme à qui manque le cœur, purement et simplement arraché. Responsable : Prosotanos, un colosse qui bronche à peine lorsque Shatter lui envoie une volée de plomb dans la poitrine. Les indices le conduisent lui et son partenaire, le black Jackson, en Israël, Terre Sainte, où ils découvriront le secret de ce colosse invincible dans le Livre des Révélations et dans des récits mythologiques dont les origines remontent aux Croisades...

*"Hellbound est un film qui combine des éléments d'origines diverses. Suspense, horreur, aventure, romance, humour, dans la tradition d'**Indiana Jones**, de **L'Exorciste**, de **L'Arme Fatale** et, même, de **La Malédiction**"* explique Aaron Norris qui, pour plus d'authenticité, a mis en scène son **Hellbound** sur les lieux de l'action.

Un Mickey en selle



■ Mickey Rourke dans F.T.W. ■



■ Mickey Rourke dans THE LAST OUTLAW ■

Pas très aimé par Hollywood ces derniers temps (on le réduit à jouer les vilains dans **Sables Mortels**), Mickey Rourke se refait une santé dans le western, tant moderne que passé. Le passé, c'est **The Last Outlaw** de Geoff Murphy, lequel se déroule au lendemain de la Guerre de Sécession. Mickey Rourke tient le rôle de Graff, chef d'une bande de perdidos poussés au crime par le massacre de leur famille et l'anéantissement de leur foyer. Du genre patibulaire et réfrigérant, Graff se heurte à son lieutenant, Eustis, après l'attaque d'une banque. La dispute s'envenime ; Graff est abattu, laissé pour mort. Mais celui-ci survit à ses blessures. Obsédé par la vengeance, il reprend les armes, rejoint ceux qui le poursuivaient quelques jours plus tôt, pour traquer et liquider un par un ses anciens complices. *"Les westerns traitent de la vie et de mort. **The Last Outlaw** se place exactement dans cette tradition. Mais tout n'est pas si simple. N'attendez pas que le film vous présente un justicier sur son cheval blanc ramenant l'ordre en un clin d'œil"* dixit Geoff Murphy, fin connaisseur puisque réalisateur du western maori **Utu**, et du nettement plus balisé **Young Guns 2**.

Ayant pris goût au genre, Mickey Rourke embraye sur **F.T.W.** de Michael Karbelnikoff (**Les Indomptés**). Là, Mickey Rourke fait son **Junior Bonner à lui**, une idée qui lui est venue après un coup d'œil sur le désenchanté **Seuls sont les Indomptés** avec Kirk Douglas. Il y incarne Frank T. Wells (les initiales du titre), champion de rodéo condamné à dix ans de tôle pour un meurtre dont il est innocent. Dix ans après, le champion essaie de remonter sur selle. Bien rouillé, il ne voit pas ses tentatives couronnées d'un franc succès. **F.T.W.** ou le chemin de croix d'un loser auquel s'identifie étroitement Mickey Rourke. Il affirme même que le film est une métaphore sur son échec dans l'arène hollywoodienne. Un bien nerveux canasson cet Hollywood !

EXPRESSIMO

● Malgré ses petits soucis, Steven Seagal ne chômera pas en 1994. Le grand tout mou qui casse des bras rempile au printemps 94 avec la suite de **Piège en Haute Mer**. Juste avant, il aura tourné **Drop Zone** de John Badham, histoire d'un détective embarqué dans les milieux du parachutisme afin de débusquer un serial-killer. Pour des raisons sismiques, la production de **Drop Zone** hésite encore à s'installer à Los Angeles. Devant les risques encourus, le film pourrait s'exiler sur la côte Est des Etats-Unis.
Le parachutisme semble de mode ces derniers temps puisque deux autres projets s'y consacrent. Ce sont **Terminal Velocity** de Deran Sarafian avec Charlie Sheen et Nastassia Kinski, et **Speed** avec Keanu Reeves.

● Encore un remake incongru, celui de **Lord Jim** réalisé en 1965 par Richard Brooks avec Peter O'Toole dans le rôle-titre, celui d'un officier de marine coupable d'un acte peu héroïque. De ce fait, il traîne dans tout le Moyen-Orient avant de prêter main forte à des indigènes luttant contre un oppresseur. Générique singulier pour cette adaptation d'un superbe livre de Joseph Conrad : les producteurs sont Brian Patrick O'Toole (le fils de Peter) et Luigi Cingolani (qui porte **Les Martiiiens !** et **Dinosaures** à son actif).

● Rayon remake, voici aussi **The Little Rascals**. Ces "petits vauriens" inconnus dans l'hexagone sont, aux Etats-Unis, des stars, les vedettes d'une série de moyens métrages datant des années 40/50. L'humour et l'aventure y volent aussi bas que le "comique" des Trois Stooges et autres Ritz Brothers, célèbres de l'autre côté de l'Atlantique. **The Little Rascals**, version 1994, est produit par Steven Spielberg, et réalisé par Penelope Spheeris (**Wayne's World**), l'ancienne hard-rockeuse passée à l'ennemi.

● Le regain d'intérêt très commercial pour le western amène **Frank et Jesse** de Robert Boris. Il s'agit évidemment d'une évocation des forfaits des desperados Frank et Jesse James, frères gibiers de potence qui ont déjà donné lieu à de nombreux films, dont le dernier, **Long Riders**, porte la signature de Walter Hill. Rob Lowe incarne Frank, et Bill Paxton Jesse, auprès de David et Alexis Arquette, frangins de Rosanna et Patricia.

● Tom Cruise passe de l'autre côté de la barrière. Avocat affrontant la Mafia dans **La Firme**, il sera probablement un gangster dans **Criminal Conversation** d'après un roman d'Evan Hunter. Etant lui-même producteur du film, la star peut s'offrir ce luxe.

● John McTiernan au secours du réalisateur de **Police Academy** sur le plateau de **Guarding Tess**. Après que Hugh Wilson ait terminé le film, que le producteur *Tri-Star* ait décidé de rajouter une dernière scène de 15 secondes pour boucler le film, John McTiernan a terminé **Guarding Tess** à la demande du studio, Hugh Wilson coulant des vacances au sein de sa famille en Virginie. Il fallait vraiment que **Guarding Tess** soit sur les écrans dès le 11 mars prochain. Interprété par Nicolas Gage et Shirley McLaine, **Guarding Tess** est une sorte de pastiche de **BodyGuard**, où un garde du corps du genre stressé et nerveux veille à la sauvegarde de la première dame des Etats-Unis.

● Après Marco Brambilla (**Demolition Man**), Stallone fait de nouveau confiance à un cinéaste débutant. Il s'agit du péruvien Luis Llosa (le bon **Sniper**, le médiocre **Le Sang de l'Amazone**) pour **The Specialist** dont le casting inclut Sharon Stone, Eric Roberts, James Woods et Rod Steiger. Là, Sly incarne un ténor des explosifs confronté à une femme fatale, une sorte de mante religieuse dissidente de la CIA. Le remake féministe de **Dans la Ligne de Mire** ? Quoi qu'il en soit, Stallone s'estime heureux d'avoir arraché le film des mains de Mel Gibson, Steven Seagal et Wesley Snipes ! Décidément porté sur les jeunes loups, Rocky Rambo se livrera à Danny Cannon dès mars prochain pour les besoins de **Judge Dredd** !

● Arnold Schwarzenegger sur les traces de Marcello Mastroianni dans **L'Evénement le plus Important depuis que l'Homme a Marché sur la Lune** ? Faut croire, car notre Kennedy par alliance est victime d'une grossesse dans **Junior** (**Anciennement O Baby !**), une comédie maternelle d'Ivan Reitman. Le père ne serait autre que Danny De Vito, l'autre star au générique ? Mazette, on demande à voir la tête du polichinelle !

● Le romancier Norman Mailer et Francis Coppola font équipe pour **The Congressman who Got Away with Murder**. Le film se déroule dans les milieux de la politique américaine secouée par le scandale d'un sénateur qui abat sauvagement l'amant de sa femme devant la Maison Blanche. Le tueur, avocat reconnu, est également un proche du Président des Etats-Unis. Un sujet brûlant que le plus hot des écrivains américains adapte actuellement pour Big Francis.

● Pour ses débuts de réalisateur, Steven Seagal endure sur **On Deadly Ground** des soucis qu'il avait pourtant infligés à ses metteurs en scène. Il termine son thriller écologique (où Michael Caine joue le méchant) par un discours de 10 minutes sur la sauvegarde de l'environnement. *Warner Bros*, son producteur-distributeur, n'est pas très chaud à l'idée de boucler un film par une aussi longue tirade. Selon certaines sources officieuses du studio, la plupart des spectateurs partiront déjà avant que Steven Seagal ait mis un point final à son laïus, en admettant que celui-ci résiste aux fameuses séances tests ! Steven Seagal : un nouvel auteur-martyr brimé par Hollywood ? On aura décidément tout vu !

● Deux biographies intéressantes pour Oliver Stone : celle de Noriega, dictateur/baron de la drogue à Panama ayant officié pour le compte de la CIA. Avec, sous réserves, Al Pacino dans l'uniforme de ce tyran cocaïné. Et celle du leader gay Harvey Milk dans **The Mayor of Castro Street**. De son côté, Michael Mann semble avoir abandonné son désir de porter à l'écran la vie du constructeur automobile Ferrari pour se vouer à une biographie de James Dean ! Avec, sous réserve, Brad Pitt dans le rôle de l'idole des jeunes.

La paire brisée



■ *Billy Zane et Louis Gossett Jr. dans FLASHFIRE* ■

Faut croire que le principe du duo de flics, l'un camembert l'autre chocolat, ne fait plus recette car, malgré les apparences, le Blanc et le Noir auraient plutôt tendance à se friter copieusement dans **Flashfire** du revenant Elliot Silverstein (vous vous souvenez d'**Un Homme Nommé Cheval**, l'un des premiers westerns écolo ?). Le bon est donc blanc : Jack Flinder (Billy Zane), flic dont le partenaire est assassiné. Le vilain est tout à fait noir : le capitaine Durand (Louis Gossett Jr.), ripoux de la pire espèce qui fraye avec la pègre. Flinder devenant un obstacle plutôt gênant, il décide de l'accuser du meurtre, lui envoie aux trousses ses troupes et quelques tueurs. Mais, of course, Flinger se tire de cette galère grâce à la collaboration de la mignonne Lisa, témoin de quelques flinguages accusant son supérieur hiérarchique. Vous n'avez pas le sentiment que cette histoire, on vous la raconte pour la cent dixième fois au moins ?

Copains comme avant



■ *Jason Scott Lee dans RAPA NUI* ■

Les deux Kevin, Costner et Reynolds, pourtant très bons amis, se sont quittés en mauvais termes après le tournage éprouvant de **Robin des Bois**, le premier ayant un peu trop eu tendance à tirer la couverture à lui. La star et le cinéaste se sont retrouvés à l'occasion de **Rapa Nui**. Kevin Costner ne tient pas le rôle principal. Il se contente de produire, tout simplement, laissant la vedette à Jason Scott Lee (le Bruce Lee à demi-fantaisiste de **Dragon**. "***Rapa Nui*** *raconte l'histoire d'un conflit qui secoue une île du pacifique dans les années 1600. Cette lutte oppose le clan des nantis, les chefs, à la classe laborieuse. Mon personnage est le petit-fils d'un des leaders des puissants*" explique brièvement Jason Scott Lee. En bref, **Rapa Nui** montre comment l'île de Pâques est devenue ce qu'elle est, comment ses habitants l'ont irrémédiablement déboisée, pourquoi ils ont dressé ces immenses statues, comment un prince prit fait et cause pour le peuple contre les siens. Mis en œuvre pour un budget de 27 millions de dollars, **Rapa Nui**, chose rare, n'emploie aucune star. En tête de générique : Jason Scott Lee donc, Esai Morales, Sandrine Holt. Les premières images rappellent que Kevin Reynolds fut un cinéaste au talent immense avant de faire concession sur concession dans **Robin des Bois**.



■ *Jamie Lee Curtis dans MOTHER'S BOY* ■

● Jusqu'à présent, elle était très bienveillante Jamie Lee Curtis, gentille, seulement nymphomane dans **Un Poisson Nommé Wanda**. Désormais, la fille de Tony Curtis et de Janet Leigh se met à jouer les parfaites salopes, les mères timbrées et homicides dans un thriller dont la parenté avec **La Main sur le Berceau** n'échappera à personne. C'est **Mother's Boy**, un suspense signé Yves Simoneau, québécois sacrément doué comme l'a démontré son téléfilm **Assurance sur la Mort** avec Treat Williams. Jamie Lee Curtis emploie les grands moyens pour inquiéter la nouvelle compagne de son ancien mari, laquelle est aussi la mère du petit garçon qu'elle a autrefois abandonné.

TV

○ Joe Penny (***Riptide, La Loi, c'est la Loi***) s'est laissé pousser la barbe pour jouer un psychopathe meurtrier et violeur dans le téléfilm *CBS* **Terror In the Night**. Comme si ça allait le rendre plus méchant...

○ "La vengeance des papis" : ce pourrait être le titre de **Two Fathers : Justice for the Innocent**. Pour cette production *NBC*, Robert Conrad (***Les Mystères de l'Ouest***) et George Hamilton (**Le Vampire de ces Dames**) s'extraient de la naphtaline pour se débarrasser du maniaque qui a tué leur gosse.

○ Depuis le succès du génial ***Larry Sanders Show***, élue meilleure série de 1993 par les critiques américains, les animateurs de talk shows sont à l'honneur dans les séries US. Ainsi, Henry Winkler (Fonzie) revient devant les caméras dans le rôle d'un présentateur légèrement facho qui a moins de mal à se faire respecter par ses invités que par ses gosses dans la série ***Monty***, et William Shatner joue un Dechavanne assassin dans le dernier épisode en date de ***Columbo***. A noter que Shatner avait déjà joué les meurtriers dans un ***Columbo*** de 76.

● ***The Mighty Morphin Power Rangers*** est actuellement la série la plus regardée par les gamins aux USA. Derrière ce titre bien longuet se cache ***Bioman***, le feuilleton fétiche de Dorothée. Mais un ***Bioman*** différent du nôtre. Se doutant bien que les aventures de jeunes Japonais luttant contre le mal n'allaient pas passionner les ados yankees, les producteurs ont eu l'idée de ne garder de la série originale que les séquences de combat où les Biomen sont habillés de leur fameuse tenue de force rouge, jaune... Entre les sauvetages réguliers de la planète, des séquences ont été insérées mettant en scène des teenagers américains bon teint devant faire face à leur problèmes de tous les jours (la drague, les boutons, le changement d'horaire d'***Hélène et les Garçons***). Malin, mais pas tout à fait honnête.

● Gros succès pour les premiers épisodes de ***Viper*** sur *NBC*. Viper est une super-bagnole de police ultra-sophistiquée qui fait plein de bruits. Bref un nouveau ***K.2000*** mais avec, paraît-il, des effets spéciaux étonnants.

○ Profitant des sorties de **Tombstone** et du prochain Kevin Costner, **Wyatt Earp**, une petite boîte américaine a déterré une vieille série en noir et blanc, ***The Life and Legend of Wyatt Earp***. Les meilleurs moments de cette série prolifique (programmée de 55 à 62), seront montés de façon à forunir une demi-douzaine de téléfilms qui seront par la suite colorisés. C'est pas cher et ça peut rapporter gros !

EXPRESSIMO

● La deuxième séquelle de **Piège de Cristal** semble enfin redémarrer après quelques faux départs. John McTiernan, ne pouvant pour des raisons budgétaires mener immédiatement à bien son remake de **Captain Blood**, planche sur la troisième aventure de ce dur à cuire de flic new-yorkais, John McClane, incarné par Bruce Willis. Mis en veilleuse par la *Fox*, le créneau du suspense marin ayant été brusquement occupé par **Piège en Haute Mer**, ce nouveau **Die Hard** reprend du poil de la bête du fait d'un script providentiel, "Simon Says" de Jonathan Hensleigh ; un scénario qui, au départ, n'avait rien à voir avec les déboires de John McClane puisqu'il narrait l'enquête d'un flic blanc faisant équipe avec des activistes noirs pour coincer un "mad bomber" opérant à Manhattan. Adapté aux circonstances, "Simon Says" devient tout naturellement **Die Hard 3** où Bruce Willis (cachet : 15 millions de dollars !) affronte des terroristes. Après **Die Hard 3**, John McTiernan s'attèlera à **The Chinese Bandit**, un film d'aventures dans lequel un sergent des Marines est kidnappé par des bandits mongols dans la Chine des années 40.

● Des problèmes sur **Disclosure**, le thriller concernant le harcèlement sexuel inspiré d'un livre de Michael Crichton. Milos Forman se retire de cette production *Warner Bros* pour cause de "différend sur le point de vue du scénario". Signalons que le réalisateur de **Amadeus** et de **Ragtime** a travaillé tout de même plusieurs mois sur le projet. Désormais, Michael Crichton, également producteur exécutif, soucieux d'éviter que son manuscrit connaisse le sort de "Soleil Levant", massacré par Philip Kaufman, penche pour Barry Levinson.
Michael Douglas devrait tenir le rôle principal de **Disclosure**, celui de Tom Sanders, cadre supérieur d'une importante société, accusé de harcèlement sexuel par une ancienne collègue. Parallèlement, le fils Douglas rejoindra Geena Davis sur le plateau de **Cutthroad Island**, le film de pirates de Renny Harlin.

● Michael Crichton encore à l'honneur. Délaissé par Steven Spielberg il y a une dizaine d'années, son roman "Congo" sera très prochainement porté à l'écran par Frank Marshall (**Arachnophobie, Les Survivants**). Il s'agit d'un récit mêlant étroitement fantastique et aventure.
Au Congo, un groupe de scientifiques recherche un diamant d'une espèce très rare, matière à créer une puce informatique super-puissante.
Ils découvrent par la même occasion une tribu de gorilles à l'intelligence anormalement développée.
Très ambitieux pour une pointure aussi modeste que celle de Frank Marshall.

Le King du bagne



■ *Tim Robbins dans RITA HAYWORTH AND THE SHAWSHANK REDEMPTION* ■

L'an dernier à Hollywood, tout le gratin complotait en vue de figurer au générique de **Rita Hayworth and the Shawshank Redemption**. Mais, malgré les gros chèques qu'on lui proposait, le scénariste-réalisateur Frank Darabont (responsable des scripts de **Freddy 3** et du **Blob**) a tenu bon. Tenace, il a pu mener sa barque comme il l'entendait : lui à la barre et des comédiens de son choix au casting. Comme son sujet ne l'indique pas, **Rita Hayworth and the Shawshank Redemption** s'inspire d'une nouvelle de Stephen King. Le récit se déroule dans un pénitencier où Andy Dufresne (Tim Robbins) purge une peine à perpétuité pour avoir tué sa femme et son amant, dans les murs de la prison justement. Chargé de la maintenance de la bibliothèque, Andy n'est pas un tôlard comme les autres. Un jour, par exemple, il s'enferme dans le box des gardiens et, par l'intermédiaire d'un haut-parleur et d'un vieux tourne-disques, diffuse dans l'ensemble de l'établissement quelques minutes du "Mariage de Figaro" de Mozart. Il paie de deux semaines d'isolation son audace. Mais, rédemption faisant, Andy s'affaire à son évasion, via un trou dans le mur de sa cellule dissimulé par les posters de Rita Hayworth, Marilyn Monroe et Raquel Welch, complices malgré elles.
Avec également Morgan Freeman, James Whitmore, Clancy Brown et William Sadler, **Rita Hayworth and the Shawshank Redemption** veut renouveler complètement les clichés du film de prison. Un pari difficile à relever !

Crocodile colt



■ *Paul Hogan dans LIGHTING JACK* ■

Paul Hogan essaie de se refaire une santé cinématographique avec un genre qui marche actuellement, le western. Humilié par la contre-performance de **Un Ange ou Presque**, Mister Crocodile Dundee cravache dur dans **Lighting Jack**, un western porté vers la comédie et signé par l'Australien Simon Wincer (**La Chevauchée de Feu, Mr. Quigley L'Australien**). Dans cette production pleine de thûnes, Paul Hogan interprète le rôle-titre, celui d'un émigrant australien, cow-boy spécialisé dans les attaques de banque. En effet, selon lui, la démocratie américaine consiste à pouvoir braquer les guichets dans trente Etats. "*Lighting Jack se définit davantage comme un western à l'ancienne que comme un film révisionniste. Nous sommes demeurés le plus près possible de la réalité historique, tout en nous rapprochant des grands classiques du genre avec lesquels nous avons grandi*" rassure Simon Wincer. Paul Hogan plaide en sa faveur, jurant qu'on ne le prendra pas à parodier le genre façon **Le Shérif est en Prison**. Est-ce donc une illusion d'optique s'il ressemble curieusement à Terence Hill dans la série des **Trinita** ? Pour se dédouaner, le film, photographié par l'opérateur de **Mad Max** (David Eggby), recrute l'un des comédiens-fétiche de Sam Peckinpah dans le rôle d'un représentant de la loi. Une note ironique puisque L.Q. Jones n'interprétait que les pires fripouilles sous la direction du cinéaste de **La Horde Sauvage** !



■ *Erika Eleniak dans CHASERS* ■

Elle, c'est Erika Eleniak, une sculpturale comédienne dont les atouts, pardon les obus, ont été pris en main par Steven Seagal dans **Piège en Haute Mer**. Elle y jouait, peu vêtue, une strip-teaseuse endormie dans un gâteau géant. Sacrée prestation. Surtout connue pour être l'attrait majeur de cette piteuse série TV qu'est ***Alerte à Malibu***, la belle Erika promène ses formes dans **Chasers**, une réalisation Dennis Hopper. Malgré son visage angélique et ses formes radieuses, la comédienne incarne une créature perfide, une tueuse en série, que deux flics militaires doivent convoyer à travers le pays. Bien sûr, la belle captive va tout faire pour fausser compagnie à ses gardes (Tom Berenger et William McNamara).
S'agit-il d'une nouvelle version de **La Dernière Corvée** de Hal Ashby, où Jack Nicholson et Randy Quaid escortaient un marin kleptomane ?

Les pétroleuses

Vous vous souvenez de ce western camembert tourné par Christian-Jaque et Guy Casaril en 1971 ? Une heure trente durant, Brigitte Bardot et Claudia Cardinale s'y crêpaient le chignon. Aujourd'hui, Jonathan Kaplan (**Les Accusés**) remet ça dans **Bad Girls.** Ces vilaines filles du Far West sont Andie MacDowell, Mary Stuart Masterson, Madeleine Stowe et Drew Barrymore. Madeleine Stowe est la belle ténébreuse, peu causante, Mary Stuart Masterson la pionnière éduquée, Drew Barrymore l'impétueuse sexy et Andie MacDowell la fermière aux manières un peu rustres. Evidemment, ce quarté de choc et de charme se met dans des situations pas possibles dans un univers violent et machiste. Toutes pour une et une pour toutes, elles se relaient pour se porter secours. Pour la petite histoire, ce western féministe ne s'est pas monté sans problème. La réalisatrice Tamra Davis (responsable du piètre remake de **GunCrazy** avec Drew Barrymore) s'étant fait virée par la production, c'est le vieux routier Jonathan Kaplan (un élève de Roger Corman reconverti dans le film à thèses pesantes) qui reprend les rênes, après avoir demandé au scénariste Ken Friedman de "revampé" l'ensemble, autrement dit de donner aux Bad Girls le glamour vapoureux dont ne voulait pas Tamra Davis, plus tentée par une description âpre du vieil Ouest. Colts et jupons, ça va donner ! ■



■ *Drew Barrymore dans BAD GIRLS* ■

Supercuré



■ *Christopher Reeve dans MORTAL SINS* ■

Christopher Reeve dans un remake de **La Loi du Silence** d'Alfred Hitchcock ? Officiellement, ce n'est pas le cas, mais ce **Mortal Sins** de Bradford May y ressemble fort, à quelques détails près. Ainsi, façon Montgomery Cliff dans le film du Maître du Suspense, l'ancien Superman, dont la carrière bat de l'aile depuis un moment, revet la soutane et recueille les confidences d'un serial-killer en activité. Evidemment, le secret de la confession lui interdit de révéler à la police les détails pouvant amener à l'arrestation du tueur. Ne pouvant briser ses voeux, le curé n'a pas d'autre choix, pour sauver de nombreuses vies, que de boucler lui-même le fada bigot.

SPACE voyage au cent

Des Space Operas, avouons-le, il y en a de très bêtes, de tellement cons qu'on n'ose prononcer leur titre en public. La délation n'étant pas d'usage dans ses murs, nous tairons les noms des débiles de l'espace. Mais un Space Opera peut, de son propre chef, choisir la connerie, la couillonnade, les gags foireux et les hénaurmes clins d'œil, les insistants appels du pied à la cinéphilie boutonneuse.
On appelle ça une parodie, même si le prétendu pastiche oublie de tirer la chasse. N'est-ce-pas mon cher **Flesh Gordon**, le viril héros par qui survit la libido terrestre ! Plaît-il Mel Brooks, le farceur par qui les flatulences cosmiques dépassent la vitesse de la lumière ! N'est-ce-pas encore, John Carpenter, via lequel, les ordinateurs fondus des circuits intégrés irritent la bonne volonté du HAL 9000 de **2001** ! On rigole bien dans l'espace après tout, même si personne ne vous entend vous poiler des aventures détournées de Luke Skywalker, Han Solo et Darth Vador.
Les mammifères bavards de la Transporcherie du ***Muppet Show*** ont longtemps occupé le créneau, suivis par les porteurs de combinaisons argentées de ***Objectif Nul***.

Certains, malveillants, ricanent dès qu'apparaissent James T. Kirk, Monsieur Spock et leurs potes de l'USS Enterprise. Même notre estimé rédacteur, pour qui le vaisseau légendaire de Starfleet n'était qu'une crêche pour ringards amidonnés, reconsidère son jugement. **Star Trek**, après tout, ce n'est pas si mal, pas si idiot, pas si moche. Y'en a même qui trouvent ça philosophique (d'ici que les enseignants de La Sorbonne, que BHL professent cet humanitaire colonialiste à l'échelle de l'univers !), qui trouvent ça divin parce que Dieu, après tout, c'est peut-être un morceau de ferraille aussi collant que du papier tue-mouche, absorbant tout ce qui passe à sa portée... Voilà la métaphysique des étoiles. Elle se tient après tout autant que le message nébuleux de Stanley Kubrick dans **2001, L'Odyssée de l'Espace**, incontournable dès qu'on cause d'intelligence dans la science-fiction. Faut croire, d'après les esprits carrés et surtout ignares, que les autres Space Operas sont des monuments de bêtise étoilée. Ben non. Malgré quelques goupillons en apesanteur, le genre ne barbote pas dans les bénitiers de Saint Sulpice. Au contraire, il ose quelques suggestions quant à l'identité d'un être supérieur, créateur de l'Univers. Pas mal pour un créneau dénoncé comme infantile, ou carrément débile. Le Space Opera,

OPERA
tre du mystère

on l'aime évidemment pour son versant western de l'espace, conte de fées du cosmos, pour ses gadgets, ses aéronefs, ses spoutniks slalomant entre les météorites, son exposition permanente d'aliens, mais aussi pour sa matière grise, ses idées, les questions qu'il pose et auxquelles il tente de répondre. D'où venons-nous alors ? Elémentaire mon cher Spock. Du Space Opera boudiou !

Marc TOULLEC

En avant la Mystique

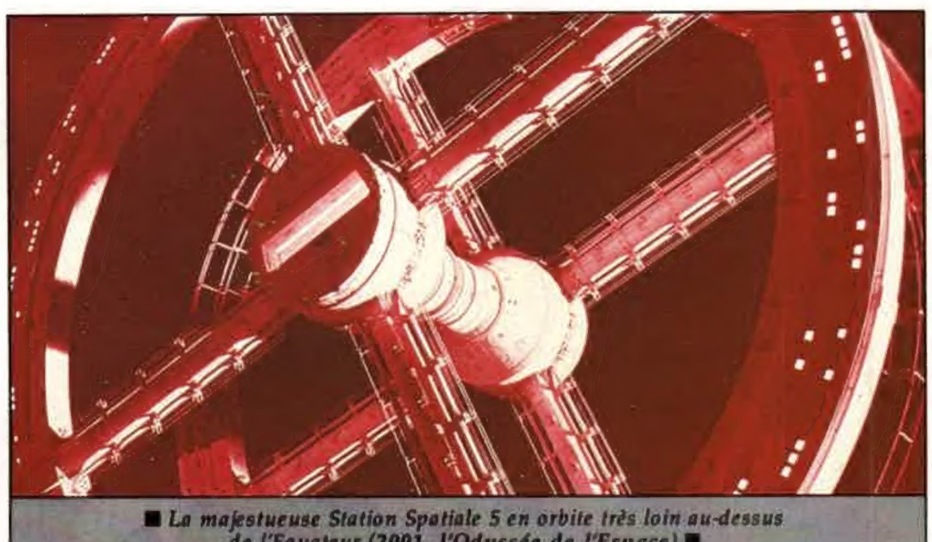
Le Space Opera est un formidable bac à sable pour ceux qui aiment jouer aux gentils cow-boys et aux vilains indiens. Mais l'espace ne préoccupe pas seulement ceux qui cherchent de nouveaux terrains d'action aux clichés du western. Il concerne également ceux qui cherchent des réponses à des questions vieilles comme l'humanité, ceux qui explorent le moindre astéroïde en quête d'un vieux barbu à l'aspect débonnaire, ceux qui aimeraient comprendre les secrets de l'univers...

Du sacré, du divin, il y en a dans le Space Opera, ne serait-ce que dans la trilogie de **La Guerre des Etoiles**, véritable quête, à peine voilée par les poussières d'astéroïdes et les lasers, du Saint Graal. Le Space Opera, façon bande dessinée, ne place cependant pas la barre très haut. Il consiste, trop souvent, à décrire les bévues d'un tyran visant à la conquête d'une galaxie. Modeste. S'il y a conquête dans **2001, L'Odyssée de l'Espace**, elle s'étale sur plusieurs milliards d'années, d'un bout à l'autre de l'univers. Cette conquête, sans déflagration, pacifiste, s'effectue paradoxalement de l'intérieur. L'espace intérieur, l'infiniment grand qui se fond dans l'infiniment petit. Façon **L'Homme qui Rétrécit**, lorsque l'homme, de l'envergure d'une amibe, perçoit l'immensité interstellaire dans le creux d'un lopin de jardin.

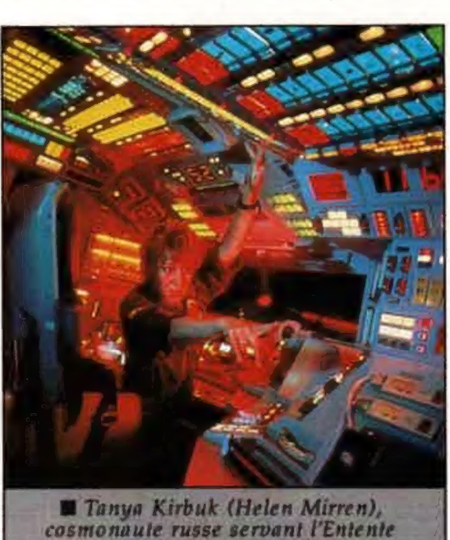
En 1968, lorsqu'il tourne **2001, L'Odyssée de l'Espace**, d'après un roman d'Arthur C. Clarke, Stanley Kubrick sait que le 2001 à venir ne correspondra pas à celui du film. Aucune importance. L'intérêt de **2001** ne consiste pas à prédire l'avenir, à formuler une vision crédible du futur. Ce sera pourtant le cas, puisque les ingénieurs de la NASA, attentivement suivis par Douglas Trumbull, documentent abondamment le projet. Mais le monolithe, la mémoire d'une intelligence extraterrestre, ne demande rien d'autre qu'une géométrie parfaite. C'est autour de ce parallélépipède que gravite le film, ses protagonistes, l'astronaute David Bowman en tête, aboutissement d'une évolution désirée. Par qui ? Kubrick se garde de répondre précisément à la question. Il ne l'a jamais fait. Dieu ? Peut-être. Une civilisation extraterrestre ? Peut-être... De la circulaire Station Spatiale 5, tournoyant sur une valse viennoise, au Cratère Clavius, **2001**, flottant dans une atmosphère tantôt limpide tantôt brumeuse, donne libre cours à toutes les suppositions, mystiques, religieuses. Et rationnelles pour ceux qui désirent voir dans l'ordinateur HAL une machine indépendantiste, en rebellion pragmatique contre ses créateurs. Peut-être cet amas de circuits intégrés n'est-il qu'une métaphore sur l'homme en passe de trancher le cordon ombilical le reliant à son créateur ?

2010 de Peter Hyams, en 1984, prolonge **2001** en le rationalisant. Ainsi, les équipages russe et américain de la navette Léonov découvrent que la folie homicide de HAL 9000, programmé pour mener sa mission en solo, n'est dûe qu'à une vilaine paranoïa. Stationnant autour de Jupiter, le monolithe génère 1.355.000 autres parallélépipèdes, desquels, à trois stades de son existence, surgit David Bowman, ambassadeur de la puissance divine ou extraterrestre. Celle-ci efface la guerre nucléaire qui menace la Terre, avant de lancer ce message : "Tous ces mondes sont à vous. Sauf Europa. N'essayez pas d'y accéder. Profitez-en ensemble et dans la paix". Belle missive pacifique, humanitaire, que James Cameron reprendra dans **Abyss**. Plus que Stanley Kubrick, Peter Hyams, appuyé par Arthur C. Clarke, se risque à dissiper le brouillard, à énoncer une mise en garde. Comme si Dieu, sur son nuage et dans sa mansuétude, sauvait in extremis l'humanité au terme d'une ultime sommation métaphysique. Les télé-évangélistes américains doivent, sans réserves, adhérer à ce propos. Pas Kubrick.

Le traumatisme 2001 s'étend en 1980, jusqu'à **Star Trek** de Robert Wise, ambitieux remake de **2001** accommodé à l'univers kitsch de Gene Roddenberry. Kitsch vraiment ? Pas cette fois, les autres épisodes de la saga s'en chargeront. Ici, l'équipage de l'Enterprise, James Kirk, Monsieur Spock & cie, sous ordre de Starfleet, remplit une mission aux confins de l'univers, intercepter V'ger (lire "vidgeur), une entité dont on ne sait si elle est belliqueuse ou amie. Au terme de l'aventure, V'ger révèle son identité, celle de la sonde Voyager 6. Forte des connaissances accumulées des siècles durant, planète vivante composée d'éléments organiques et mécaniques, Voyager 6 jouit aujourd'hui d'une totale automonie et revient à sa source, la Terre, qu'il pourrait détruire, intégrer à son vortex. Un sacrifice humain, disons plutôt une renaissance à la **2001**, sauve la planète de l'anéantissement. Loin, nous sommes loin des aliens mesquins, tangibles et hargneux, des batailles à grand renfort de lasers. Ce **Star Trek**-là, humaniste



■ *La majestueuse Station Spatiale 5 en orbite très loin au-dessus de l'Equateur (2001, l'Odyssée de l'Espace)* ■



■ *Tanya Kirbuk (Helen Mirren), cosmonaute russe servant l'Entente Est-Ouest (2010)* ■



■ L'astronaute David Bowman (Keir Dullea), l'élu d'une énigmatique intelligence extraterrestre (2001, l'Odyssée de l'Espace) ■

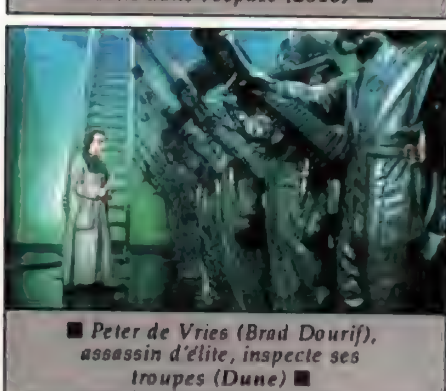
en diable, revendique le salut de la race humaine par la communion tant physique que spirituelle avec le cosmos. Après le plongeon dans les entrailles abyssales de l'entité, un apocalypse de lumières et de sons, survient la paix galactique. Comme si, en se noyant volontairement, un marin faisait corps avec l'océan au point de le maîtriser totalement. "L'aventure humaine ne fait que commencer", leitmotiv de l'aventure, boucle cette rencontre d'un troisième type du nom de V'Ger.
Du mystique, du religieux, le cinquième volet de **Star Trek, L'Ultime Frontière**, en contient lui aussi, en la personne de Sybock, une sorte de messie, de rassembleur des opprimés de la planète Nimbus III. Guérisseur des âmes tourmentées, il entend gagner la planète Shakari, refuge du Dieu Tout Puissant, au-delà de la Grande Barrière d'où personne n'est jamais revenu. En fait de Dieu, il trouve un être maléfique se donnant l'apparence d'un beau vieillard à la longue barbe blanche pour duper ses visiteurs. William Shatner, réalisateur et interprète de cette **Ultime Frontière**, ne serait-il pas un peu athée sur les bords, un rien blasphémateur même. Cela, on ne l'aurait pas toléré chez *Walt Disney* dont le Space Opera **Le Trou Noir** semble avoir été écrit par les fonctionnaire du cabinet du Pape.

Réplique disneyienne à **Star Trek** et à **La Guerre des Etoiles, Le Trou Noir** de Gary Nelson brandit goupillon et hostie, au terme de l'exploration du vaisseau fantôme Cygnus, sur lequel règnent le commandant Reinhardt et son cerbère, le robot Maximillian (dont l'aspect découle du diable d'**Une Nuit sur le Mont Chauve de Fantasia**). Entre morale et cathéchisme, cette imposante production flirte avec la mystique dans son dénouement, dans la spirale du trou noir. Que se cache-t-il derrière ? L'enfer pour le pécheur, le paradis sous des voûtes cristallines pour les bons paroissiens, et le tout souligné par une imagerie pieuse, d'Epinal, pour maternelles. Edifiant et naïf lorsque la métaphysique, via le Space Opera, tombe entre les mains de curetons, demandeurs de passeports pour des cieux mirifiques. Le vilain brûle, les gentils flottent sur de la mousseline !
A des années-lumière de Walt Disney, le Russe Andreï Tarkovsky, par le truchement de l'aventure spatiale, arrive à la déduction, dans **Solaris**, que l'énigmatique force, une mer de radiations environnant une station scientifique, matérialise les désirs secrets d'une poignée d'hommes. Pour l'un, cette puissance se concrétise sous la forme d'une jeune femme désirable, laquelle, désespérée par sa condition, se suicide à plusieurs reprises. Et chaque fois, elle renait du psychisme de son amant. Plus compréhensible que **2001** auquel il se réfère, **Solaris**, épuré et austère comme le sont les films d'Andreï Tarkovsky, se pose en négatif de **Dune**, la fresque de David Lynch, adaptée du pavé littéraire de Frank Herbert. Là encore, sous les dehors d'un **Lawrence d'Arabie** du cosmos, un cinéaste, hynoptisé par les milliards d'étoiles, monte au ciel. Son héros, Paul Atreides, serait ni plus ni moins que le "Kwisatz Haderach", un maître en devenir de l'espace et du temps, un Jésus Christ en puissance en cet an 10191. Ce messie, il le sera après s'être élevé par l'enseignement tant de la guerre, de la science que de la philosophie. A l'image de Luke Skywalker, du Roi Arthur du cyle des "chevaliers de la table Ronde" avec la Force et le Saint Graal, Paul Atreides possède dans **Dune** sa matière divine, l'objet de la convoitise du clan des cruels Harkonnen : L'Epice miraculeuse qui donne pouvoir et longévité. Depuis les planètes Kaitan, Caladan, Geidi Prime et Arrakis, contre la puissante Guilde des Navigateurs et l'Empereur, Paul arrache le peuple des Fremen aux ténèbres et, tel un Moïse guerrier, les guide vers la victoire. Il devient leur "Muad' Did", leur messie, leur sauveur. Rebaptisés, relookés, Jules César, les apôtres, Juda et les autres répondent au chant des étoiles, protagonistes d'une œuvre gigantesque de Frank Herbert. Aussi volumineuse que la Bible ?

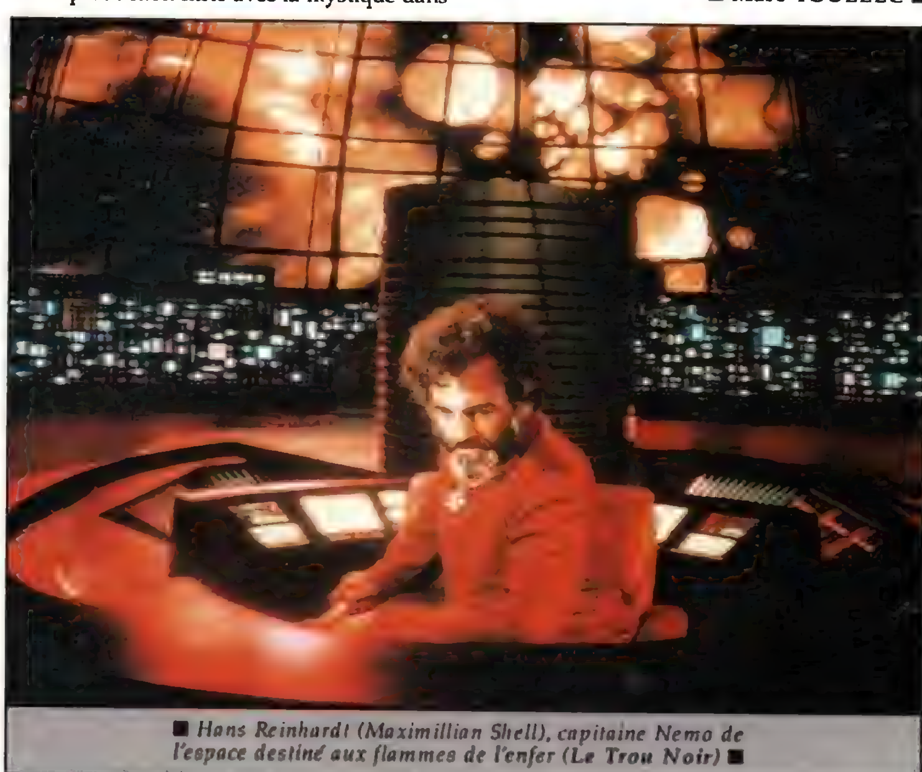
■ Marc TOULLEC ■



■ Le Docteur Chandra (Bob Balaban), concepteur de HAL 9000, s'offre une sortie dans l'espace (2010) ■



■ Peter de Vries (Brad Dourif), assassin d'élite, inspecte ses troupes (Dune) ■



■ Hans Reinhardt (Maximillian Shell), capitaine Nemo de l'espace destiné aux flammes de l'enfer (Le Trou Noir) ■


1966
1991

Star Trek : nous vieillirons ensemble !

De la première diffusion à la télé de *Star Trek* la série à la sortie dans les salles de la sixième mouture des aventures cinématographiques de l'équipage de l'Enterprise, il se sera écoulé exactement un quart de siècle. Vingt-cinq années de voyages intersidéraux, de téléportations, de rencontres insolites, de combats contre les Klingons... Kirk, Spock, Sulu, McCoy, Scotty, Chekov, Uhura... Des noms entrés pour l'éternité dans le dictionnaire des célébrités de la SF. Pour les allergiques de la série, la vision des six films cinéma donne une idée du pourquoi et du comment de cette popularité.



■ *Khan (Ricardo Montalban), un méchant surhomme des temps anciens qui n'a pas perdu le goût des bonnes choses (Star Trek II)* ■

Revoir à la suite les six **Star Trek** cinéma, lorqu'on est allergique à la série, relève d'un procédé propre à satisfaire pleinement le masochiste aguerri à la discipline. *Star Trek*, la série : des "52 minutes" qui se regardent dans un état semi-liturgique, si possible sur des enregistrements télé pour que les coupures publicitaires sonnent le tocsin, quand l'envol de l'Enterprise et la logique de Spock provoquent immanquablement l'alourdissement des paupières, le bâillement malpoli, et bientôt le ronflement indécent. A celui qui réglait sa télé sur *La 5* juste avant de se coucher, rejoignait Morphée en pleine téléportation, et faisait de joyeux rêves où l'Enterprise, au détour d'un large virage galactique, disait bonjour à une bonne grosse comète venue d'ailleurs, à celui-ci donc, il est a priori fortement conseillé d'oublier **Star Trek**, même au cinéma. Pourtant, les six films ont tendance, à la longue, à contrecarrer ce jugement lapidaire.

Star Trek - le Film

Lorsqu'il débarque en 1979 sur les plateaux de **Star Trek - le Film**, Robert Wise ne connaît presque rien de l'univers créé par Gene Roddenberry. Tout au plus a-t-il vu une dizaine d'épisodes de la série sur instruction de la production et de Roddenberry lui-même. On ne sait toujours pas par quel tour de passe-passe miraculeux Robert Wise est parvenu à faire admettre au "Dieu" des trekkies qu'il était temps que l'équipage de l'Enterprise se pare d'un habit neuf, toujours est-il que le tricot de corps a disparu au profit de somptueuses tuniques acier. Sans flagornerie, c'est l'un des éléments essentiels de la réussite de cette première transposition sur grand écran d'une série culte sur le petit !
Tout commence par l'absorption d'un vaisseau klingon par une gigantesque nuée d'origine inconnue se dirigeant vers la Terre. L'Enterprise, qui n'est pas à 100% opérationnel, doit intercepter la bête. Après la traversée dangereuse d'une spirale cosmique (la passerelle en délire, images filées, voix déformées, tremblements convulsifs : drôle !), le vaisseau rencontre l'étranger et tente d'établir le contact. Spock, qui n'a pu accéder à la "logique totale" sur Vulcain car sa mère est terrienne, a rejoint en cours de route l'Enterprise et parvient à lancer un message amical. Sur ce, celui qui se fait appeler V'ger envoie une sonde lumineuse visiter l'Enterprise et observer ses éléments carbone (James Cameron se souviendra de cette scène dans **Abyss**, lorsque le peudopode se glisse dans le Deepcore). L'émissaire de l'entité prend la vie de la belle navigatrice Ilia, qui désormais servira de relais humanoïde entre la passerelle et le coeur de la nuée : V'ger veut connaître l'identité du Créateur de la Terre. Spock, troublé par la curiosité et la parfaite logique de l'étranger, part seul à sa rencontre. Il survole la nuée, un amoncellement de savoir, une mine de connaissances, comme si la mémoire de V'ger avait épongé l'univers tout entier. Mais Spock revient traumatisé : V'ger n'a aucune notion de l'affectif, il n'a que des questions, pas de réponses, et désire toujours rencontrer son créateur. Parce qu'il menace



■ *Le klingon Kruge (Christopher Lloyd) et ses sbires aux commandes de leur Oiseau de Proie (Star Trek II)* ■

de détruire la Terre au cas où sa question resterait sans réponse, le Capitaine Kirk, discret jusqu'alors, décide de traiter V'ger comme un enfant coléreux. A l'ultimatum transmis par Ilia, il réplique que lui seul sait pourquoi le Créateur reste silencieux et qu'il acceptera de dévoiler l'information devant V'ger en personne. L'Enterprise est alors attiré au centre de la nuée, où Ilia conduit Kirk, Spock, McCoy et Dikker (commandant en second) à la rencontre de V'ger. Il se trouve que l'étranger a un aspect familier, et en grattant une inscription poussiéreuse, Kirk démasque V'ger. La nuée ne dissimule rien d'autre que Voyager 6, une sonde lancée il y a 300 ans, destinée à recueillir des données et à les transmettre à la Terre. Voyager 6 a été avalé par un trou noir, et s'est retrouvé, aux confins de la galaxie, sur une planète mécanique qui l'a accueilli comme l'un des leurs et réparé pour qu'il puisse atteindre le but de sa mission. Lors de son très long retour vers la Terre, Voyager 6 a accumulé tellement d'informations qu'il a développé une conscience et s'est animé d'une vie propre. Sa rencontre avec le Créateur, l'élément carbone, avec l'Homme donc, est déterminante. Prisonnier de sa programmation terrestre, V'ger désire s'associer avec son Créateur pour dépasser la logique, intégrer l'affectif (l'illogisme) à son savoir. Alors que la Terre est toujours menacée de destruction, Dikker se sacrifie et fusionne avec V'ger dans un déluge de lumières. Il est rejoint, dans le champ de force, par Ilia. Une forme supérieure de vie est née. La nuée s'estompe. La Terre est sauvée. L'Enterprise a parfaitement rempli sa première mission cinématographique.
Star Trek - le Film se pose en remake imparable de 2001, l'Odyssée de l'Espace. A l'austérité et aux non-dits de Stanley Kubrick, Robert Wise (réalisateur de **La Mai-**

■■■

■■■

son du Diable, un classique de l'épouvante) préfère le contemplatif et le démonstratif. Derrière ce scénario à gimmick (V'ger = Voyager 6), **Star Trek - le Film** (trop long, rarement ringue) dissimule en fait une réflexion aussi profonde que passionnante sur les limites du savoir et sur les conséquences à long terme des théories d'aujourd'hui. Paré d'un budget monstre, 42 millions de dollars, **Star Trek - le Film** présageait une saga cinématographique où l'intelligence aurait droit de cité. Les réactions très mitigées des trekkies (60 pour, 40 contre, dixit Robert Wise, chiffres à inverser bien sûr) en décidèrent autrement...



■ *L'humanoïde Ilia (Persis Khambatta) conduit Spock (Leonard Nimoy), Decker (Stephen Collins), Kirk (William Shatner) et McCoy (Deforest Kelley) à la rencontre de V'ger (Star Trek - le Film)* ■

Star Trek II : la Colère de Khan

Avec cette première séquelle, en 1982, le budget passe de 42 à 12 millions de dollars. Cela situe d'emblée les modestes ambitions des commanditaires. Financé par la télévision, **Star Trek II : la Colère de Khan** ressuscite le méchant d'un épisode de la série, ***Space Seed*** (**Star Trek - le Film** reprenait, lui, certains éléments des scénarios de ***The Changeling*** et ***The Doomsday Machine***).

Pour faire aboutir son projet Genesis, le Dr. Marcus demande au vaisseau interstellaire Reliant, commandé par le le Capitaine Terrel et le Lieutenant Chekov, de se rendre sur la planète Ceti Alpha pour vérifier que celle-ci est bel et bien vierge. Dans un paysage ensablé et violemment balayé par le vent, l'expédition localise pourtant des signes de vie, et se retrouve bientôt entre les griffes de Khan et de ses sbires. Khan, fruit de la science génétique des années 2000, s'est juré la mort de Kirk. Trente ans auparavant, le Capitaine avait envoyé le tyran Khan et son équipage couler des jours pénibles sur une planète désertique. Mais suite à une explosion cosmique, la prison terrestre s'est transformée en enfer climatique, décimant les compagnons de Khan ainsi que sa femme. Depuis, Khan rêve d'une revanche, et Genesis, l'invention surpuissante du Dr. Marcus, pourrait en être l'arme...

Après la dissertation appliquée de Robert Wise, la copie raturée de Nicholas Meyer. Recentrée sur les personnages, l'intrigue flatte constamment le trekkie : Kirk, qui a eu une liaison avec le Dr. Marcus, découvre qu'il a un fils, David : ils s'étreindront finalement au terme du conflit traditionnel dans une scène qui fait presque peur (et fait passer la révélation parentale du **Retour du Jedi** pour une tragédie antique). Mieux, pour que l'Enterprise, en mauvais état, échappe à l'attaque de Khan (le mauvais cabotin Ricardo Montalban, déjà à l'œuvre en 1966), Spock pénètre dans la salle du générateur. Soumis aux radiations, il meurt d'une lente agonie sous les yeux d'un Kirk forcément bouleversé. Peine perdue, on marche pas ! Les trekkies si ; ça leur rappelle la série. Logique donc que l'épisode suivant se titre...

Star Trek III : A la recherche de Spock

Puisque Spock est mort, partons à sa recherche. Soit, ça se tient, mais l'ampleur de **Star Trek - le Film** semble s'atténuer au fur et à mesure que la saga s'enrichit (?) de nouveaux chapitres. Il fallait deux heures à Kirk pour se débarrasser de Khan après une partie de side-car spatiale techniquement transparente ; la même durée est nécessaire ici pour retrouver Spock : **Star Trek II** et **III** ont bien du mal à se développer au-delà de leurs sous-titres...

La fin de **Star Trek II** montrait Spock, dans son cercueil, rejoindre la planète paradisiaque Genesis, du nom de l'invention du Dr. Marcus. Mais Spock avait pris soin, avant de succomber aux radiations, de sonder McCoy, lequel a gardé depuis en lui une partie de l'esprit du second de l'Enterprise. Genesis ("genèse"), planète miracle par excellence ayant créé la vie alors qu'il n'y en avait aucune trace, a semble-t-il ressuscité Spock puisqu'il se manifeste par l'intermédiaire de McCoy. Négligeant à l'unanimité l'ordre de Starfleet de rejoindre la base, l'équipage décide de porter secours au Vulcain. Au même moment, le mercenaire klingon Kruge (Christopher Lloyd dans un de ses premiers rôles grimés), s'intéresse de près au mystère Genesis. Une erreur dans le dosage de la bombe Genesis fait que la planète vieillit à un rythme accéléré, et Spock, dans un corps d'enfant, subit les mêmes ravages du temps qui passe trop vite. Pour Kirk et ses officiers, il faut agir rapidement. Mais l'arrivée de Kruge ne facilite pas les choses...

Réalisé en 1984 par Leonard Nimoy, **Star Trek III** est un compromis entre les deux premiers. Derrière la caméra, Spock essaie d'une part d'élever le débat (l'esprit survit au corps ; les dangers de la science ; blabla), et sert la soupe d'autre part à ceux qui ont fait un triomphe à l'aventure précédente (le fils de Kirk est tué par Kruge sur Genesis ; Spock, retrouvant son esprit après une cérémonie vulcaine pittoresque, reconnaît enfin ses amis ; snif-snif). Mieux foutu, quoique nanti d'un budget à peine supérieur au deuxième, **Star Trek III** ne fait pas oublier que la saga est maintenant entièrement construite autour d'un système de suites directes qui dépasse même le principe de la série télé. En détruisant l'Enterprise au terme de cette troisième aventure, les producteurs donnent déjà rendez-vous aux trekkies pour la quatrième. L'affaire tourne, mais dans le vide...

Star Trek IV : Retour sur Terre

De retour vers la Terre à bord d'un superbe Oiseau de Proie subtilisé aux Klingons avant la réduction en miettes de l'Enterprise, Kirk and Co captent des messages de détresse émanant de la Terre. La planète bleue est en effet depuis peu soumise à la folie destructrice d'un monumental cylindre de l'espace déchaînant les océans, déréglant totalement l'équilibre climatique, qui envoient des signaux sonores mystérieux. Spock les analyse

dans l'urgence : il s'agit du chant des baleines à bosse, une espèce qui a évidemment disparu de la surface du globe. Seul moyen de communiquer avec le cylindre : trouver une baleine à bosse. Seul moyen de trouver une baleine à bosse : voyager dans le temps. Allons-y...

Star Trek IV reprend le concept de **Star Trek - le Film** : un étranger menace la Terre, il faut parvenir à communiquer avec lui, chose faite, l'étranger s'éclipse. Si le scénario de **Star Trek IV** peut paraître con, ce n'est rien en comparaison du film : pendant une bonne heure, les visiteurs du futur cherchent dans un San Francisco contemporain comment enlever deux baleines d'un parc aquatique, ce qui pose quand même d'énormes problèmes de téléportation. Conçue comme un (très) mauvais épisode de *Mission Impossible,* la partie centrale de **Star Trek IV** joue évidemment sur le choc des deux époques. Exemple : Spock est assis en face d'un punk. Puissant. Résolument comique (dans les intentions), le film se veut également un grave avertissement écologique : sauvons les baleines ou un jour un gros cylindre déclenchera l'Apocalypse. Puissant aussi. De beaux effets spéciaux tout de même, ainsi qu'une amorce d'idylle entre Kirk et l'océanographe Gillian (Catherine Hicks), prouvant que le Capitaine n'est pas de la "flying jaquette" comme certains le pensent, sont à rayer du lourd passif de **Star Trek IV**. Et l'Enterprise ? Pas vraiment détruit à la fin de **Star Trek III**, il réapparaît flambant neuf pour une nouvelle aventure : ça valait le coup d'attendre. Recettes au box-office américain : 104.745.563 dollars, le record de la saga. A n'y plus rien comprendre...

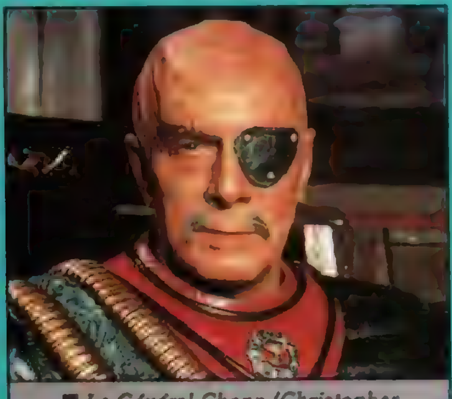
Coïncidant avec la sortie du film, *Starlog Telecommunications* lance, en accord avec *Paramount*, un service téléphonique pour les trekkies : 1-900-720 TREK. A ce numéro, les fans peuvent suivre 28 aventures de l'Enterprise écrites par Walter Koening (Chekov) et racontées par Leonard Nimoy, Deforest Kelly (McCoy) et Nichelle Nichols (Uhura). Si jamais vous avez des enregistrements, nous ne sommes pas preneurs.



■ *La Grande Barrière est franchie : l'Enterprise en route pour la planète Sha Ka Ree, terre des promesses non tenues (Star Trek V : l'Ultime Frontière)* ■

Star Trek V : l'Ultime Frontière

Malgré les résultats fracassants de **Star Trek IV** qui a rapporté presque cinq fois la mise, **Star Trek V** pose problème à *Paramount*. Les projections-tests sont catastrophiques, et cette première réalisation de William Shatner a droit au "producer's cut". Le voile n'a pas été entièrement levé sur les motivations et les conditions de production du film, et on peut se demander pourquoi, après des bugdets sans cesse allongés depuis le deuxième épisode, le coût de **Star Trek V** est revu à la baisse (20 millions de dollars contre 22 à **Star Trek IV**). Massacré par la critique et boudé par les trekkies, **Star Trek V : l'Ultime Frontière** vaut pourtant largement les trois précédents réunis.



■ *Le Général Chang (Christopher Plummer) : un guerrier farouche qui ne rechigne pas à citer Shakespeare : Star Trek VI : Terre Inconnue* ■

Sur Nimbus III, planète de la paix galactique, un Vulcain commence à rassembler des pauvres hères autour d'une idée forte - posséder le savoir ultime -, puis passe à l'offensive en prenant en otage un Klingon, un Terrien et une Romunalaise qui ne tardent pas à lui emboîter le pas. Chargé de rétablir la situation, Kirk et ses fidèles font irruption dans Paradise City (au look très **Star Wars**), et sont capturés par le Vulcain, un certain Sybok, qui réquisitionne l'Enterprise. Son but : rejoindre la planète Sha Ka Ree, au centre de la galaxie, qui serait une source de réponses aux interrogations de l'Homme. Mais aucun vaisseau, aucun être vivant n'a réussi à franchir la Grande Barrière, dernier rempart avant la rencontre d'un probable Créateur.

Plutôt drôle et catho au premier abord, **Star Trek V** devient sur la planète Sha Ka Ree (que l'Enterprise parvient à gagner) un terrible four à désillusions : le Créateur attendu n'est qu'un extraterrestre translucide pouvant prendre toute apparence souhaitée, dont celle du gros barbu façon image d'Epinal. Emprisonné sur cette planète isolée, le fourbe cherche évidemment à s'échapper. Il sera détruit. **Star Trek - le Film** apportait des réponses, **Star Trek V** les renvoie brutalement à celui qui les pose : Sybok, une caricature de prédicateur, de télé-évangéliste, entraînant dans son sillage une horde d'illuminés qu'il a convaincus. Capable de matérialiser les remords de chacun, Sybok (demi-frère de Spock, info pour les non-trekkies) est un manipulateur tout entier dévoué à son Dieu. Il en mourra. La charge est lourde pour un film pourtant léger où l'équipage de l'Enterprise savoure des vacances méritées dans le Parc National du Yosemite : varappe, balade en forêt, et "Au clair de la lune" en canon autour du feu ! A noter également que **Star Trek V** est le seul film de la saga à s'offrir une vraie (et spectaculaire) scène d'action dans l'espace : l'arrimage manuel et en catastrophe de la navette à l'Enterprise. **Star Trek V** est un bon film, sorte de dissident de la saga, prouvant que 23 ans après le début de la série les papys font toujours de la résistance !

Star Trek VI : Terre Inconnue

Dédié à Gene Roddenberry décédé le 24 octobre 1991 à 70 ans, **Star Trek VI** est moins pompeux que pouvaient ne laisser le craindre les ambitions politiques des auteurs.

Alors que son peuple se trouve dans une situation critique suite à l'explosion d'une planète de minerais, le Chancelier klingon Gorka (David Warner) fait part de son désir d'adhérer à la Fédération et d'effacer plusieurs décennies de guerre ouverte. Désigné par Starfleet, l'Enterprise est chargé d'escorter le vaisseau klingon jusqu'à la Fédération, ce qui ne plaît guère au Capitaine Kirk : les Klingons ont quand même tué son fils. Au cours du voyage, l'Enterprise torpille son confrère avant que deux hommes ne fassent irruption dans le vaisseau et tirent sur le Chancelier (superbe séquence de gunfight en apesanteur). L'arrivée de Kirk et du Dr. McCoy sur les lieux n'empêchera pas le chef des Klingons de rendre l'âme, ce drame compromettant la paix espérée. Accusés par les autorités klingons, Kirk et McCoy sont condamnés à passer le reste de leurs jours sur une planète glaciaire-pénitencier, en échange de la poursuite des négociations. Pendant qu'ils organisent leur évasion en compagnie d'une caméloïde (Iman), Spock et les autres tentent de déjouer le complot qui tend à annuler les espoirs de paix...

Excepté la caméloïde qui se métamorphose en Kirk pour un combat vrai-Kirk/faux-Kirk, **Star Trek VI** renie les habitudes de la saga, faite d'éléments surnaturels, de rencontres insolites, de planète interdites... Ici, le fond politique sert surtout à alimenter un suspense spatial, ou quand le Space Opera s'acoquine avec le thriller haut de gamme. Mieux réalisé que **Star Trek II** par le même Nicholas Meyer, **Star Trek VI** bénéficie de plus d'un casting raffolant des guest-stars. Outre David Warner et Iman, des noms comme Kurtwood Smith (**RoboCop**) et Christopher Plummer (**Star Crash** !) viennent compléter le générique. Parce ce que sa mère Mary Jo occupait le poste de reponsable du casting, Christian Slater fait même une apparition dans le costume pourpre de l'Enterprise. Présenté hors compétition au très sérieux Festival de Berlin le 13 janvier 1992, **Star Trek VI : Terre Inconnue** clôt une saga inégale, mais attachante à l'usure. Faudra-t-il autant de recul pour que les jeunes remplaçants des Kirk, Spock, McCoy, Scottie, Sulu, Chekov, Uhura, pour que ces nouvelles recrues de la *Next Generation* nous apparaissent autrement que comme des débiles de l'espace ?

■ **Vincent GUIGNEBERT** ■

Star Turc !

On le sait, le cinéma populaire turc connut son âge d'or dans les années 60-70 avant de décliner et disparaître totalement au sein des années 80. Il était fatal que ce cinéma, tout entier construit sur le plagiat des œuvres phares conçues tant à Hollywood qu'en Italie, s'attaque au Space Opera, et puisqu'il s'agissait pour les producteurs de monter des films de consommation strictement locale pour une poignée de haricots, tous les excès étaient permis. C'est ainsi que les bandes sons des plus grosses productions internationales étaient pompées sans vergogne, en toute impunité. Ainsi, **Nünyayi Kurtaran Adam** n'existe que grâce à **Star Wars**. Les producteurs ont en effet puisé les morceaux de bravoure de cette œuvre délirante dans les combats spatiaux du film de Lucas. Et le plus fort, c'est que même l'envahissante et irritante musique martiale de John Williams a été piratée ! Pour le reste, il s'agit sans doute du film le plus involontairement loufoque de l'histoire de la science-fiction cinématographique. On peut y voir les monstres les plus ridicules jamais apparus sur un écran : des sortes de gigantesques nounours en peluche aux couleurs serviette-éponge, tapis de salle de bain acrylique, entre autres. **Dünyayi Kurtaran Adam** laisse loin derrière lui les délires japonais les plus naïfs. C'est peut-être le film le plus ridicule de l'histoire du cinéma, et le moins croustillant de l'affaire n'est pas le fait qu'il a été conçu le plus sérieusement du monde...



■ *Turist Omer, le comique à la casquette, rencontre les Kirk et Spock locaux dans* ***Uzay Yolunda****. On croit rêver !* ■

Pour les amateurs de délires turcs, signalons encore le (volontairement celui-là) parodique **Star Trek** turc intitulé **Uzay Yolunda** et qui raconte les déboires d'un comique local nommé Turist Omer (tout un programme) dans l'univers spécifique de la première série TV. Un must pour les trekkies !

■ Alain PETIT ■

Morceaux choisis

Propos gonflés, anecdotes, projets à l'eau... Douze années de saga cinéma résumée par ses principaux protagonistes...

- *"C'est moi qui ait insisté pour que les costumes soient changés. Et cela dès que je suis arrivé sur Star Trek ! Les costumes originels ressemblaient plus à des pyjamas qu'à autre chose ! On aurait vraiment trop dit une bande dessinée, si vous voyez ce que je veux dire !".* (in E.F. 13)
Robert Wise, réalisateur de **Star Trek - le Film**, coupant d'emblée le cordon avec les trekkies.

- ***"Pensez-vous que l'imperfection de certains effets spéciaux de Star Trek II soit imputable au fait que le film a été produit par la télévision ?***
Harve Bennett (producteur) : Disons qu'au départ, l'industrie entière était secouée par l'affaire des ***Portes du Paradis*** *et se posait des questions sur l'investissement de sommes considérables dans des films gigantesques et tout ce qui s'ensuit... Là-dessus, quelqu'un eut l'idée de génie de donner ce genre de films à faire aux gens qui sont par définition même les plus préoccupés d'impératifs de rentabilité : ceux du monde de la télévision !"* (in E.F. 27)

- George Takei/Hiraku Sulu, relatant une discussion avec Harve Bennett à l'époque de **Star Trek II**, au sujet de rôles plus importants accordés aux membres secondaires de l'Enterprise :
"Je ne vois qu'une seule solution pour régler le problème ; j'ai un égal respect pour le talent de Nichelle Nichols et pour celui des autres membres de l'équipage, et il me semble qu'une série d'une telle envergure justifierait amplement des séquelles du type : **Capitaine Sulu, ou Le Quart d'Heure d'Uhura**". (in E.F. 27)

- *"Une des choses que je n'arrêtais pas de me répéter avant* **Star Trek II** *était : 'mon travail n'est pas de deviner ce que le public attend de voir, mais de faire en sorte qu'il adhère à ce que moi j'ai envie de montrer". Si vous prenez en compte l'avis de tout le monde avant d'agir, rien ne peut se faire. Personne ne voulait que Spock meure. Nous avons reçu des lettres effrayantes de trekkies, du genre : 'Si Spock meurt, vous mourrez aussi !'.*
Nicholas Meyer, réalisateur courageux de **Star Trek II**.

- *"Très peu de personnes employées sur* **Star Trek** *et* **Star Trek II** *ont été invitées à participer au troisième épisode. Il y a eu vraiment trop de fuites. A tel point que sur* **Star Trek II**, *il ne fallait pas plus de trois heures, après que le plan de tournage ait été dévoilé à l'équipe, pour que les documents se volatisent !'.*
John E. Chilberg, directeur artistique sur **Star Trek III**.

- *"La première chose à laquelle nous avons pensée pour* **Star Trek IV**, *c'était de faire un film plus léger. Le premier* **Star Trek** *n'avait rien d'une comédie, et c'était intentionnel. Le deuxième et le troisième s'en rapprochaient un peu plus, bien qu'il y avait beaucoup d'éléments dramatiques. Dans dans le II, Spock mourait. Dans le III, le fils de Kirk était assassiné, l'Enterprise explosait et des planètes se désintégraient. Avec la mise en chantier du IV, j'ai pensé qu'il était temps qu'on se marre vraiment !".*
Leonard Nimoy, réalisateur de **Star Trek IV**.

- *"Les fans de Star Trek ont grandi avec la série au lycée, au collège. Aujourd'hui, ils sont mariés, ont des enfants. Ils ne portent pas des antennes, et forment au contraire un groupe d'érudits en blouse blanche. Parmi eux, des membres de la Nasa, des avocats, des experts comptables... Ils sont incroyables. Je reçois encore des lettres de fans qui sont devenus médecins grâce à McCoy".*
Deforest Kelley/Dr. Leonard McCoy, à la sortie de **Star Trek IV**.

- *"Je crois que tout l'équipage de l'Enterprise avait peur que Eddie Murphy leur vole la vedette. La production a également reçu nombre de lettres de fans qui marquaient leur profond désaccord".*
Steve Meerson, scénariste de **Star Trek IV**, et auteur d'une version écrite spécialement pour Eddie Murphy qui a finalement été abandonnée.
"Dans cette version, le rythme de la première, deuxième et troisième partie du film était exactement la même que celle que vous connaissez. La seule chose qui changeait légèrement : Eddie Murphy interprétait un professeur d'anglais, un rien daté années 60/70, un peu cinglé, et croyant aux extraterrestres. Dans la salle de classe, il faisait écouter à ses élèves le chant des baleines, et c'est ce qui attirait l'Enterprise vers lui".

- *"A chaque fois qu'ils décident la mise en chantier d'un* **Star Trek** *cinéma, les producteurs et le studio se heurtent au même problème : réunir tous les acteurs de la série. Pourquoi ? Pour des raisons d'argent, de pouvoir, de différends créatifs, d'égo, de santé, d'indisponibilité, j'en passe... Le producteur Harve Bennett avait une idée en réserve pour le jour où il ne pourrait pas rassembler tout le monde : tourner une préquelle où Kirk et Spock seraient de jeunes cadets de la Starfleet Academy, ce qui permettrait l'introduction de nouveaux personnages. Lorsque j'ai appris cela, je me suis immédiatement mis au boulot".*
David Loughery, auteur du scénario de **Star Trek V**, puis d'un script intitulé "Starfleet Academy" qui ne fut finalement pas retenu pour **Star Trek VI**. Question : si jamais "Starfleet Academy" était devenu un film, William Shatner et Leonard Nimoy auraient-ils joué les cadets Kirk et Spock ?

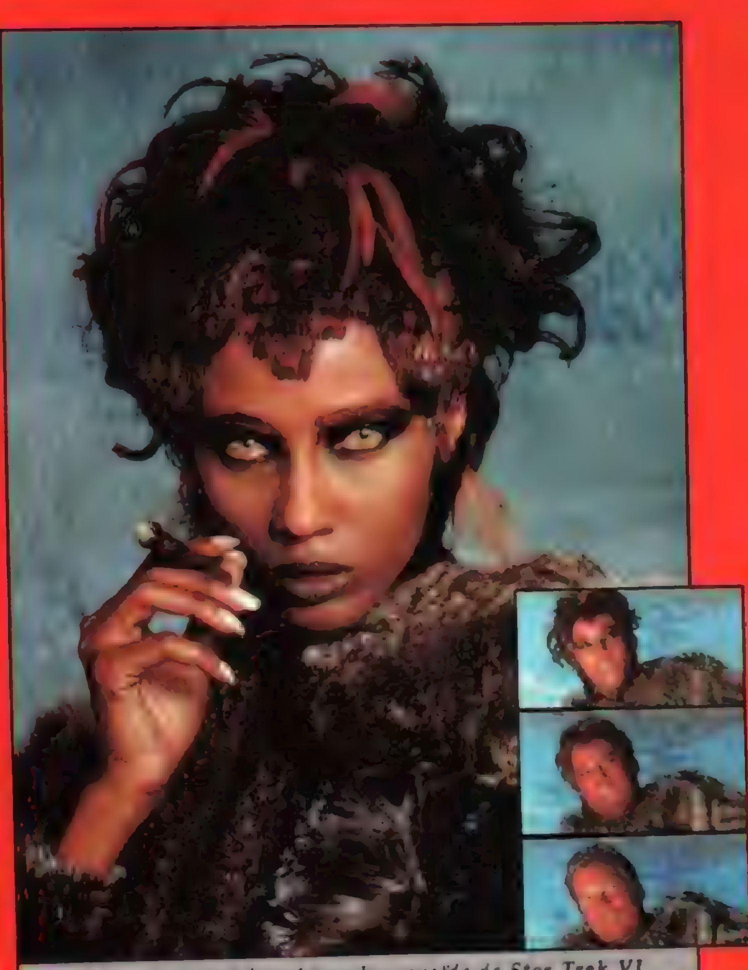
- *"Depuis* **Star Trek IV**, *nous commençons à sentir - sans doute chez les média - une certaine raillerie à notre égard, comme si l'équipage de l'Enterprise était une blague. Style : 'Ils vont bientôt installer des rampes pour que les fauteuils roulants puissent accéder à la passerelle". J'ai du mal à rire de cela, cette perversité dans la critique m'angoisse. Je peux rire de moi-même, mais je préférerais en rester là si un nouveau* **Star Trek** *devait provoquer les mêmes réactions".*
Walter Koening/Commandant Pavel Chekov, après le tournage de **Star Trek VI**.

- *"Durant l'été 1990, j'ai commencé à penser à* **Star Trek VI**, *et je me suis intéressé à ce qui se passait à cette époque dans le monde. Le mur de Berlin était tombé, le gouvernement russe était en perdition, le communisme battait de l'aile... Ces changements faisaient régner un nouvel ordre sur le monde. Réalisant que pendant 25 ans de Star Trek les Klingons avaient toujours été les ennemis de la Fédération, comme les Russes et les communistes ceux de la démocratie, je me suis demandé comment traduire cette révolution contemporaine dans une aventure mettant en scène les Klingons ?"*
Leonard Nimoy, à l'origine de l'orientation politique de **Star Trek VI**.

- *"Il a été dur pour toute l'équipe de* **Star Trek** *de se retirer au terme de leur sixième apparition cinématographique. Pour les dernières pages de scénario à tourner, ils pinaillaient sur tout, sur leur emplacement face à la caméra, sur les dialogues... La proximité du point final, de l'abandon de leur personnage qui tient une place importante dans leur existence, rendait les dernières prises de vues très lentes. Mais nous avons bouclé cette ultime journée en sabrant le champagne. Cette petite célébration était quand même un peu tristounette".* (in M.M. 78)
Nicholas Meyer, réalisateur de **Star Trek VI**.



■ Un conférencier de Starfleet dans Star Trek IV : sous le maquillage, Michael Berryman (La Colline a des Yeux) ! ■



■ Martia (Iman), la créature humanoïde de Star Trek VI capable de se transformer à volonté, ici en Kirk ■





■ Deux beaux représentants (vive la différence !) des nombreuses planètes placées sous ordre de Starfleet (Star Trek IV) ■

Séries de l'espace : retour vers le futur

Iouri Gagarine a peut-être été le premier voyageur de l'univers, mais tous les Américains croient que c'est le Capitaine Kirk qui a effectué le premier voyage sur la Voie Lactée. Depuis ses balbutiements, la télévision montre l'espace. Pas étonnant de retrouver des traces de la première série spatiale dès 1949. Petit retour non-exhaustif sur la façon dont les séries télévisées montraient le futur du côté des étoiles...

Si on devait vraiment chercher la date du premier Space Opera télé, c'est aux alentours du début des années 50 qu'il faudrait aller voir. Mais on n'est pas obligé, et puis de toute façon, en matière d'espace, la production télé américaine se scinde en deux périodes : l'avant et l'après-***Star Trek***. La série de Gene Roddenberry apparaissait totalement novatrice à l'époque. Elle a tellement influencé la production que rares sont les séries spatiales suivantes qui n'ont pas tout simplement pompé son thème, son esprit ou son ton... Avant les aventures du Capitaine Kirk et de son équipage, l'espace était, sauf exception, le royaume du grotesque et de l'outrancier. Les séries de l'espace pré-***Star Trek*** les plus marquantes : ***Captain Video and his Video Rangers***, ***Perdus dans l'Espace*** et les séries à marionnettes de Gerry Anderson : ***Fireball XL5*** et ***Captain Scarlett and the Mysterons***. ***Captain Video and his Video Rangers***, c'est la préhistoire de la science-fiction télévisuelle. Cette série pour enfants date carrément de 1949. On y voit un scientifique génial prendre le nom de Captain Video, créer une organisation secrète composée de gamins, et lutter contre les dangers qui menacent la Terre en voyageant aussi bien dans l'espace que dans le temps. Invisible aujourd'hui, on retiendra surtout de ***Captain Video***, et d'autres séries du même acabit comme ***Space Patrol*** ou ***Tom Corbett, Space Cadet***, qu'elles étaient les pionnières de la SF télévisuelle.

Perdus dans le ringard

Perdus dans l'Espace est une série qui a bien plus marqué les esprits. Peut-être pas pour les meilleures raisons. Les 83 épisodes de cette série produite en 1965 par Irwin Allen (***Voyage au Fond des Mers***, ***Au Coeur du Temps***), racontent les multiples aventures de la famille Robinson, égarée dans l'univers. Leur vaisseau, Jupiter 2, une sorte de soucoupe volante à côté de laquelle les OVNIs de ***Plan 9 from outer Space*** semblent avoir été conçus par *ILM*, devait les conduire en cinq ans sur Alpha du Centaure pour qu'ils y établissent la première colonie humaine dans l'espace. Mais un passager clandestin sabote le système directionnel, et voilà Mr. et Mme Robinson, leur trois enfants, le pilote du vaisseau Don West et le saboteur obligés de dériver dans l'espace sans espoir de retour. Ce qui a priori ressemble à de la SF très sérieuse se transforme rapidement en un monument de ringardise aux scénarios extravagants. Il faut voir le bon professeur Robinson (Guy Williams, sans son habit de Zorro) affronter une carotte géante censée être un monstre dangereux, ou libérer des prisonniers (congelés et en toge !) d'une station pénitentiaire dont le robot-garde n'est autre que l'ami Robby. Moins drôle, la position morale de la série prêchant l'unité familiale et toute la panoplie des indigestes valeurs américaines. Un aspect tellement exagéré que certains passages ressemblent carrément à des leçons de bonnes manières. Rediffusée sur ***Série Club***, ***Perdus dans l'Espace*** est une sacrée curiosité...

En comparaison, les deux séries de marionnettes entièrement consacrées à l'espace de Gerry Anderson paraissent beaucoup plus sérieuses. ***Fireball XL5*** et ***Captain Scarlett and the Mysterons*** marquent deux dates importantes dans la carrière du maître de marionnettes britannique. ***Fireball XL5***, créée en 62, est la première incursion d'Anderson dans l'espace. Tournée en noir et blanc, cette série met en scène l'équipage du vaisseau spatial XL5 appartenant à la World Space Fleet et dont la mission est de patrouiller dans la galaxie. La série a laissé de solides souvenirs aux fans de l'époque. A tel point que Gene Roddenberry la citait souvent en référence. A noter que Gerry Anderson, lui même, double le robot à bord du XL5.

Plus tard, ***Captain Scarlett and the Mysterons*** avait valeur de test pour Anderson. Arrivant juste après le triomphe des ***Thunderbirds***, Anderson se devait de faire mieux. Il a donc créé une histoire qu'il pensait infaillible. A cause d'un malentendu, c'est la guerre entre les Mysterons, aliens ayant établi leur résidence sur Mars, et le SPECTRUM, organisation secrète chargée de défendre la Terre contre l'ennemi d'Outre-Espace. A sa tête, le Capitaine Scarlett, un héros invincible capable de guérir ses blessures. Grâce aux progrès du "Supermarionation" et aux fabuleux effets spéciaux créés par Derek Medding, ***Captain Scarlett*** atteint une qualité technique inédite dans une production Anderson. Paradoxalement, les 32 épisodes n'obtiennent pas le succès escompté. Peut-être que le public avait envie de visiter l'espace autrement?

Le choc Star Trek

Star Trek, la première série à intellectualiser la Voie Lactée, va leur apporter cet "autrement". En faisant de l'espace un monde à part avec ses propres règles, Gene Roddenberry s'est aperçu qu'il pouvait lancer des messages humanistes sur la guerre, la religion, la politique, le nucléaire et même le sexe sans devoir aplanir le tout pour plaire aux censeurs ultra-puissants de l'époque. Roddenberry a dû se battre pour imposer le premier casting multi-racial de l'histoire de la télé américaine. A bord de l'Enterprise, les deux navigateurs, Chekov et Sulu, sont russe et japonais et le Lt. Uhura, officier chargé des communication est une femme noire. Martin Luther King a même persuadé Nichelle Nichols, son interprète, de rester dans la série tant son rôle était important pour l'image de la femme et des Afros-Américains ! L'officier en second, Mr. Spock, est carrément un extraterrestre aux oreilles pointues, un Vulcain. On est loin de la famille américaine



La famille Robinson au grand complet : une certaine idée du bonheur propagée dans **Perdus dans l'Espace**

typique de ***Perdus dans l'Espace***. Ici, les nations n'existent plus. Nous sommes au 23ème siècle et la Terre fait partie de la Fédération. Cette sorte d'OPU (Organisation des Planètes Unies) toute puissante contrôle la Starfleet, une flotte de vaisseaux armés. Parmi eux, l'Enterprise, commandé par le Capitaine Kirk. Sa mission, le Capitaine la répète comme une litanie au début de chaque épisode : explorer de nouveaux mondes étranges, découvrir de nouvelles vies, d'autres civilisations et, au mépris du danger, avancer vers l'inconnu. Il oublie d'ajouter : rassembler un maximum d'audience !
Le 8 septembre 1966, période bénie de l'humanisme à tout crin, *NBC* diffuse le premier épisode de la série. De fait, ***Star Trek*** va devenir la série égérie des campus américains. Malheureusement, l'audience n'est pas beaucoup plus large. Au sommet de sa gloire, en 67, ***Star Trek*** est classée 52ème dans le top 100 des émissions diffusées cette année-là. *NBC* décide donc d'arrêter la série. Logique, dirait Spock ! Dès que la nouvelle commence à se répandre, le Network reçoit des dizaines de milliers de lettres de jeunes amateurs de la série qui s'insurgent contre une telle décision. Ce sont eux que l'on appellera par la suite les trekkies. Devant une telle pression, *NBC* donne une deuxième chance à la série et commande une toute nouvelle saison à Gene Roddenberry, qui cède une partie de son droit créatif à Fred Freiberger, employé de la chaîne chargé de faire en sorte que la série retrouve le grand public auquelle elle était à l'origine destinée. Les scénarios s'en ressentent et les histoires perdent la crédibilité qui faisait le charme des premiers épisodes. De plus, l'audience a encore baissé. Les sacs de courrier reçus par *NBC* n'y feront rien : la série est arrêtée, après la diffusion du 79ème épisode, le 2 septembre 1969. Commence alors le véritable triomphe de ***Star Trek***...

Les enfants de l'Enterprise

Depuis 1970, pas une année sans que ***Star Trek*** ne soit rediffusée sur un réseau régional américain, voire sur un Network. Kirk et ses copains triomphent dans le monde entier, en France avec 20 ans de retard, sur la défunte *Cinq*. *Paramount*, détenteur des droits de la série, se dit qu'il est un peu bête de laisser au repos un tel potentiel. Dès 73, le studio lance une série animée, inspirée des personnages originaux, qui durera deux ans. Petite particularité de ce dessin animé somme toute décevant : ce sont les propres acteurs de la série (William Shatner, Leonard Nimoy et compagnie), qui doublent les voix. En 79, le premier film sort sur les écrans. Excédés par toutes les copies plus ou moins déclarées qui ont envahi le petit écran depuis 68, et devant le gros succès en salles des trois premiers longs métrages, les dirigeants de *Paramount* demandent à Gene Roddenberry un nouveau ***Star Trek*** télévisé. Dix-huit mois plus tard, en octobre 87, le premier épisode de ***Star Trek : The Next Generation*** passe à l'antenne. La ***Next Generation*** (les branchés disent Next Ge) se situe un siècle plus tard que l'original. Nous sommes à bord d'un nouvel Enterprise commandé par le Capitaine Jean-Luc Picard. Comme son prédécesseur, Picard, accompagné d'un équipage tout aussi hétéroclite, parcourt la Galaxie avec cette fois pour mission de faire respecter la paix dans l'univers. L'esprit reste identique. On retrouve la conscience sociale, la dimension morale et l'humanisme de la première série. Les trekkies sont aux anges et propulsent la ***Next Generation*** au sommet des sondages d'audience. La série en est à sa septième saison et ce n'est pas fini. Du coup, *Paramount*, pour répondre à la demande des chaînes US, lance en 93 un autre ***Star Trek : Deep Space***

■■■

■ Le Capitaine James T. Kirk adopte une pose à la Flash Gordon : un look impeccable pour le jeune premier William Shatner ■



■ Un décor splendide tiré du pilote de **Star Trek**, *intitulé* **The Cage**. *Le pilote ne sera jamais diffusé, mais de larges extraits seront insérés dans l'épisode en deux parties,* **The Menagerie**, *que beaucoup considèrent comme le meilleur de la série ■*

■ L'Enterprise nouvelle formule pour Star Trek : The Next Generation. Des innovations techniques, certes, mais surtout la construction d'un bar et d'une salle de bain ! ■

■ L'équipage de The Next Generation. Au centre, le Capitaine d'origine française Jean-Luc Picard (interprété par l'acteur shakespearien Patrick Stewart) ■

■■■

Nine. Cette fois, la série est directement liée à la ***Next Generation*** puisque Picard lui-même apparaît dans le pilote et présente les nouveaux personnages. Si le principe est le même, l'Enterprise cède sa place à une base spatiale. ***Paramount*** a trouvé le filon et n'a de cesse de l'exploiter. Un film avec l'équipe de la ***Next Generation*** est en préparation et une nouvelle série démarrera en septembre 95, ***Star Trek : The Voyager***. Si Gene Roddenberry était encore de ce monde, il serait fier et peut-être un peu surpris de voir ce qu'est devenu son bébé. Et sans doute aussi un peu énervé de voir qu'un tas d'autres séries ont pillé ***Star Trek***.

Les copieurs

Après ***Star Trek***, les visiteurs de la galaxie à la recherche de mondes étranges et d'autres civilisations sont légion. Bien sûr, aucune série spatiale n'est une exacte réplique de ***Star Trek***, mais très peu d'entre elles ne lui doivent pas au moins un petit quelque chose. En 1979, ***Buck Rogers au 25ème Siècle*** envahit le tube cathodique à grand renfort de publicité. A priori, l'histoire de cet astronaute propulsé cinq siècles dans le futur n'a rien à voir avec ***Star Trek*** et, dans sa première saison, il est vrai que les analogies ne sont pas évidentes. On y voit Rogers, affublé de son petit robot Twiki (dont la voix et le fameux "bilibilibili" sont la propriété de Mel "Bugs Bunny" Blanc), se débrouiller sur la Terre du futur, balancer des vannes idiotes et, de temps à autres, participer à une joute spatiale contre les Draconians. Par contre, les ressemblances deviennent frappantes dans la seconde saison. Plus du tout basé sur Terre, Buck est devenu un membre de l'équipage du Searcher, vaisseau parcourant la galaxie à la recherche des survivants du "Grand Holocauste" qui a envoyé nombre de Terriens dans l'espace près de 450 ans auparavant. Evidemment, en chemin, Buck et ses copains explorent de nouveaux mondes étranges... Les références évidentes ne vont pas sauver la série qui s'éteindra le 16 avril 1981 après seulement 34 épisodes. Peu de monde la regretta...

Peu de monde s'aperçoit également de la disparition de ***Cosmos 1999*** après 48 épisodes. Même si Gerry Anderson ne l'a jamais avoué, il y a énormément de "Star Trek feeling" dans sa seconde série sans fils. Dans l'esprit d'abord qui se veut humaniste au possible. Dans le schéma de chaque épisode : une planète à découvrir ou une menace extra-terrestre nouvelle à chaque épisode. Et surtout dans son look, à mi-chemin entre le miltarisme et le baba-cool, comme si les soldats portaient des pyjamas argentés comme uniforme. A la suite d'une gigantesque explosion nucléaire, la Lune est propulsée hors de son orbite et se met à dériver dans l'espace. Sur la Lune, la base Alpha et ses occupants. Le but de ces naufragés de l'espace : trouver une planète accueillante pour s'y installer. La série était en son temps (75 à 77) la plus chère jamais produite par la télévision britannique. Rien n'avait été laissé au hasard et surtout pas les effets spéciaux confiés à Brian Johnson (**2001, l'Odyssée de l'Espace**). On croyait au hit assuré. Raté. La première saison, pourtant émaillée de bons épisodes, déçoit. On lui reproche parfois d'être trop bavarde, trop sérieuse. Les chiffres sont tellement mauvais que la production tente le tout pour le tout lors de la seconde saison. Et devinez qui les Américains envoient pour superviser ***Cosmos 1999*** : Fred Freiberger, le même qui avait coulé ***Star Trek***. De fait, la seconde saison est bête à pleurer. On croit bon d'ajouter un personnage, l'extra-terrestre Maya, capable de se transformer en n'importe quel animal, et de renforcer l'histoire d'amour entre le capitaine d'Alpha, Koenig, et le Dr Helena Russel, médecin de l'équipage. Le résultat est grotesque. La série est donc un bide gigantesque lors de sa première diffusion. Mais, comme ***Star Trek***, elle connaîtra un gros succès à retardement. Surtout chez nous, en fait. Elle repasse régulièrement sur *M6* et *Sony Music* a édité les 16 meilleurs épisodes en vidéo.



■ Buck Rogers (Gil Gerard) et Wilma Deering (Erin Gray) : au 25ème siècle, la mode sera donc particulièrement courte pour les femmes et franchement ridicule pour les hommes ! ■

En matière de plagiat de ***Star Trek***, l'exemple le plus frappant est ***Babylon 5***. En fait, cette série toute récente puisqu'elle a débuté en février dernier, est un pompage éhonté de ***Deep Space Nine***. Nous nous trouvons sur la station orbitale Babylon 5, sorte de port marchand de l'espace autour duquel gravite une faune hétéroclite qu'est chargé de gérer le capitaine Sinclair et son équipage. Soit un concept à peine différent de celui de ***Deep Space Nine*** qui permet de développer exactement le même genre de scénarios. Cela s'appelle du grignotage de parts de marché et n'est pas très joli...

Le naufragé de l'espace

Heureusement, toutes les séries de l'espace ne se sont pas contenté de puiser dans le vivier ***Star Trek***. L'une d'entre elles a choisi une autre source. Glen A. Larson, son producteur, a beau affirmé le contraire, ***Galactica, la Bataille de l'Espace*** n'est ni plus ni moins qu'un remake télé de **La Guerre des Etoiles**. A tel point que la *Fox* et George Lucas lui ont intenté un procès pour contrefaçon. On n'a jamais su le résultat de l'action en justice, la série s'étant éteinte avant la sentence. Annoncée à grand renfort de publicité comme la série la plus chère de l'histoire de la télé, ***Galactica*** s'est effondrée comme un gros soufflet plein de vide au bout d'à peine une saison, soit 24 épisodes. Le Galactica est le seul vaisseau à avoir survécu à l'attaque par traîtrise des Cylons, un peuple de robots, sur les 12 planètes habitées par des humains. La seule chance pour les passagers du Galactica, conduits par le Commandant Adama (Lorne Greene, tout droit échappé de ***Bonanza***), de fouler une nouvelle fois le plancher des vaches est de rejoindre une planète inconnue dont parlent les livres anciens : la Terre. Les Cylons, décidemment hargneux, n'ont pas l'intention de les laisser arriver au but.
Galactica, ou la recherche de la Terre Promise version rayon laser. Niveau effets spéciaux, rien à dire. Larson a embauché John Dykstra pour qu'il réédite ses prouesses de **La Guerre des Etoiles**. Résultat : des effets qui restent la seule réussite incontestable de ***Galactica***. C'est tout, pour une série qui était quand même censée révolutionner la science-fiction à la télévision, le reste s'étant fait descendre par la critique. Le public a suivi, faisant de ***Galactica*** l'un des flops les plus retentissants de la télé US. Et ce ne sont pas les dix autres épisodes diffusés un an plus tard, après un sérieux remaniement des scripts, sous le titre de ***Galactica 1980*** qui arrangeront l'affaire. On ne pleurera pas sur le triste sort de cette série qui n'est qu'une grosse ringardise au coût monstrueux. Par contre, on peut rigoler devant le ridicule de certaines situations et la tronche du pauvre Lorne Greene qui déclame "Les Cylons m'ont leurré et entraîné dans le désespoir", comme du Shakespeare !



■ Le colonel Edward Straker (Ed Bishop), chef du SHADO en tenue pour combattre les méchants aliens de **UFO** ■

Les OVNIs de l'espace

Dans l'espace, voir un OVNI n'a rien d'exceptionnel. Mais découvrir des séries comme celles qui suivent à l'écran en surprendra plus d'un. ***UFO***, de Gerry Anderson, n'a rien d'ordinaire. En 70, Gerry Anderson range ses marionnettes au placard et s'attelle à sa première série "live". Totalement parano, ***UFO*** met en scène des forces extra-terrestres voulant envahir la Terre pour s'emparer des corps de ses habitants. On nage au grand large, entre **L'Invasion des Profanateurs de Sépultures** et **The Party** ! Parce qu'en plus d'être parano, ***UFO*** est une série complètement disjonctée où les officiers se teignent les cheveux en blond et où le personnel féminin arbore des mini-jupes sur fond de décors orange, pourpre et vert. Bref, les 26 épisodes de la série sont un vrai bonheur à regarder aujourd'hui.
Les Japonais, de leur côté, ont également alimenté la liste des séries de l'espace. Mais une seule paraît inclassable : ***San Ku Kaï***. On connait tous par coeur la chanson générique de cette série produite par la *Toei* ("San Ku Kaï, c'est ma bataille, c'est ma bataille"). ***San Ku Kaï*** est la plus belle et la plus poétique des séries de SF produites au pays du soleil levant. Le San Ku Kaï est un voilier de l'espace offert par la mystérieuse Eolia, fée de la galaxie, aux jeunes Ayato et Ryu pour qu'ils puissent défendre l'univers face au maléfique roi des Stressos Golem XIII. Résumé comme ça, ça a l'air un peu stupide, mais les 27 épisodes de ***San Ku Kaï*** distillaient une atmosphère magique que jamais aucune série de SF nippone n'a pu retrouver par la suite.



■ Les Nuls dans un **Objectif Nul** *paradoxalement génial !* ■

Espace de crétins !

La télé ne s'est pas gênée pour se moquer de l'espace. On se souvient des hilarants "Cochons dans l'espace" du ***Muppets Show***, avec Miss Peggy amoureuse du pilote d'une porcherie spatiale partie à la conquête de nouveaux mondes. On note aussi ***Quark*** (1978), une série parodiant tous les Space Opera de l'époque. On y voyait le capitaine Adam Quark et son équipage parcourir l'espace pour... ramasser les ordures ! ***Quark*** n'a pas franchi le cap du huitième épisode, mais est devenue un objet de culte pour les fans américains de SF. Le plus drôle reste à venir. Et, surprise : c'est arrivé près de chez nous ! Un soir de 1987 à 20 h, le Liberator débarque sur *Canal Plus*. A bord de ce vaisseau dérivant dans l'espace, le Capitaine Lahmar, le cuisinier Zeitoun, l'infirmière Panty, l'ordinateur humain Syntaxeror et le Mercenaire. Tous les soirs, Alain Chabat, Bruno Carette, Chantal Lauby et leurs potes livrent 7 minutes de délire absolu. Explosion quotidienne de mornifle, brouzouffs soignés au fer à repasser, attaque groupée de laitues, pets de l'espace... Le but est atteint : la déconnade à plein tube. Ceux qui n'ont pas encore deviné que je parlais d'***Objectif Nul*** sont privés de moukraines à la glaviouse !



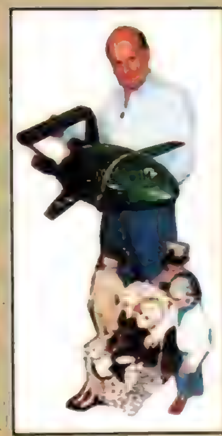
■ L'Aigle, vaisseau d'appoint de la base Alpha, s'apprête à alunir pendant le générique de **Cosmos 1999** ■

■ **Didier ALLOUCH** ■

Gerry Anderson

l'homme qui allait ailleurs

Le nom de Gerry Anderson n'allume peut-être aucune lampe dans votre mémoire mais par contre, si on vous dit *Les Sentinelles de l'Air* ou *Cosmos 1999*, alors là, c'est l'halogène qui explose dans votre tête. Ces séries ont bercé notre jeunesse et font encore rêver des milliers de gamins accros à *M6* ou, pour les heureux câblés, à *Série Club* qui diffuse pratiquement l'intégrale d'Anderson. Mine de rien, Gerry Anderson a généré une image bien à lui de l'espace. Un espace un peu kitsch où les femmes portent des perruques violettes et les officiers des pyjamas. Mais un univers où l'imagination ne connaît aucune limite. Et de l'imagination, Gerry Anderson en a à revendre.



■ *Gerry Anderson* ■



■ *Steve Zodiac et Robert le Robot, pilote du vaisseau de Fireball XL5, la première incursion de Gerry Anderson dans l'espace* ■

Vous êtes l'inventeur du "Supermarionation". Comment peut-on définir exactement ce procédé ?

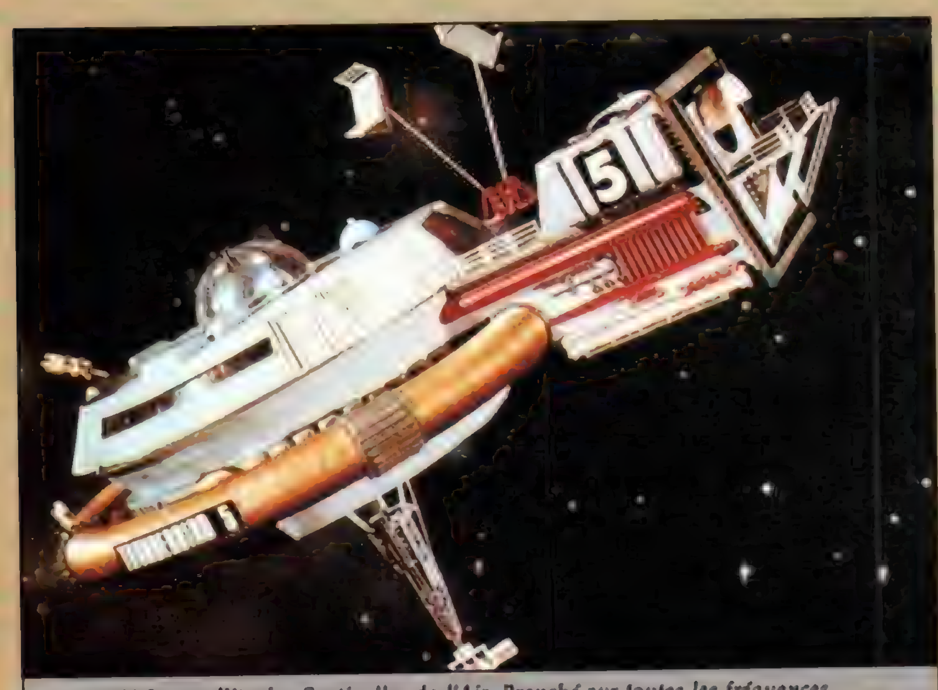
J'ai regroupé sous ce terme plusieurs combinaisons de progrès techniques. Cela allait de marionnettes ultra-perfectionnées aux premiers câblages permettant de faire évoluer des marionnettes sur un plateau tri-dimensionnel, en passant par des mécanismes insérés dans le corps même des pantins qui permettaient un mouvement des lèvres synchrone aux dialogues préalablement enregistrés. En fait, si j'ai inventé cette expression, c'était pour vraiment différencier ma production de celle des autres. D'autant plus qu'elle s'éloignait vraiment de tout ce qui se faisait en matière de marionnettes à la télévision. La première série en "Supermarionation", *Supercar*, datait de 61.

Dès votre seconde série, vos marionnettes s'envolent. *Fireball XL5* met en scène les aventures d'un vaisseau spatial et de son équipage. Vous étiez fasciné par l'espace ?

A cette époque - 1962 - qui ne l'était pas ? On ne parlait que de ça. Les voyages spatiaux étaient le sujet de conversation numéro 1 de toute la jeunesse. En plus, j'ai toujours eu un esprit curieux. L'espace était donc plus qu'une fascination : une vraie passion. J'avais une autre passion, celle des avions et des vaisseaux spatiaux. Dès que j'ai pu, j'ai inclu tout cela dans mes séries.

D'ailleurs, même dans *Les Sentinelles de l'Air* qui n'appartient pas vraiment au Space Opera, vous avez mis un vaisseau spatial...

C'est sans doute l'une des raisons pour lesquelles cette série est encore aujourd'hui un phénomène. On touchait à tous les univers : terre, air, mer. La famille Tracy intervenait partout. C'était aussi ma première série dont les épisodes duraient une heure. Cela permettait de développer les personnages ainsi que les scénarios. La violence n'était jamais présente et la structure familliale était très forte. Cela aussi a contribué au succès des *Sentinelles de l'Air* de par le monde. Un succès indispensable, vu que chaque épisode coûtait une fortune. De cette période, je garde le souvenir d'un travail harassant. Il fallait superviser 5 équipes différentes et ce chaque jour de la semaine. C'était indispensable pour délivrer un épisode tous les quinze jours comme l'exigeait mon contrat.



■ *Le satellite des Sentinelles de l'Air. Branché sur toutes les fréquences de la Terre, il transmet le moindre SOS à la famille Tracy* ■

Captain Scarlett and the Mysterons raconte la lutte d'une organisation secrète terrienne, Spectrum, contre les martiens. Une histoire qui ressemble de près à votre première série avec de vrais acteurs, *UFO*. *Captain Scarlett* était-il une sorte de brouillon d'*UFO* ?

Si oui, cela n'a jamais été conscient. Pour tout vous dire, je n'avais jamais vraiment fait le rapprochement. Mais c'est peut-être vrai. ***Captain Scarlett*** n'a jamais rencontré le même succès public que ***Les Sentinelles de l'Air***. Pourtant les marionnettes y étaient bien plus réalistes. Beaucoup pensaient que le côté caricature des marionnettes des ***Sentinelles de l'Air*** était parfaitement voulu. En fait, pas du tout. Elles avaient une grosse tête parce que le mécanisme qui permettait le mouvement des lèvres était placé à l'intérieur de leur caboche ! Dans ***Captain Scarlett***, on a résolu ce soi-disant inconvénient en plaçant le mécanisme sous leur poitrine. Le problème, c'est qu'on s'est vite aperçu qu'en matière de marionnettes, le public n'a rien à faire du réalisme.

En 70, vous laissez tomber les marionnettes pour lancer *UFO*. Pourquoi cela ?

Dès le début de ma carrière, j'ai eu l'intention de mettre en scène un film qui soit autre chose que de l'animation. De plus, je me suis aperçu que la durée d'exploitation d'une série avec des marionnettes était énorme. Toutes nos séries étaient basées dans le futur et nos stars ne vieilliraient jamais. C'était une affaire qui tournait bien sans qu'on ait besoin d'un renouvellement constant des séries. J'avais donc le temps de passer à autre chose, ***UFO*** en l'occurence. A l'époque, on envisageait très sérieusement l'existence de puissances extra-terrestres. Personnellement, je croyais aux OVNIs, ainsi qu'en Dieu. Les deux sont possibles, mais bon, nous n'avions aucune preuve. J'avais l'esprit ouvert. On a même eu droit à un rapport très sérieux de l'armée américaine affirmant que l'existence des OVNIs était totalement inconcevable. Dommage pour moi, ce rapport a été rendu public juste au moment où la diffusion de la série allait commencer.

L'idée de placer la base secrète du SHADO, l'organisation luttant contre les aliens, sous un studio de cinéma est une idée géniale !

Géniale, je ne sais pas, économique, c'est sûr. J'ai toujours voulu présenter des programmes haut-de-gamme et en science-fiction, la qualité demande de l'argent. Il faut tout reconstruire, pas moyen d'utiliser un plan d'extérieurs si on veut rester crédible. L'emplacement du SHADO sous des studios de cinéma, qui étaient en fait nos propres studios, me permettait d'utiliser des extérieurs peu coûteux et qui s'inséraient bien dans le contexte.

Le look d'*UFO* est très psychédélique. C'était pour être dans l'air du temps ?

Pas seulement. Nous étions au début de la production télé en couleurs. J'ai d'ailleurs produit la première série télé anglaise en couleurs, ***Stingray***, en 64. Le procédé utilisé sur ***UFO***, devenu le procédé standard aujourd'hui, n'en était encore qu'à ses balbutiements. Comme nous étions tous émerveillés par l'arrivée de la couleur, on en a mis beaucoup, et partout. D'où les cheveux pourpres des filles de la base lunaire et les tenues exubérantes des membres du SHADO. A l'époque, cela avait légèrement choqué. A vrai dire, c'était un peu le but. D'autant plus que toutes les filles étaient super-sexy. Notamment Gabrielle Drake. Je ne l'ai jamais dit à ma femme mais j'étais fou amoureux d'elle !

Cosmos 99 n'a pas remporté un succès énorme lors de sa première diffusion. Aujourd'hui, c'est une véritable série-culte. Comment expliquez-vous ce paradoxe ?

J'ai toujours été en avance sur mon époque. Beaucoup des programmes s'inspirant des miens ont eu plus de succès que les miens. Mais après tout, ***Star Trek*** aussi s'est fait jeter des ondes très rapidement lors de son premier passage. Je ne suis pas sûr que les programmateurs de l'époque étaient très fans de ***Cosmos 1999***. Ils ont profité des premiers mauvais chiffres pour la débarquer. La conception de ***Cosmos 99*** est consécutive à la diffusion d'*UFO*. J'étais en Europe en train de travailler sur ***Poigne de Fer et Séduction*** quand j'ai reçu un coup de fil des USA m'avertissant qu'*UFO* était en tête des sondages d'audience depuis 17 semaines. On m'a donc commandé 26 nouveaux épisodes. J'ai commencé les préparatifs en développant des tas de choses, notamment les décors de la base lunaire qui étaient bien plus sophistiqués que dans la saison précédente. Trois mois plus tard, en pleine préparation, nouveau coup de fil qui m'avertit de la chute brutale d'*UFO* dans les sondages et de l'annulation des épisodes en préparation. Je suis donc allé voir Lew Grade, le président d'*ITC* et producteur de toutes mes séries jusque-là, pour lui dire que le temps et l'argent dépensés sur cette pré-production ne devaient pas être gaspillés. Je lui ai proposé de créer une nouvelle série en utilisant ce qui était prêt. J'ai imaginé cette histoire d'explosion nucléaire sur la Lune, on a formé un nouveau casting, et ainsi est née ***Cosmos 99***.

Le changement de style entre la première et la deuxième saison de *Cosmos 99* est très visible...

Ces changements n'étaient pas volontaires. Le bureau américain d'*ITC* m'a posé une sorte d'ultimatum : soit j'acceptais les changements qu'ils m'imposaient, l'arrivée du personnage de Maya notamment, soit ils arrêtaient les frais. J'ai donc accepté leurs "suggestions" qui, à mon avis, ont appauvri la série jusqu'à lui donner le look et l'esprit d'une BD ringarde. J'aimerais bien, un jour, réunir tous les acteurs et faire un dernier téléfilm pour enfin raconter la fin des aventures des membres de la base lunaire Alpha. Mais j'ai tellement d'autres choses à faire. En ce moment, je travaille à la confection d'une toute nouvelle série, ***Space Police***. Vous voyez, je garde la tête dans les étoiles.

■ Propos recueillis et traduits par **Didier ALLOUCH** ■
(remerciements : James L. Frachon)



■ *Maya (Catherine Schell), une extraterrestre capable de se transformer en n'importe quel animal et le Commandant John Koenig (Martin Landau), les deux vedettes de la 2ème saison de Cosmos 1999* ■

Bomber X

Go Nagaï, le père de ***Goldorak***, ne dissimule pas son admiration pour ***Les Sentinelles de l'Air*** de Gerry Anderson. Lui, gourou du cartoon à rendement industriel et dévoué à la cause de la robotique en folie, plagie ouvertement les marionnettes britanniques dans ***Bomber X***, une série télévisée de 26 minutes remontant à 1980. Transplantées dans le monde de La Guerre des Etoiles, les poupées de Go Nagaï sollicitent avant tout les plus petits les moins regardants.
Nous sommes en plein Space Opera, dans une galaxie menacée par les désirs expansionnistes de l'Empereur Uranor et de sa perfide Gorgona qui commande la flotte spatiale. Son adversaire principal : le vaisseau Bomber X, fer de lance de Force One, un monstre de métal capable de se refondre en robot géant à la Goldorak ! A son bord : le jeune et vaillant pilote Cyril (Shiro en version originale !), la douce et extralucide Floriane, le Black bricolo Prophet, le rouquin et trapu Lee, la peluche Raspounick, le sage Docteur Ben, une espèce d'abeille métallique. Cet équipage, d'un épisode à l'autre, affronte des hologrammes de Gorgona, traverse un trou noir, véritable cimetière d'astronefs, déjoue la traîtrise d'un faux déserteur, sauve le peuple et une jolie princesse d'une guerre millénaire... L'animation des marionnettes, rigide, laisse à désirer, les accessoires sont d'une grande laideur, le pillage des succès antérieurs et des mythologies occidentales est systématique... La télévision japonaise ne peut vraiment se féliciter de ce piètre ersatz dont Gerry Anderson ignora l'existence jusqu'en janvier 1994 !

■ M.T. ■



■ *L'Empereur Uranor et ses sbires : les marionnettes ont aussi leur "space opérette"* ■

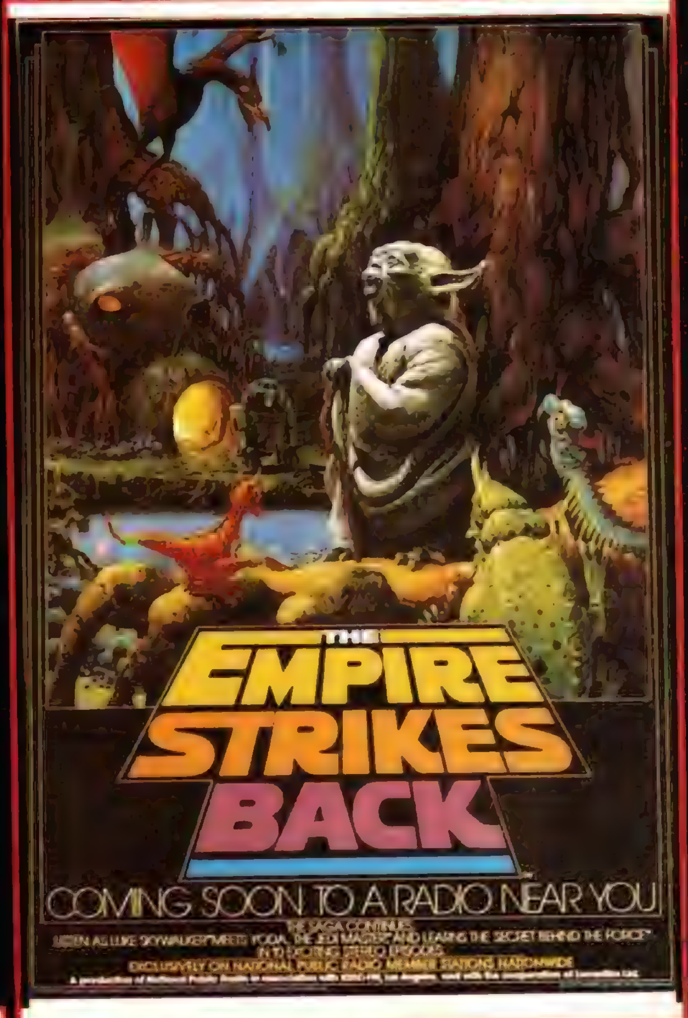

STAR WARS
Luke Skywalker

1


STAR WARS
A LONG TIME AGO IN A GALAXY FAR, FAR AWAY....
MARK HAMILL HARRISON FORD CARRIE FISHER
PETER CUSHING
ALEC GUINNESS
ORIGINAL SOUNDTRACK ON 20TH CENTURY-FOX RECORDS



3


THE EMPIRE STRIKES BACK
COMING SOON TO A RADIO NEAR YOU
THE SAGA CONTINUES
EXCLUSIVELY ON NATIONAL PUBLIC RADIO MEMBER STATIONS NATIONWIDE

2


THE SAGA CONTINUES.
STAR WARS
REVENGE OF THE JEDI
Coming May 25, 1983 to your galaxy.

4

Star Wars Collectors

Tout jeune fan de fantastique qui se respecte a un jour accroché au mur de sa chambre une affiche de la plus célèbre des trilogies. Aux Etats-Unis comme ailleurs, les posters originaux des *Star Wars* continuent de susciter les convoitises et se négocient avec des chiffres à trois zéros. Voici les plus beaux et les plus rares...

1 - Poster Luke Skywalker. La première affiche conçue pour promouvoir **La Guerre des Etoiles**. Imprimée par la *Twentieth Century Fox* en 1976 pour la convention de science-fiction de Kansas City. Mark Hamill, présent, a dédicacé une bonne partie des 1.000 affiches vendues aux participants.

2 - Poster pour la diffusion de **L'Empire Contre-Attaque** en feuilleton radiophonique, envoyé uniquement aux stations concernées. Un très faible tirage qui fait de cette affiche l'une des plus recherchées par les collectionneurs.

3 - Un poster identique à l'un de ceux utilisés pour la sortie de **La Guerre des Etoiles**. Seul changement, le sticker bleu indiquant qu'il s'agit ici de faire la promotion de la bande originale du film.

4 - Deuxième version du poster de pré-promotion de **Return of the Jedi**, qui se titrait alors **Revenge of the Jedi**. 8.800 exemplaires ont été confiés par la *Fox* au Star Wars Fan Club pour la vente. En trois jours, 8.000 posters ont trouvé acquéreur !

5 - Poster célébrant le premier anniversaire de la sortie de **La Guerre des Etoiles**. Il a été envoyé aux cinémas qui gardaient encore le film en première exclusivité. 500 exemplaires auraient été imprimés. Ils sont introuvables aujourd'hui.



5



6

6 - Poster imprimé pour annoncer la tournée de l'orchestre symphonique de John Williams (The Star Wars Symphonic Suite). En fait, la tournée s'est contentée d'un concert unique, et l'affiche n'a été vendue que ce soir-là.

7 - Ce poster destiné à la sortie de **La Guerre des Etoiles** en Grande-Bretagne n'a été tiré qu'à 500 exemplaires, qui, pour la plupart, auraient ensuite été détruits. Le visuel a par contre été utilisé pour la sortie du film en Australie.

8 - L'une des affiches du **Retour du Jedi**. Existe en trois versions : large cadre blanc, cadre blanc plus resseré, pas de cadre du tout (utilisée pour les sorties internationales). Sur cette version, le "PG" (Parental Guidance) est devenu "Peut-être trop intense pour de très jeunes enfants".

9 - Le plus récent des posters du **Retour du Jedi**. Conçu à l'occasion de la reprise du film en 1985, il a été distribué gratuitement aux 50 premiers spectateurs des 9 cinémas qui programmaient le 28 mars (journée unique) les trois volets de la saga des étoiles.



7



8



9

La Piste aux Etoiles



■ *Un camping-car de l'espace au service d'une noble mais maladroite cause (La Folle Histoire de l'Espace)* ■

Il n'y a pas que les publicités pour les pâtes *Lustucru* (où des aliens kidnappent une mamie) pour rire de La Guerre des Etoiles. Quelques hérétiques osent pilonner George Lucas, l'Enterprise et les fleurons du Space Opera. Désormais, Dark Vador se prend les pieds dans sa cape, la Princesse Leia ne porte pas de petite culotte, l'ordinateur de 2001 débite des jurons... Dans l'espace, si personne ne vous entend crier, en revanche, quelques fins tympans vous entendront pouffer de rire...

Y-a-t-il de quoi rire dans le Space Opera ? Franchement pas, les caricaturistes cinématographiques préférant pilonner **Rambo**, **Top Gun**, les polars dans **Y-a-t-il un Flic pour Sauver Untel** et les **Hot Shots**. Toutes les faveurs des pastiches vont de ce côté-là, le plancher des vaches, oubliant que dans l'espace, aussi, les zygomatiques peuvent onduler dès qu'un farceur iconoclaste tourne en dérision les grandes sagas des étoiles. Ce type de parodie demandant des moyens assez considérables, les producteurs, en mal de recettes comiques, s'attachent solidement à la surface de cette bonne vieille Terre. Aisé d'y attirer **Les Débiles de l'Espace**, le justicier Hulk Hogan de **Space Commando**, les mini-aliens gaffeurs des **Martiliens !**, au terme de quelques minutes de bataille des étoiles. Facile d'y tondre les créatures à la pilosité abondante (dont Jeff Goldblum) d'**Objectif Terrienne** (**Earth Girls are Easy**). Vraiment, le Space Opera loufdingue, celui qui gravite dans l'espace, ne suscite pas l'enthousiasme des entrepreneurs cinéma. Pourtant, par le passé, Jerry Lewis (dans **Tiens bon la Rampe, Jerry**), les Trois Stooges et Abott & Costello se sont risqués à quelques incursions spatiales.

C'est le moment ou jamais, après **Y-a-t-il un Pilote dans l'Avion ?**, de situer une parodie de film catastrophe dans le cosmos, **La Guerre des Etoiles**, **Star Trek** et autre **Trou Noir** ayant fait leur office depuis. Ainsi, *Paramount*, sans le les frères Zucker et sans Jim Abrahams, injecte dans **Y-a-t-il enfin un Pilote dans l'Avion ?** les plus récents succès de la science-fiction. Fini le 747 en péril, voici la navette spatial. Destination Lune ! Dans le cockpit, le Commandant Oveur (Peter Graves), toujours obsédé par les statues grecques et les gladiateurs. Mais l'ordinateur, en pleine crise despotique, prend le dessus et dirige l'appareil vers le soleil. Avalanche de gags au menu, variablement réussis. L'instant le plus inspiré de ce Space Opera loufoque : Kirk himself (William Shatner) apparaît non pas dans un supposé écran de contrôle, mais derrière le hublot d'une porte métallique !

Mel Brooks, qui tire tout azimut sur tout ce qui bouge, est l'un des rares à s'être essayé au Space Opera loufoque. Sa **Folle Histoire de l'Espace**, amorcée dès les dernières images de **La Folle Histoire du Monde**, étreint la trilogie de **La Guerre des Etoiles** et tout ce qui se situe dans un vaisseau spatial. Y compris **Alien** duquel John Hurt reprend son personnage de perforé de l'estomac. A la différence qu'ici l'extraterrestre vorace sort un canotier et une canne pour danser une gigue à la Fred Astaire. Ce gag, du pur Mel Brooks, constitue l'un des moments les plus drôles d'une mise en boîte tantôt savoureuse, tantôt pesante. Savoureuse lorsque le despotique Président Skroob se retrouve, à la suite d'une téléportation foireuse à la **Star Trek**, les fesses du mauvais côté. Sinon, le Dark Vador de service (Rick Moranis) parle d'une voix de castra lorsqu'il retire son casque en forme de pot de chambre. Lone Starr, luttant pour sauver la princesse Vespa des griffes de Dark Helmet, déborde sur le plateau et tue d'un revers d'épée laser un technicien ! Le tout est à l'avenant, pas léger-léger, passant à la moulinette les personnages de George Lucas. Chewbacca, sous l'impulsion de Mel Brooks, se transforme en Barf, sac à puces mi-homme mi-chien, l'outrancièrement adipeux Jabba the Hut se métamorphose en un Pizza the Hut encore plus dégoulinant, le Faucon Millénaire en camping-car du cosmos... Les soldats de l'Empire sont de parfaits crétins, les étoiles portent des noms aussi révélateurs que la Planète des Couillons, et Mel Brooks, sous la peinture or de Yogurt le Sage, vante le merchandising du film. Un rien en avance sur **Jurassic Park** ! Dommage que la source de la parodie s'assèche au fur et à mesure que le film progresse car, contrairement à ce qui a pu nourrir son toujours superbe **Frankenstein Junior**, Mel Brooks méconnaît le genre à part quelques titres phares, cibles faciles de ses tartes à la crème.

Les entarteurs de **Flesh Gordon** et de sa séquelle poussent le bouchon beaucoup plus loin. Ils détournent le boy-scout héroïque d'Alex Raymond à des fins franchement salaces. Ainsi, dans le premier **Flesh Gordon** (1974) de Howard Ziehm et Michael Benveniste, le vaillant héros sauve la Terre d'un rayon sexuel menaçant de la transformer en gigantesque lupanard. Secondé par le Docteur E. Jakull et de sa fille Dale, Flesh Gordon s'envole pour la planète Porno. Là, il affronte les Pinosaures, des robots à zizi vrilleur, les Godmichés, gardes du corps du "trouduc" Wang, des hermaphrodites sauvages, un homme-cafard... Du Prince Précieux, un gay sosie de Robin des Bois, il se fait un allié. Ce pastiche du Space Opera, très sexué, tape dans le mille, recourant même à un King Kong, "le colosse de toutes les perversions". Un gorille géant, en pleine érection, apparaît de même dans **Le Retour de Flesh Gordon** en 1991, signé du seul Howard Ziehm. C'est tout aussi volontairement ringard que l'original, postillonnant de mauvais goût, les tuniques des peu farouches donzelles explosant sous la pression de poitrines démentielles, à la Russ Meyer. Cette fois, la Terre subit des radiations plus perverses encore qu'autrefois : sous leur action, tout ce qui est raide devient mou, flagada. La débandaison prend des proportions tragiques. Seul Flesh Gordon, aux trousses d'une bande de walkyries en chaleur, peut sauver la virilité du monde. Et notre étalon, chemin faisant, croise des créatures aussi saugrenues que des étrons chantants, d'agressives bites montées sur pattes, une araignée lubrique, une pieuvre bouffeuse de chattes, le démoniaque Mastur Bator... Un bestiaire à la mesure d'un film parfumé par la traversée d'un champ d'astéroïdes péteurs ! Les deux **Flesh Gordon** ou quand le Space Opera fraye avec une bande de sagouins prêts à s'aligner sur les plaisanteries les plus hénaurmes des chambrées de bidasses pour solliciter le rire. Le pire : ça marche à fond les manettes.



■ *Barbarella, une poupée de l'espace très en chair pour Roger Vadim* ■

Cela marche aussi dans **Galaxina**, mis en images en 1981 par William Sachs. Ici, les navettes spatiales dérapent dans le vide et crissent des pneus (!) comme une 2-CV sur le bitume. Déboule un duplicata parfait de Monsieur Spock. Un jingle publicitaire apparaît dès qu'un protagoniste prononce le nom de l'Etoile Bleue et un personnage grossit du fait qu'un œuf d'Alien qu'il a malencontreusement gobé se développe dans son ventre. Drôle ? Souvent. Le metteur en scène a même conçu l'un des vaisseaux d'après un artichaud devant lequel il était tombé en pamoison dans un marché ! S'offrant un interlude western, le film malmène prioritairement **Star Trek** et son V'ger, **Outland**, **Alien**, **La Guerre des Etoiles**... Mais s'il est difficile de rire réellement à gorge déployée, à la vision de **Galaxina**, c'est parce que l'ex-playmate Dorothy Stratten, belle androïde glaciale à la blondeur platine, rendit l'âme peu après le tournage, tuée par son amant.
Barbarella est en fait la maman de Galaxina, en moins frigide toutefois. Cette très sexuelle poupée Barbie, née sous les coups de crayon du dessinateur Jean-Claude Forest (dont la bande dessinée fut interdite par la censure gaulliste), papillonne, en l'an 40.000, de sa planète de villégiature, Vénus, à Sogo, domaine de la lesbienne Reine Noire. Là, se trouve emprisonné le savant Durand-Durand, inventeur d'un rayon infernal capable d'anéantir l'univers. Entre **Flash Gordon** et **Flesh Gordon**, **Barbarella** est-il une parodie du Space Opera ? Occupé à dévêtir son épouse Jane Fonda dès que l'occasion se présente, Roger Vadim néglige ce côté-là, privilégiant le sex-appeal de Madame et laissant le directeur artistique Marco Carbuglia composer la plastique d'un film charmant, coquin, dont l'invention la plus cocasse reste ce piano-ordinateur destiné à faire mourir Barbarella de plaisir.

Dans **Dark Star** de John Carpenter, il y a un équipage composé uniquement de types timbrés, sales, fumeurs de pétards. Depuis vingt ans, ils dérivent dans leur navette chargée de détruire les planètes folles qui embouteillent le système solaire. Vingt ans à tuer l'ennui, à se morfondre, à écouter de la musique, à tirer sur des cigarettes de hachisch... Branle-bas lorsque le programme de lancement des missiles subit une avarie, qu'une citrouille géante passe à l'attaque, que l'ordinateur discute les ordres.
Réalisé avec des moyens artisanaux par une bande de copains exposant avec une certaine complaisance leur parfaite connaissance de **2001, L'Odyssée de l'Espace**, **Dark Star** transcende son indigence cinéphilique par une imagination débordante, une espèce d'humour baba-cool clignant ostensiblement de l'œil au **Silent Running** écolo de Douglas Trumbull. Un pastiche hautement cinéphilique dont les flèches sont aussi bien décochées à Kubrick qu'au Surfeur d'Argent des bandes dessinées. On est loin, à des années-lumière, de la charge de la brigade Mel Brooks. Ici, les auteurs, John Carpenter et Dan O'Bannon, ne recyclent pas simplement les idées des autres ; ils anticipent sur le huitième passager, sur l'**Alien** de Ridley Scott. Vraiment, le nec plus ultra de la parodie.

■ Marc TOULLEC ■



■ Un tyran gaffeur (Rick Moranis) : l'ultime caricature du terrible Dark Vador (La Folle Histoire de l'Espace) ■



■ Yogurt (Mel Brooks), un Yoda qui vend bien sa soupe (La Folle Histoire de l'Espace) ■



■ Murdock (William Shatner) : le meilleur "gag" de Y-a-t-il enfin un Pilote dans l'Avion ? ■



■ Elaine Dickinson (Julie Hagerty), une hôtesse de l'air confrontée aux aléas du vol spatial (Y-a-t-il enfin un Pilote dans l'Avion ?) ■



■ Une singulière fusée, du genre peu odorante, pour les guignols sauveurs de virilité (Le Retour de Flesh Gordon) ■

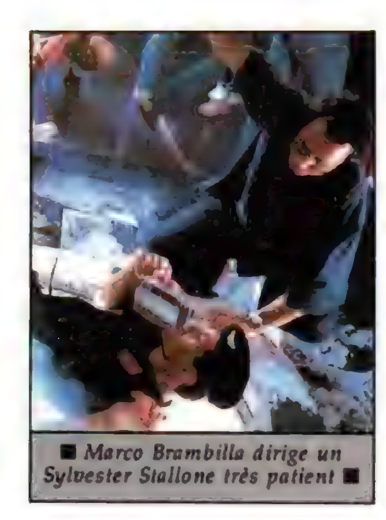
■ Mastur Bator, un Ming sexuellement handicapé (Le Retour de Flesh Gordon) ■



Demolition Man

réalisateur : Marco Brambilla

Niveau mentor, Marco Brambilla a de la chance. Quand il démarre dans la publicité, il se retrouve très vite parrainé par le maître anglais de la discipline, Ridley Scott, qui le prend sous son aile. Résultat : des spots aussi prestigieux que ceux pour *Pepsi*, *Coca*, *IBM*, *Nike*... Pas mal pour ce milanais d'à peine 32 ans. Il faut dire qu'il est doué. Ses spots remportent des prix dans les festivals du monde entier. Le cinéma allait forcément s'intéresser à lui. C'est fait. Et là encore, c'est un des producteurs les plus puissants d'Hollywood, Joel Silver, Mister Climax en personne, qui le fait démarrer et lui offre la réalisation du nouveau Stallone, triomphe au box-office américain. **Demolition Man** lui promet un avenir explosif.



■ *Marco Brambilla dirige un Sylvester Stallone très patient* ■

Il est très surprenant que pour un film à aussi gros budget que *Demolition Man*, Joel Silver ait choisi un réalisateur de films publicitaires qui n'avait jamais réalisé de long métrage. Savez-vous ce qui a motivé son choix ?

Joel Silver n'avait jamais produit de film de science-fiction et il cherchait un réalisateur parfaitement ancré dans cet univers. Les pubs que j'ai réalisées pour la maison de production de Ridley Scott étaient toujours futuristes ou alors très surréalistes. En tout les cas, mon univers est toujours extrêmement visuel et bourré d'effets spéciaux. En voyant mes pubs, Joel a sans doute pensé que j'étais la bonne personne pour ce film. Une chose est sûre, c'est qu'il n'a pas pris la décision à la légère. On s'est rencontré plusieurs fois avant que la confiance s'installe entre nous et qu'il m'accorde assez de crédit pour me donner le film. Et même après avoir signé le contrat, on s'est beaucoup vu. On a repris le scénario à zéro, on l'a retravaillé...

C'est donc bien Joel Silver qui vous a contacté ?

Oui, à travers mon agent. En fait, la première réunion que nous avons eue ensemble ne concernait pas **Demolition Man** mais un autre projet, **Richie Rich**. J'ai travaillé quatre mois dessus avant que la production ne s'arrête pour cause de défection de l'acteur principal, Macaulay Culkin (*c'est reparti récemment, mais Brambilla n'est plus dans le coup, NDLR*).

Attendez, vous venez de me dire que si Silver a fait appel à vous, c'est à cause de votre attirance pour la science-fiction. Mais *Richie Rich* s'inspire d'une BD pour enfants qui n'a rien à voir avec la SF...

Soit, mais ce sera un film très visuel, très cartoon, qui nécessitera beaucoup d'effets spéciaux. Certaines de mes pubs avaient ce ton cartoon et Joel les a sans doute vues avant de m'appeler. Je travaillais donc sur ce **Richie Rich** quand est arrivée la première version du scénario de **Demolition Man**.

Et qu'avez-vous pensé à sa lecture ?

C'était un scénario assez sec, brut, et finalement très basique. On l'a beaucoup retravaillé avec Joel. On y a ajouté l'humour, l'idée d'un futur aseptisé et le ton du film. Un des aspects qui m'a attiré dans la première version du scénario, c'est le côté **Orange Mécanique** de l'histoire. Je suis un fan du film de Stanley Kubrick et une des idées du script - possibilité de guérir des mentalités criminelles dans le futur - ne pouvait donc que me fasciner. J'aimais bien aussi l'idée de ces deux ennemis mortels qui se courent après dans une sorte de jardin d'Eden futuriste. Le fait de placer cette histoire certes déjà vue dans un environnement différent aboutissait à un concept vraiment nouveau. Bien sûr, on a par la suite peaufiner tout cela. J'ai amené, par exemple, l'idée de ce monde souterrain où se réfugient les marginaux. J'ai également conceptualisé visuellement les scènes de gel et de dégel de Spartan. Dans le scénario, elles restaient très vagues. Je l'ai fait au story-board, une étape primordiale pour un film de cette envergure. On a dû faire quelque chose comme 1.600 dessins. C'est à ce stade que j'ai renforcé le côté BD du film en ajoutant des plans comme la traversée de la vitre dans le musée. En lisant la dernière version du scénario, j'ai réalisé que je devais donner un ton BD au film. L'humour, grâce aux apports de Joel, avait pris une place importante et il fallait que le style du film le soutienne, sans non plus tomber dans l'exagération qui aurait relégué le film au rang de farce. **Demolition Man** est avant tout un film d'action.



■ *70 ans à se les geler : John Spartan (Sylvester Stallone) conduit à la salle de cryogénisation* ■

Je suppose que vous étiez très nerveux le premier jour de tournage ?

Nerveux, je ne sais pas. Excité, c'est certain. On a commencé par filmer l'explosion de l'immeuble, la première scène dans le film. Sly était accroché à une corde au-dessus du toit et faisait mine de tirer sur les criminels. Un bon début, non ? Je dirigeais une équipe de 250 personnes. Le travail ne manquait pas. Je n'avais pas vraiment le temps d'être nerveux. Je passais d'une réunion avec le responsable du département explosifs à un meeting avec notre spécialiste en hélico. Entre les deux, une petite visite au responsable des treize caméras qui cadraient l'explosion. Je n'avais pas l'impression de diriger un film mais une opération militaire. Heureusement, tout était préparé dans les moindres détails. En fait, j'étais bien moins nerveux pendant le tournage qu'à certains moment de la pré-production. Au moins, quand on tourne, on n'a pas le temps de se poser des questions. On fonce !

Mise à part la durée, existe-t-il une différence entre le tournage d'un film et celui d'une pub ?

La différence existe mais elle n'est pas si grande, surtout sur un film comme **Demolition Man** qui abandonne toute subtilité au profit du visuel agressif. La logistique est bien sûr plus importante sur un film et il faut toujours garder en tête que le plan qu'on filme s'insère dans un tout, que ce n'est pas qu'une image isolée. Sur une pub, l'histoire arrive bien derrière l'impact visuel. Il ne faut jamais laisser cela arriver dans un film. Je crois que j'aurais ressenti plus durement la différence si j'avais travaillé sur un film dramatique avec Jeremy Irons et Jodie Foster. Là, j'aurais dû me concentrer uniquement sur l'histoire et les acteurs. Ce sont également

■■■

■ ■ ■

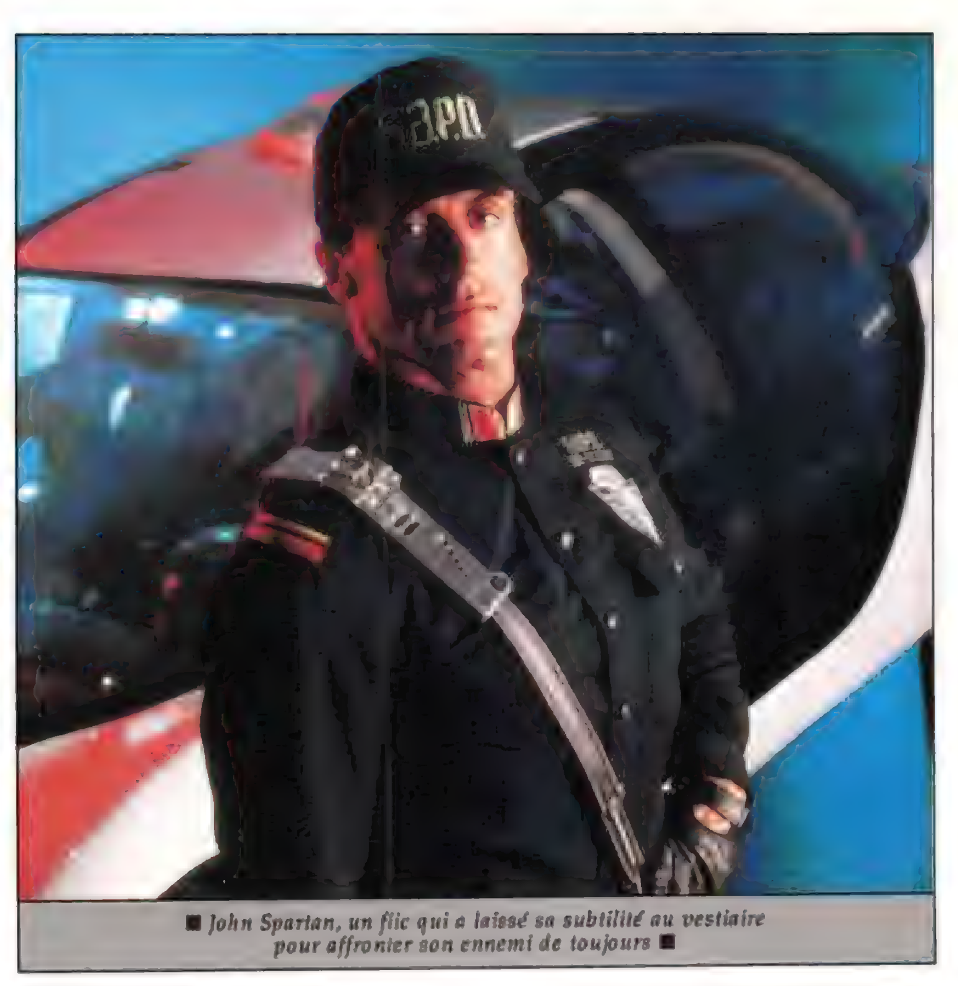
deux éléments primordiaux dans **Demolition Man**, mais au même titre que les décors et l'atmosphère.

Vous réalisiez quand même que *Demolition Man* était votre grande chance à saisir ?

Oui, j'en étais conscient. A Hollywood, quelque soit votre rennomée dans le cinéma publicitaire, les portes ne s'ouvrent que si vous avez réalisé au moins un long métrage à succès. A ce niveau, je crois m'en être bien tiré avec **Demolition Man**. De plus, je suis content du film, de son look bien particulier et de la vision du futur différente de celles présentées dans **Blade Runner** ou **Brazil**.

Je me souviens vous avoir vu sur *CNN*, à l'occasion d'un reportage sur *Demolition Man*, assistant à la création des effets spéciaux générés par ordinateur. Vous aviez l'air de vous amuser comme un petit fou !

J'adore ça, c'est passionnant. Depuis 3 ou 4 ans, il existe une machine permettant d'effacer, d'insérer ou d'altérer une image vidéo directement sur ordinateur. Aujourd'hui, ce procédé est utilisable sur pellicule. On peut faire disparaître une lumière gênante en temps réel et ce devant un écran, sans être obligé d'envoyer le négatif au labo pour une opération optique qui prend au minimum trois jours. Ce procédé de composition électronique est bien plus créatif. Je l'ai pas mal utilisé sur **Demolition Man**. Pour les graffitis sur le mur, pour renforcer deux ou trois matte-paintings défaillants ainsi que pour la scène où la prison gèle littéralement.



■ *John Spartan, un flic qui a laissé sa subtilité au vestiaire pour affronter son ennemi de toujours* ■

Dans le dernier *Mad Movies*, Stuart Baird, le monteur de *Demolition Man*, a déclaré que votre titre sur le film était plus celui de technicien en chef que de réalisateur...

Pas d'accord. Un film de l'importance de **Demolition Man** résulte certes d'une collaboration mais résumer mon rôle à celui de technicien en chef est un peu restrictif. Bien sûr, l'apport de Joel Silver est primordial. Il n'en est pas à son premier film de ce genre et en matière de logistique, c'est le plus fort. Un jour, j'ai eu besoin d'une voiture *General Motors*. Il est arrivé à arranger un deal avec la marque pour qu'on puisse utiliser toutes les voitures que l'on voulait. Coût de l'opération : zéro ! C'est un pro. La collaboration est essentielle sur un film comme celui-là, mais j'ai travaillé dur pour imposer un ton et une vision spécifiques, personnelles de l'histoire. Si j'y suis arrivé, c'est grâce à ma vision générale de la conception du film. Cela dépasse l'unique utilisation de la technique même si **Demolition Man** est un film très technique qui n'allait pas sans difficultés. La plus grosse résidait dans le manque de temps. Huit semaines de tournage, c'est misérable pour un film pareil. **Demolition Man** devait sortir le 8 octobre aux USA et le tournage a été interrompu plusieurs fois. D'abord à cause d'une blessure que Stallone s'était faite au bras sur une cascade. Quand on a repris, Sly ne pouvait plus assurer les séquences d'action, son bras convalescent le faisant encore trop souffrir. Ensuite, on a dû s'arrêter pour attendre Wesley Snipes, pris par un autre film. Deux mois d'attente... Du coup, le montage s'est effectué dans un délai très court. C'est la partie du film qui a souffert le plus du manque de temps. J'aurais bien aimé peaufiné certaines choses...

On a reproché au film de présenter des personnages trop basiques, sans réelle dimension, ni profondeur. Que répondez-vous ?

Que je ne suis pas du tout d'accord ! **Demolition Man** est avant tout un film d'action. Dans ce contexte où le plus important reste la castagne, les explosions et les poursuites en voitures, je suis très fier des personnages et de la performance des acteurs. Lenina Huxley est humainement très intéressante, Phœnix est un méchant flamboyant. Quand à Stallone, les gens me disent qu'ils ne soupçonnaient pas une seule seconde qu'il pouvait être aussi drôle. Je ne pouvais pas non plus faire trop d'écarts avec les deux ennemis. Ce sont des personnages d'un seul bloc. Trop de subtilité aurait pu détruire leur crédibilité. De plus, il fallait qu'ils restent agressifs pour ne pas ralentir le film !

Le côté anti-"correct politiquement" est assez surprenant dans un film de major...

C'est un des trucs qui est apparu lors de nos diverses réunions avec Joel. A l'origine, Spartan se réveillait dans un futur où la violence n'avait pas disparu. On s'est demandé pourquoi ils auraient été cherchés un flic d'une autre époque s'il existait encore des gens violents. A partir de là, on a développé cette idée de société aseptisée à l'extrême où règnent le neutre et le stéréotype. Dans cette société, la violence n'est plus qu'un concept lointain et les commissariats ressemblent à des bureaux de poste. Cela nous a permis d'introduire un humour naissant de la rencontre d'un personnage bourru et violent et d'un monde où le "correct politiquement" est devenu la règle.

Sylvester Stallone et Wesley Snipes sont deux grosses personnalités qui n'ont pas la réputation d'être faciles à diriger...

Sly est le genre de type avec lequel on s'entend dès le début ou jamais. J'ai eu de la chance, on s'est bien accordé dès notre première rencontre. Il était excité comme un gamin à l'idée de jouer dans un film de science-fiction. On a bossé ensemble bien avant le début du tournage. Il était très coopératif, très enthousiaste et extrêmement patient. Croyez-moi, sur ce genre de production où tout met un temps fou à se régler, c'est absolument nécessaire ! Sly est plus que disponible. Pour la scène ou il se fait congeler, il est resté nu, dans cette espèce de coque, dans une position douloureuse aussi longtemps que je le lui demandais. Il voulait vraiment que le film soit le plus réussi possible et il était prêt à tout pour cela. Avec Wesley, l'approche était différente. Niveau action, il en fait bien moins que Sly dans le film. Il est plus acteur. Avec lui, nous parlions surtout jeu pur et chorégraphie des combats. Entre les deux, ça s'est très bien passé. Wesley adore les films de Sly. Du coup, il sont devenus copains comme pas deux, ils ne se quittaient plus. C'était drôle de voir Wesley raconter dans leurs moindres détails à Sly des séquences entières d'un des **Rocky**. Sly l'interrompait parfois en lui disant qu'il connaissait bien les scènes puisqu'il les avait quand même tournées. En vain. Cinq minutes plus tard, Wesley embrayait sur un autre **Rocky** !

La fin de *Demolition Man* est très ouverte. Est-il déjà question d'une suite ?

Il vaudrait mieux demandait cela à Joel. Je ne suis pas sûr de vouloir m'en occuper. J'aimerai bien essayer maintenant de voir ce que je vaux dans d'autres domaines. Je travaille d'ailleurs actuellement sur toute autre chose, une production Ridley Scott qui s'intitule **Samsonit Warhead**. Le scénario est presque terminé et j'espère attaquer le tournage en octobre. Quand à un éventuel **Demolition Man 2**, une partie de moi me dit que je dois le faire, l'autre me suggère d'aller d'abord voir ailleurs si j'y suis. C'est sans doute cette dernière que je vais écouter !

■ Propos recueillis et traduits par **Didier ALLOUCH** ■

Oui !

Demolition Man n'a rien d'un film exceptionnel. Ce n'est pas le nouveau **Piège de Cristal**, pas le meilleur Stallone et certainement pas le renouveau du film d'action. Ne partez pas, vous lisez bien le papier censé défendre le film. Les qualités de **Demolition Man** ne résident pas du tout là où on croyait les trouver, du côté de l'action. A ce niveau-là, les productions Joel Silver ont atteint ce qu'on appellera le "point-xerox". A force d'avoir voulu imposer un "style" dans le cinéma d'action avec sa fameuse règle de la grosse séquence d'action toutes les vingt-cinq minutes, Silver pourrait faire exploser la Statue de la Liberté ou mettre à sac la Maison Blanche que cela nous étonnerait à peine. C'est dans ce qui comble les vides entre les explosions que **Demolition Man** est intéressant.
Dans ces moments-là, le film joue constamment sur le décalage. Décalée, la vision d'une Amérique de l'an 2.030 devenue un cauchemar de bonheur obligatoire. De plus, tout fan de SF qui se respecte est heureux comme tout de découvrir une nouvelle vision du futur et à ce niveau, la San Angeles du film ést particulièrement croustillante. Décalé aussi, l'humour. De l'humour très éloigné du bon mot "percutant" et surtout énervant que tout héros de film d'action se doit de trouver après avoir vidé son chargeur à bout portant dans la tête du méchant. Ici l'humour est exagéré, grotesque, outrancier. Oh, bien sûr, ce n'est pas le trio ZAZ, mais voir Stallone tricoter une écharpe en une nuit ou deux imbéciles reprendre en chœur la chanson d'une pub stupide des années 80 comme si c'était un tube des Beatles, ça fait quand même plus rire que toutes les vannes de Schwarzie dans **Last Action Hero**. Décalé enfin, et surtout, l'esprit du film. En poussant très loin le bouchon, on pourrait presque écrire que **Demolition Man** est un film anti-réac qui prêche la destruction des institutions castratrices et fait l'apologie de la différence sociale. Sûr que Silver ne s'en est pas encore aperçu !

■ D.A. ■

Ah non !

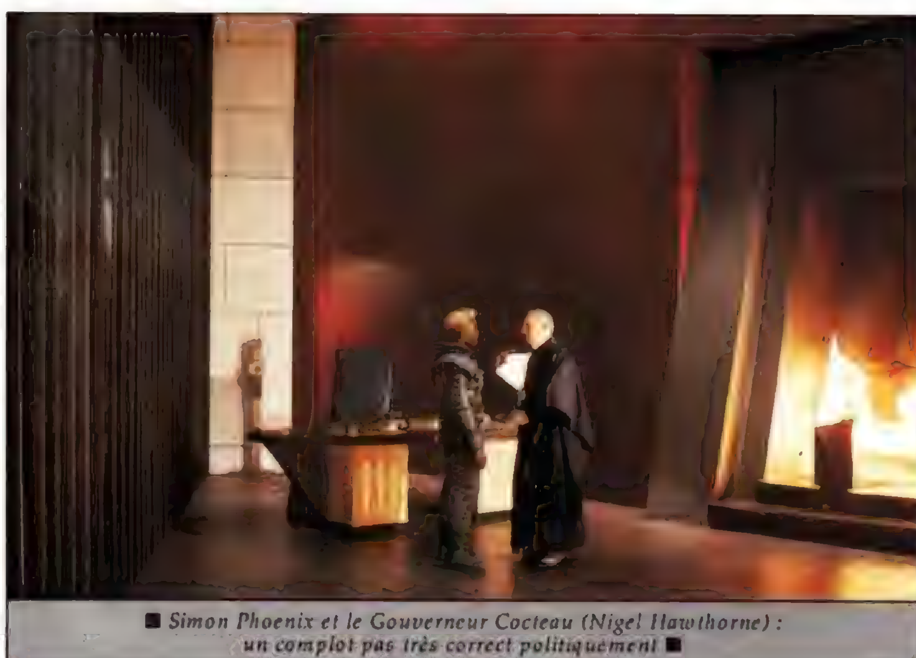
La mode actuellement, chez ceux qui aiment savourer un bon film d'action, c'est justement de savourer les films d'action actuels (comme **Last Action Hero**, **Cliffhanger**, ou, évidemment, **Demolition Man**). A quel degré ? Entre le premier et le troisième, avec une préférence marquée pour le deuxième, domaine où les réalisateurs vous rabachent à longueur de plan, à longueur de scène, qu'ils ne sont pas dupes du genre dans lequel ils œuvrent, pardon, dans lequel ils besognent. Après **Last Action Hero** et **Leo LeProut** (qui fait encore rire Toullec aux larmes), voici donc **Demolition Man** et ses "merde", "chié", "con" "merde-con-chié-merde" immédiatement sanctionnés d'une amende. Il y trois gags dans le film de Marco Brambilla. Le premier vient d'être cité. Le deuxième concerne les jingles publicitaires de notre époque que les protagonistes reprennent en chœur dans le futur. Le troisième se présente sous la forme d'une scène d'amour qui tourne bonbon pour John Spartan parce que sa partenaire Lenina Huxley, comme l'exige les nouvelles lois en vigueur, pratique l'orgasme virtuel. Côté action, un bâtiment explose avec Spartan et le méchant Phoenix à l'intérieur (mais ils vont bien, merci), les deux mêmes se bourrent de coups de poings dans un musée, puis une poursuite de voitures, puis le final, le tout sans doute filmé par la seconde équipe, à moins que Marco Brambilla ne soit pas très doué (mais c'est impossible, on dit de lui qu'il a du talent). Passé les gags et l'action, un bon paquet de vide amoureusement comblé de rien du tout : des clins d'œil, des coups de coudes dans les cotes, des répliques complices... Désolé, j'ai pas trouvé le schmilblic !
Une scène très représentative du film. Spartan infiltre la communauté underground et tombe sur la cuisto du coin : Mmmm, des hamburgers à l'ancienne comme on n'en trouve plus dans le monde du dessus. Spartan déguste, mais on l'avertit : la viande, c'est du rat. Spartan insiste quand même. Finalement, c'est bon, le rat. J'ai la curieuse impression que ceux qui aiment **Demolition Man**, à l'image de Spartan, s'habituent petit à petit à consommer de la merde. Gaffe les mecs, à ce rythme, vous allez refouler du goulot !

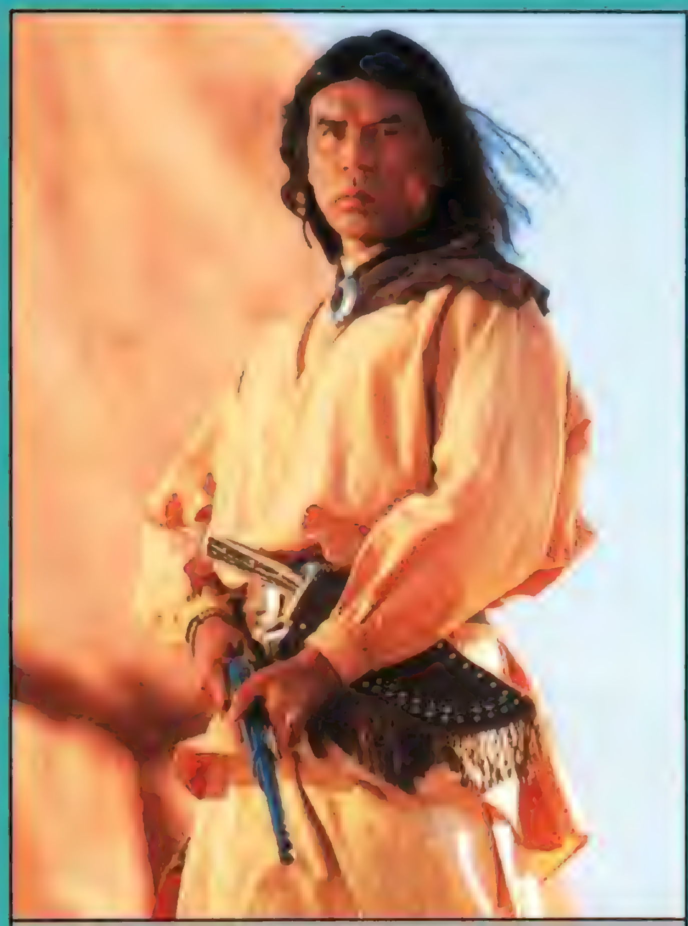
■ V.G. ■

Warner Bros présente Sylvester Stallone & Wesley Snipes dans une production **Joel Silver/Warner Bros** ***DEMOLITION MAN*** (USA - 1993) avec Sandra Bullock - Nigel Hawthorne - Benjamin Bratt - Bob Gunton **photographie de** Alex Thompson **musique de** Elliot Goldenthal **scénario de** Daniel Waters - Peter Lenkov - Robert Reneau **produit par** Joel Silver - Michael Levy - Howard Kazanjian **réalisé par** Marco Brambilla
2 février 1994 **1 h 55**

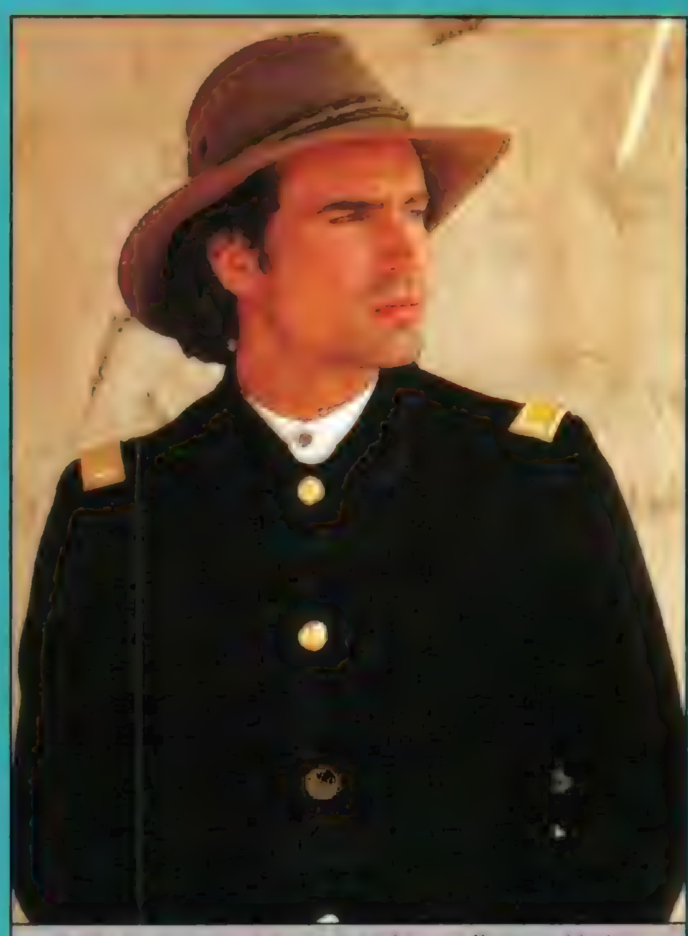

■ *Ne suivez pas le guide : Simon Phoenix (Wesley Snipes) visite le musée de la vieille Los Angeles* ■


■ *Joel Silver commande, Marco Brambilla s'exécute : BOUM !* ■


■ *Simon Phoenix et le Gouverneur Cocteau (Nigel Hawthorne) : un complot pas très correct politiquement* ■



■ *Géronimo (Wes Studi) : une légende, un guerrier invincible qui tient tête à l'armée américaine avec une poignée de fidèles. Il se bat pour une cause juste* ■



■ *Charles Gatewood (Jason Patrick), un officier ami intime de Géronimo. Il est le seul Blanc à comprendre et respecter l'Apache rebelle, lequel le lui rend bien* ■



■ *Le Général Crook (Gene Hackman), une figure autoritaire partagée entre le devoir et une solide amitié pour Géronimo* ■



■ *Al Sieber (Robert Duvall), éclaireur au service de l'armée. Un pionnier au corps constellé de blessures* ■

à l'Ouest rien de nouveau...

GÉRONIMO

Interview : Walter Hill

Après Long Riders, Le Clan des Frères James en 1980, Walter Hill s'est écarté de la piste des caravanes. Pour des thrillers aussi musculeux que Double Détente et 48 Heures. Pour une promenade dans le bayou titrée Sans Retour. Pour un Johnny Belle Gueule de sinistre mémoire. Aux grands espaces, à la cavalerie et aux colts, il revient enfin avec cette fresque épique, passant au crible l'un des épisodes les moins avouables de l'histoire des Etats-Unis. Grande gueule, Walter Hill décrit la trahison de la confiance des Indiens par Washington, la révolte d'un homme... Un propos honnête, qui n'épargne personne, cadré dans un cinémascope qui serait somptueux si le chef opérateur n'abusait de filtres rouges à la Tony Scott. Mais la qualité de l'interprétation, les implications politiques du discours valent à ce pamphlet un rien trop didactique, trop démonstratif et bavard, de naviguer dans des eaux autrement moins polluées que celles de Tombstone...

Entre deux étiquettes souvent collées au western, laquelle choisissez-vous : tradition ou révisionnisme ?

Je ne crois pas que **Géronimo** soit un western traditionnel. Je me suis davantage préoccupé de tourner un film historique, avec un fort propos politique. Cela ne m'empêche pas de ménager la facette mythologique des événements. C'est une fabuleuse histoire que personne n'avait jamais vraiment racontée. Elle m'intéressait du fait que, jusqu'à présent, le cinéma ne l'avait présentée que du point de vue des Blancs. D'ailleurs, jamais un véritable Indien n'avait incarné Géronimo. Avec **Géronimo**, j'ai voulu rendre hommage à la légende, mais en même temps souligner que ce n'était pas si simple, qu'il n'y avait pas un camp constitué de bons et un autre de mauvais. Il m'importait de mettre en évidence les ambiguïtés et les nuances qui font que rien n'est manichéen. Ce fut une situation très difficile pour les uns comme pour les autres. J'ai souhaité montrer le respect et l'estime qu'éprouvaient pour les Apaches certains des soldats chargés de les combattre. En ce sens, **Géronimo** est un drame historique, mais il intègre également des éléments de la tragédie grecque, du Cheval de Troie.



Walter Hill : un cinéaste honnête

Dans la mesure où votre film brosse un tableau assez fâcheux de la naissance d'une nation, n'éprouvez-vous pas une certaine amertume à être américain ?

Dans l'histoire d'une nation, il existe des chapitres glorieux et d'autres qui le sont beaucoup moins. Nous autres, Américains, nous pouvons être fiers de nos choix car nous avons su nous y tenir, plus encore que toutes les autres sociétés au monde. Cela ne signifie pas que nous devons fermer les yeux sur les erreurs commises. Aujourd'hui, les Américains, toutes tendances politiques confondues, sont d'accord pour avouer que la plus grande bévue de l'histoire du pays tient dans la violation des droits des Indiens, de leur massacre, du vol de leur terre. Nous ne pouvons pas agir sur le passé. C'est donc pourquoi les Indiens doivent politiser leur mouvement de revendications des droits qui leur reviennent. Cela vient à peine de se produire. Très bien. Désormais, les Indiens ont cette voix nécessaire qui leur permettra de se faire entendre du système politique américain. Ironiquement, Géronimo a été adopté par les gens qu'il combattait et intégré à leur culture ; il est aujourd'hui l'un des grands héros de l'Amérique, des Américains de race blanche. Il symbolise le héros courageux luttant jusqu'à la mort. C'est une notion très romantique que le film renforce.

Que répondez-vous lorsqu'on vous dit que *Géronimo* évoque par instant *Les Cheyennes* de John Ford, qui raconte lui aussi l'agonie du peuple indien...

J'ai vu et revu la plupart des films de John Ford, à l'exception des Cheyennes que je ne supporte pas ; je ne l'ai jamais visionné jusqu'au bout. Je ne supporte simplement pas que ce soit des Blancs maquillés qui essaient de faire croire qu'ils sont des Indiens...

Il semble que vous avez veillé à ce que le manichéisme, les gentils d'un côté de la barrière et les salauds de l'autre, n'ait aucune emprise sur les événements historiques que vous mentionnez...

Le film décrit la majorité des officiers de l'armée comme étant des bandits, des tueurs sans scrupules, avides d'avancement et de gloire. En opposition, les apaches représentent la pureté. Il faut cependant nuancer les choses car de nombreux officiers s'imposaient en véritables hommes d'honneur. Les Indiens, eux aussi, pouvaient se montrer capables des pires extrémités. Malgré certains débordements, des massacres, ce sont tout de même eux les victimes de l'expansion blanche, et non le contraire comme l'ont trop longtemps affirmé les westerns. Les nations indiennes ont été les protagonistes d'une gigantesque tragédie, d'une faute très grave. Cependant, l'armée n'est pas responsable de tous les maux qui ont laminé les Indiens ; elle comptait même en son sein leurs plus fervents défenseurs. Les militaires adhéraient souvent aux idées humanistes émises par les intellectuels de la Côte Ouest. Des personnes ont attaqué **Géronimo** en prétextant que je minimisais la responsabilité des militaires dans le massacre des Indiens. Mais je ne fais que me fier à la vérité historique ; les tueurs étaient souvent les cow-boys, les chasseurs de scalps. Et les autorités qui tiraient les ficelles depuis Washington. Les Indiens qui ont vu le film ont pris ma défense. Eux connaissent les faits ; ils considèrent **Géronimo** comme juste.

Vous employez souvent le mot "tragédie" en évoquant le calvaire traversé par les Indiens...

■■■



■ *La charge solitaire d'un Apache contre un détachement de l'armée. Une démonstration de bravoure destinée à impressionner l'ennemi* ■

■■■

Géronimo est, en effet, une tragédie historico-sociale sur l'anéantissement d'un peuple. Cependant, le film tente de montrer que nous sommes tous américains, qu'on soit Indien, Blanc ou Noir. En ce sens, il s'oppose aux westerns qui ont bercé ma jeunesse. Dans ceux-là, les Américains étaient uniquement les colons, la cavalerie, les cow-boys ; les Indiens représentaient la menace, les loups qu'il fallait chasser de la forêt pour y construire des cabanes et y vivre en sécurité. Le temps de ces westerns est bien révolu.
Geronimo n'est pas un leader politique, idéologique ; il intervient seulement en défenseur de son peuple, en ultime bastion contre l'asservissement de son peuple. En fait, vous avez deux Geronimo, l'un symbolique des droits des Indiens, l'autre plus conforme à la réalité historique. Historiquement, c'est surtout un guerrier doté d'une très forte personnalité, très éloigné du chef apache simpliste que le cinéma et la littérature se sont appliqués à diffuser. Déjà, il est devenu un leader en s'opposant au Conseil des Sages qui dispensait la morale et la politique à suivre pour toute la tribu. Au lieu de se taire, il s'est révolté contre la docilité des siens. Géronimo s'est souvent heurté à ce conseil. Plus encore, Géronimo est un guerrier sans commune mesure ; le film montre d'ailleurs comment il a tenu tête à l'armée américaine, comment il est parvenu à lui échapper des années durant, avec seulement une trentaine d'hommes. S'il était à ce point respecté, c'est également pour sa spiritualité, son approche de la religion ; il avait couramment des visions, des apparitions qui influençaient ses décisions. Son ami blanc, le Lieutenant Gatewood, revendique lui aussi une foi vibrante, chrétienne. A cette époque, la religion tenait une place capitale dans toutes les communautés. Il aurait été idiot de l'occulter dans **Géronimo**. De plus, les croyances de Gatewood et de Géronimo élèvent leur rencontre à un autre niveau que le simple respect d'un guerrier pour un autre guerrier ; ces deux hommes se rapprochent en fait sur des points qui devraient les opposer.

Vous avez résisté à la tentation d'employer un Lou Diamond Philips quelconque pour tenir le rôle de Géronimo. C'est à mettre à votre crédit !

Et c'est également pour cette raison que le film a mis si longtemps à se monter ! Je le traîne depuis cinq ans d'un studio à l'autre. Les producteurs étaient d'accord pour le monter, mais ils voulaient impérativement un comédien de race blanche pour interpréter Géronimo. Si j'avais cédé, la production aurait facilement gagné trois ou quatre ans. Heureusement, le succès de **Danse avec les Loups** a modifié les données. Sans l'audace de Kevin Costner, son acharnement, **Danse avec les Loups** n'aurait pas vu le jour. Et, du coup, **Géronimo** non plus. Le volume du scénario de John Milius a lui aussi contribué à ralentir le processus ; il était incroyablement épais et couvrait l'ensemble de la vie de Géronimo, depuis son enfance jusqu'à la reddition totale. Je tenais à un récit plus rapide, plus compact, qui se concentre sur les événements qui ont immortalisé Géronimo, depuis l'arrivée dans la réserve au départ en train pour la Floride. Couper dans le script de John Milius n'a pas été très amusant, parce qu'il était bon ! J'ai dû engager un autre scénariste, Larry Gross, pour y travailler. Nous avons néanmoins conservé des séquences importantes. Je craignais que John Milius réagisse à sa façon, c'est-à-dire tout en véhémence, à l'orientation de son manuscrit dans une nouvelle direction. Il l'a bien pris ; il est même satisfait de mon traitement. Il est vrai que nous sommes copains ; il y a plus de vingt ans, nous travaillions ensemble au département scénario de *Warner Bros*. J'imagine qu'un **Géronimo** mis en scène par John aurait donné un film très différent du mien.

Comme Kevin Costner, vous avez insisté pour que les Indiens ne parlent pas un anglais impeccable ou un charabia proche du petit nègre...

C'est exact. Sur le plateau, nous avions un professeur d'apache, un homme indispensable car, même si les comédiens indiens parlaient tel ou tel dialecte, ce n'était pas forcément de l'apache. Les comédiens apprenaient donc leurs dialogues par coeur et les récitaient phonétiquement. Jason Patric s'est montré le plus courageux, le plus âpre à la tâche. Son personnage, le Lieutenant Gatewood, l'a réellement motivé. Ce personnage, comme tous les protagonistes du film, a vraiment existé. Il fut l'un des rares officiers de l'armée américaine à parler couramment l'apache. Grâce à ça, Gatewood gagna la confiance de nombreux Apaches ; ils étaient surpris de rencontrer un Blanc qui puisse dialoguer directement avec eux. S'il est vrai que peu de gens ont appris les langues indiennes, beaucoup, en revanche, sont tombés amoureux de leur culture, de leur façon d'être. Même le Général Custer qui passe pourtant pour être l'un des plus grands massacreurs d'Indiens. Il avait besoin d'eux afin de donner une guerre à ses hommes.

Allez-vous persévérer dans le western, un genre que vous affectionnez particulièrement ?

Oui, j'ai deux projets dans le genre, une illustration de la vie du chef indien Crazy Horse et une autre sur les derniers jours de Wild Bill Hickock. Je réféchis également à un film d'action pour *Paramount*. La *Fox* ne cesse pas de me relancer pour une nouvelle suite à **Alien**. Déjà que je n'étais pas sûr de l'utilité du troisième... Maintenant, le studio songe à une rencontre de l'Alien et du Predator, une idée que je trouve débile. N'allez pas croire que j'ai produit **Alien 3** pour des raisons purement économiques ! Le film a ses faiblesses bien sûr, mais il développe une intrigue bien plus riche que celles des deux premiers. Bref, je ne sais pas si je vais m'atteler à un nouvel **Alien**...

■ Propos recueillis par **Marc TOULLEC** et traduits par **Didier ALLOUCH** ■

Columbia/Tri-Star présente Wes Studi & Jason Patrick dans une production **Tri-Star** *GERONIMO (GERONIMO : AN AMERICAN LEGEND)* - USA - 1993) avec Gene Hackman - Robert Duvall - Matt Damon - Rodney Grant - Kevin Tighe- Stephen McHattie - Lee DeBroux - Scott Wilson **photographie de** Lloyd Ahern **musique de** Ry Cooder **scénario de** John Milius & Larry Gross **produit par** Neil Canton & Walter Hill **réalisé par** Walter Hill

30 mars 1994 **1 h 55**

TOMBSTONE

Avec plusieurs longueurs d'avance sur Wyatt Earp de Lawrence Kasdan avec Kevin Costner, Tombstone met au goût du jour l'amitié du shérif Wyatt Earp et de Doc Hollyday. Mais que le duo Kasdan/Costner se rassure : ce remake de Règlements de Comptes à OK Corral mord la poussière d'un bout à l'autre, et sa vision de la vie des deux géants de l'Ouest fait amèrement regretter Kirk Douglas, Burt Lancaster, Henry Fonda et Victor Mature....

En reprenant au pied levé la succession du jeune Kevin Jarre, viré par ses producteurs pour cause de "différends artistiques", George Pan Cosmatos met les pieds dans des bottes de cow-boys pas spécialement confortables. *"Lorsque j'ai lu pour la première fois le scénario de* **Tombstone**, *j'ai vu le film comme la saga d'une grande famille américaine"* amène benoîtement le réalisateur de **Rambo II** et de **Cobra**. Ben oui, et c'est là que les éperons lui écorchent les mollets : **Tombstone** ressemble à un soap-opera des familles. On pose les comédiens l'un en face de l'autre dans la grande rue, dans les saloons et ceux-ci devisent, usant prioritairement de propos pompeux, ampoulés. Mais, à son script, le cinéaste croit à tel point que *"les Clanton furent les premiers adeptes du crime organisé dans ce pays. Sans les Earp, Tombstone serait devenu un inexpugnable repaire de criminels. J'ai été intrigué par les ressemblances avec les gangs de rue actuels. Aujourd'hui, les gens se flinguent dans les gratte-ciel ou sur les autoroutes. Autrefois, c'était dans les saloons ou à cheval"*. Alors, **Tombstone** métaphore du mal américain, tombant à pic puisque Bill Clinton se démène contre le lobby des armes moralement responsable de milliers de meurtres ? Ce point de vue aurait certainement été bénéfique au film, une espèce de caricature bouffie de **Silverado**, un pastiche involontaire où tout paraît toc, même les vraies moustaches de Kurt Russell. Impossible dès sa première seconde à l'écran de l'identifier à son personnage. Lorsqu'il joue les routiers beaufs (**Les Aventures de Jack Burton**), les losers ambulants (**New York 1997**), il est parfait puisque John Carpenter sait parfaitement que sa bonne tête de gros bébé n'inspire guère le sérieux du premier degré, mais une solide dose de second degré. Néanmoins, Kurt Russell prend très au sérieux son Wyatt Earp. *"C'est un personnage plus noir qu'on ne l'avait jamais vu à l'écran. Bien que ses actions aient été dignes des grands héros mythiques, il était aussi un homme déchiré par des problèmes familiaux, constamment tourmenté et doutant parfois de lui-même. Je crois que c'était un véritable Hamlet qui, d'après tous les témoignages, était d'un incroyable sang froid dans les situations tendues. Malgré un sens moral aigu, il pouvait être extrêmement dur si quelqu'un lui marchait sur les pieds"* assure le comédien. Des intentions bien louables. A l'écran, Wyatt Earp, shérif légendaire cherchant à faire fortune à Tombstone en compagnie de ses frères, est aussi expressif qu'une semelle de botte, dépourvu de la moindre aura mythique, sans panache, sans grandeur. Bien habillé toutefois puisque dans les années 1880, Tombstone était le Paris de l'Ouest, une oasis où les élégants pavanaient complaisamment.



■ *Wyatt Earp (Kurt Russell), représentant de l'ordre, homme du monde, mari volage et croupier prospère* ■



■ *Doc Holliday (Val Kilmer) : joueur de poker surdoué, tireur rapide, malade tuberculeux et noceur décadent* ■

Aux côtés de Kurt Russell : Val Kilmer/ Doc Holliday jamais plausible malgré le recours à une tuberculose digne de "la dame aux camélias". *"Toutes les versions que j'ai vues racontant l'amitié entre lui et Wyatt Earp ont fini par travestir la réalité en dramatisant les motivations des personnages"*. Possible, mais la légende était si belle, si puissante dans **La Poursuite Infernale** de John Ford, **Règlements de Comptes à OK Corral** de John Sturges... Dans le film de George Pan Cosmatos, elle est ridiculisée, bafouée par les vœux de grandeur et de tragédie du scénariste. Imaginez donc un joueur de cartes souffreteux (Doc Hollyday) causant du sens de la vie avec un shérif sur le retour croupier à ses heures perdues (Wyatt Earp). Imaginez donc le perfide Johnny Ringo envoyant quelques répliques en latin à Doc Hollyday, imaginez donc la mention d'un "grand vide intérieur" pour expliquer la vilainie de Johnny Ringo... Tout **Tombstone**, visant la supériorité en cherchant l'intelligence, est de ce tonneau : risible, fier de bénéficier de moyens considérables, de la présence de deux guest-stars prestigieuses (Charlton Heston en éleveur de chevaux et Robert Mitchum pour la narration), satisfait d'entasser une pléiade de comédiens connus à son générique, y compris dans des rôles mineurs. Mais que reste-t-il de l'affrontement du clan Clanton et McLaury opposé aux frères Earp et à Doc Hollyday ? Un squelette d'intrigue dont on ne perçoit pas l'enjeu, la finalité, des péripéties qui s'enchaînent dans l'incohérence la plus criarde. A croire qu'une bonne demi-heure de métrage est restée sur le parquet de la salle de montage. Cela expliquerait bien que les personnages agissent sans motivation, qu'ils apparaissent et disparaissent au petit bonheur la chance, que toutes les rencontres soient le fruit du hasard. Pour situer le désastre, disons que tout ce qui est limpide, simplement mais efficacement agencé dans **Règlements de Comptes à OK Corral**, en 1956, aboutit en 1994 à un bordel monstre, à des gunfights sans queue ni tête, ni raison d'être. Des gunfights filmés sans imagination, sans vigueur. Au temps de John Woo et John McTiernan, c'est vraiment pathétique, indigne d'un metteur en scène autrefois inspiré. Tombé de cheval avec **Leviathan**, il n'est toujours pas, après quatre années d'inactivité, remonté en selle.

■ M.T. ■

UGC & Film Office présentent Kurt Russell & Val Kilmer dans une production **Cinergi** *TOMBSTONE* (USA - 1993) avec Michael Biehn - Powers Boothe - Dana Delany - Sam Elliott - Stephen Lang - Bill Paxton - Joanna Pacula - Billy Zane - Michael Rooker - Harry Carey Jr. - Jason Priestley - Charlton Heston - Terry O'Quinn **photographie de** William A. Fraker **musique de** Bruce Broughton **scénario de** Kevin Jarre **produit par** Sean Daniel - James Jacks - Bob Misiorowski - Buzz Feitshans - Andrew Vajna **réalisé par** George Pan Cosmatos
16 février 1994 **2 h**

L'IMPASSE

Après *Le Bûcher des Vanités*, il fallait que Brian De Palma prouve qu'il était encore un réalisateur rentable. Bing ! : *L'Esprit de Caïn* rapporta deux fois la mise. Mais après *L'Esprit de Caïn*, il lui fallait prouver qu'il était encore un réalisateur rentable. Re-Bing ! *L'Impasse* (*Carlito's Way*) est un des meilleurs films de celui qu'on considère à tort comme l'héritier d'Hitchcock.



■ *Carlito Brigante (Al Pacino) règne sur le Club Paradise. Un bonheur de courte durée...* ■

La dernière prestation de Brian De Palma avait semé un énorme doute chez ses admirateurs : fallait-il rire ou pleurer à la vision de **L'Esprit de Caïn**, thriller psychologique très premier degré qui exhibait sans pudeur sa propre parodie dégénérée ? Nous avions choisi d'en rire pour une raison aussi simple qu'honnête : on s'était bidonné sans arrêt, et sans arrière pensée, à la projection du film ! Mais ce naufrage du réalisateur sur son terrain de prédilection ne laissait pas d'inquiéter sur la suite de sa carrière, d'autant plus qu'il sortait d'un bide magistral comme Hollywood en rencontre tous les cinq ans : **Le Bûcher des Vanités** (à revoir absolument). D'emblée, le générique de **L'Impasse**, au ralenti et en noir et blanc, fait plus que rassurer : il en impose lourdement. Un homme s'écroule sur un quai de gare après avoir pris deux pruneaux dans le ventre. Suit un plan séquence qui relève de la mission impossible, où la caméra, flottante, libre de toute attache, balaye le décor, les médecins, les flics, avant de s'arrêter sur le visage de l'homme, allongé sur un brancard. Flash-back, l'homme raconte ses derniers mois...

Arrêté et condamné à trente ans de prison, Carlito Brigante (Al Pacino) parvient, avec l'aide de son avocat et ami de toujours David Kleinfeld (Sean Penn) qui a découvert des vices de procédure, à retrouver le monde du dehors après cinq années de peine purgée. Nous sommes à New York, en 1975, et la longue tirade au tribunal de Brigante laisse de marbre le juge et le procureur : le dealer-racketteur se déclare guéri, prêt à la réinsertion, rangé des "affaires"... *"En dépit des apparences, L'Impasse diffère profondément de Scarface. Carlito Brigante est même tout le contraire de Tony Montana. Scarface était l'histoire d'un homme cruel qui recourait aux pires violences pour devenir le roi des trafiquants de drogue. Carlito est fondamentalement un homme à principes désireux de refaire sa vie avec celle qu'il aime"* explique sagement Brian De Palma. Al Pacino, qui détient quand même le record d'absorption de cocaïne dans **Scarface**, allait-il continuer sur la lancée de **Frankie et Johnny** où, cuistot ayant eu maille à partir avec la justice, il courtisait niaisement Michelle Pfeiffer, une serveuse ? Pas vraiment. Car **L'Impasse**, qui n'est pas un gangster-movie, n'est pas plus l'itinéraire bêtement tracé d'un homme placé sur le chemin de la rédemption. On ne sait et ne saura rien de la métamorphose qui a conduit le caïd Brigante à devenir cet homme simple qui poursuit aujourd'hui deux buts dans sa nouvelle vie : reconquérir le cœur de Gail, une danseuse larguée brutalement et égoïstement par le truand à la veille de son incarcération, et réunir assez d'argent pour ouvrir une agence de location de voitures aux Bahamas. Le premier objectif est atteint sans trop de difficultés par Brigante, donnant naissance à une histoire d'amour classique, seul point faible du film malgré quelques jolies scènes. Le deuxième objectif mène Carlito Brigante, ses bonnes intentions, ses principes, ses rêves et ses illusions, vers une mort inéluctable sur un quai de gare. **L'Impasse**, ou chronique d'une mort annoncée...

"Carlito Brigante compare le barrio à une ville fantôme de l'Ouest américain : au lieu des buissons et des chevaux, il y a des graffitis et des carcasses de voitures. Tel un pistolero repenti, Brigante voudrait raccrocher son arme et vivre en paix. Mais il est trop tard : il est entré, malgré lui, dans la légende". La légende évoquée par Brian De Palma : celle de la rue, de Spanish Harlem plus précisément, un quartier où il est impossible, lorsqu'on est un gros bonnet de la drogue, de faire admettre sans provoquer des clins d'œil qu'on désire changer de vie. C'est cette réputation, cette étiquette incrustée, qui vaut à Brigante, de retour dans le barrio, le rôle de guest-star dans un deal de cocaïne monté par son neveu. Les revendeurs ne sont pas réglos et la tuerie (anthologique) qui s'ensuit permet à Brigante de rafler l'argent de la drogue, premier pas vers la Terre promise. Renseigné par David Kleinfeld, Brigante verse la somme rondelette au propriétaire endetté d'une discothèque, en échange d'un bon contrat de gérance : 50 % des recettes. A la tête du Club Paradise, il devient respectable, se fait respecter, et engrange les billets verts. Mais Brigante officie encore dans une fourmilière nommée pègre, là où des outsiders de la drogue, comme Benny Blanco (John Leguizamo, incroyable), sont prêts à tout pour atteindre le sommet. Son passé, timide jusque là, commence à le rattraper, à le pousser au bord du gouffre. Lorsque David Kleinfeld, de plus en plus cocaïné, écope d'une sale affaire, Brigante replonge.

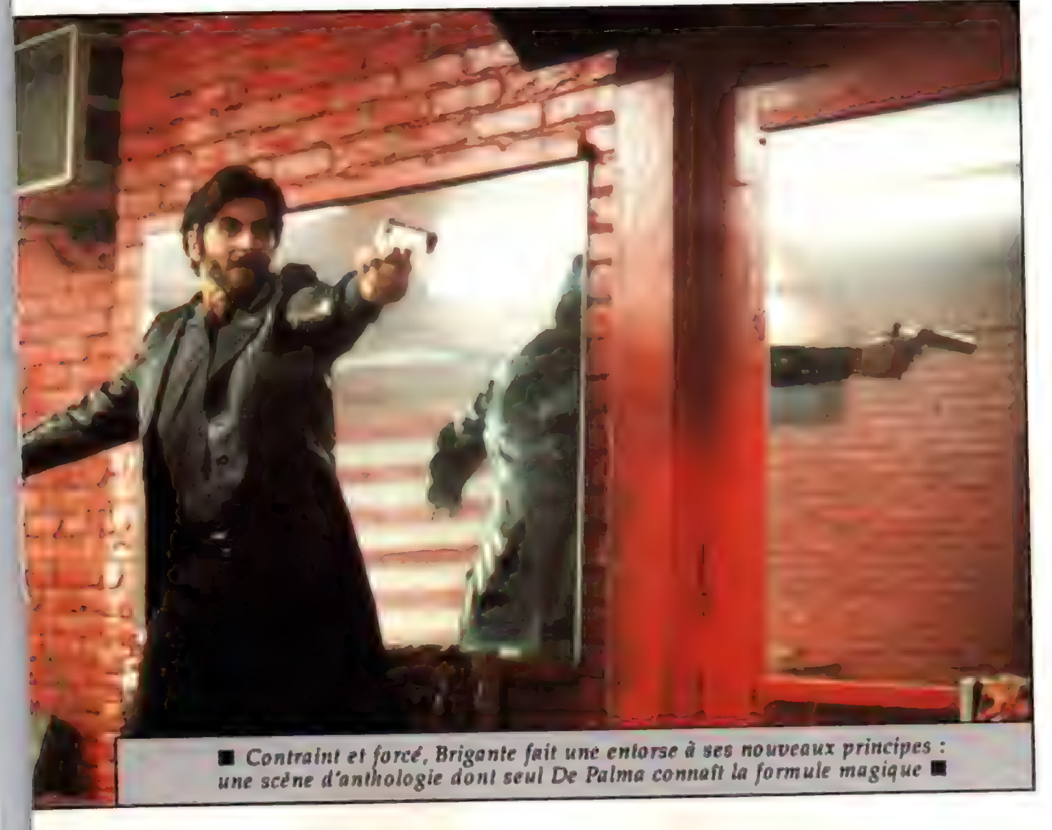


■ David Kleinfeld (oui, c'est bien Sean Penn !), avocat et ami de Carlito Brigante ■

Par amitié. Pour annuler une dette envers son ami aussi. Désormais pris dans un rouage dont il ignore tous les mécanismes, Brigante se lance dans une course-poursuite contre la mort...

Ce scénario, aussi huilé qu'un parfait thriller, aussi limpide qu'un conte, aussi intelligent et sensible qu'un script interdit pour la "caricature De Palma", le réalisateur le transforme à l'écran en suspense romantique. Brian De Palma n'a pas pour habitude de s'écraser devant un scénario providentiel, même quand celui-ci donne la part belle aux rôles de composition (20/20 à tous les acteurs). Illustrateur surdoué et obsessionnel de la dramaturgie, il réinvente dans **L'Impasse** son cinéma, fait de boursouflures monstrueuses, de traits de génie, de mouvements insensés, de dérapages dans le mauvais goût... La dernière demi-heure du film est un "show De Palma" qui va laisser sur le cul ses plus fervents admirateurs et peut-être aussi ses plus féroces adversaires. Trente minutes ininterrompues de cavalcade, d'un hôpital au Club Paradise, du Club Paradise au métro, de la rame au hall de Grand Central Station, de la gare au quai... Le quai... Retour brutal au générique.
De Palma principale star de ses films, c'est encore vrai. Mais ici, il partage le haut de l'affiche avec Carlito Brigante. Et avant de décrire dans l'euphorie une scène du film, on commence par raconter le destin de ce personnage entier. Ceci explique peut-être pourquoi **L'Impasse** est un grand film et qu'on ne sente pas obligé d'ajouter : "de De Palma".

■ **Vincent GUIGNEBERT** ■



■ Contraint et forcé, Brigante fait une entorse à ses nouveaux principes : une scène d'anthologie dont seul De Palma connaît la formule magique ■

United Universal Pictures présente Al Pacino & Sean Penn dans une production **Universal Pictures/Epic Productions** *L'IMPASSE* (*CARLITO'S WAY* - USA - 1993) avec Penelope Ann Miller - James Rebhorn - Viggo Mortensen - Ingrid Rogers - John Leguizamo **photographie de** Stephen H. Burum **musique de** Patrick Doyle **scénario de** David Koepp d'après les romans "Carlito's Way" et "After Hours" de Edwin Torres **produit par** Martin Bregman - Willi Baer - Michael S. Bregman **réalisé par** Brian De Palma

23 mars 1994 **2 h 23**

ROMEO IS BLEEDING

Derrière ce titre énigmatique, "Roméo saigne à mort, se vide de son sang", se profile l'un des polars les plus déjantés de la décennie, un choc autant visuel que narratif, tellement drôle et jouissif qu'on hésite à rire parce qu'il est, en même temps, carrément monstrueux, odieux, hargneux, saignant. Un film de fou, un film qui électrise, secoue, séduit, fascine. Un thriller morbide, surréaliste, auquel quelques comédiens et un cinéaste semblent avoir vendu leur âme.



Jack Grimaldi (Gary Oldman) : l'art et la manière de se fourrer dans les pires guêpiers

Peter Medak appartient à l'espèce des cinéastes dont on ne parle pas tous les jours, dont on ne scande pas le nom pour revendiquer tel ou tel style. Il est discret, un peu fuyant, ce metteur en scène dont les origines hongroises rejaillissent à travers un fort accent. Il a œuvré dans la parodie lourde (**La Grande Zorro** avec George Hamilton en justicier gay), le fantastique (l'excellent **L'Enfant du Diable**) et même le théâtre platement filmé (**The Men's Club**). Pas de quoi grimper aux rideaux, pas de quoi hurler à l'auteur, à la révélation d'une personnalité. Jusqu'à **Les Frères Krays**, chronique caustique de jumeaux-gangsters, puis **L'Age de Vivre**, ou le chemin qui mène deux adolescents à la potence, un film nihiliste et déprimant, tellement sombre qu'on prédisait une œuvre suivante du même tonneau, implacable, sans humour, réfrigérante. Et tombe **Romeo is Bleeding**. Implacable certes, réfrigérant jusqu'à la chair de poule sur certains points, mais doté d'un sens de l'humour si solide que la pillule passe. *"C'est Gary Oldman avec qui je suis ami depuis des années qui m'a proposé le film. Depuis un moment déjà, nous recherchions un projet commun. Il m'a tendu le scénario en me disant : 'Si tu te crois assez fou pour mettre ça en images, je te suis".* Peter Medak étant fou, état d'esprit indispensable à la réussite du film, **Romeo is Bleeding** part du bon pied. *"Le film correspondait vraiment à ce que je désirais car il n'est pas question pour moi de rentrer dans le moule hollywoodien. Un script sur lequel je travaille devient rapidement une extension de mon propre corps. J'y pense jour et nuit, je le visualise sans arrêt. Il fait partie de ma vie. Celui de* ***Romeo is Bleeding****, qui est d'une grande inventivité, se prêtait parfaitement à ma vision du monde. Un monde essentiellement peuplé de gens bizarres, plus grands que nature et non de gens ordinaires.* ***Romeo is Bleeding*** *conte une histoire inhabituelle qui, en sept ans, a intéressé beaucoup de cinéastes. Mais Hilary Henkin, scénariste et productrice, les a tous écartés du projet".* Elle attendait patiemment l'oiseau rare, Peter Medak.

"L'amertume du héros, Jack Grimaldi, m'a immédiatement touché. C'est un homme qui veut tout, qui n'en a jamais assez. Du coup, sa gourmandise lui fait tout perdre. Jack Grimaldi est l'âme perdue confrontée à l'irrésistible, Mona DeMarkov. Elle le presse comme un citron. Nous avons tous du Jack Grimaldi en nous, nous connaissons tous parfois des difficultés à refuser les choses séduisantes qui se présentent, sachant que celles-ci peuvent amener de gros pépins". Jack Grimaldi : agent du FBI, un ripoux qui encaisse régulièrement des enveloppes de la Mafia, des pots-de-vin, magot qu'il planque dans son jardin. Malgré les tueries que provoquent ses tuyaux, il continue, appâté par le gain, à informer Don Falcone. Incapable, il est incapable de dire "non". Comme de résister aux charmes d'une femme. Faible, il craque, même lorsque l'objet de son désir se nomme Mona DeMarkov, témoin à charge, exécutrice ambitieuse. Trop ambitieuse. Jack, déjà pris par une femme rangée et une maîtresse serveuse, s'empêtre dans sa toile, se laisse conduire par le bout du nez dans des situations ubuesques où se conjuguent le dérisoire et la violence la plus désespérée. *"J'aime installer l'humour là où, à priori, il n'a pas sa place. Par exemple, dans le scénario, Hillary Henker écrivait : "Il l'enterre dans un terrain vague dans les faubourgs de New York". Tournée tel quel, la séquence n'aurait pas été très marquante. Je me suis dit qu'en enterrant le personnage aux pieds du pont de Brooklyn, la scène prendrait une dimension autrement plus ironique".* Ironique ? Si vous avez souri aux funérailles du mari de **Blood Simple**, enseveli au milieu des champs



■ *Jack Grimaldi au bord du gouffre. Mais cette solution est trop facile* ■

sous une terre humide, là, vous exploserez de bonheur, avec néanmoins un petit quelque chose qui se noue au niveau de l'estomac. Atroce et désopilant. Et surréaliste dans la manière de filmer, large, cet enterrement d'un futur cadavre encore vivant. "*J'adore le surréalisme, surtout s'il prend corps dans un contexte réaliste, quotidien. Je suis persuadé qu'un film, en créant ses propres lois, sa logique interne, peut rendre crédible une histoire totalement invraisemblable*". C'est le cas dans **Romeo is Bleeding**, une histoire tordue, touffue, à faire passer **Le Faulcon Maltais** pour un modèle de limpidité. Une histoire violente aussi, où les impacts de balles font mal, où les sévices, dont l'amputation peu délicate d'un doigt de pied, arrachent des grincements de dents. "*Bien que je sois le type le moins violent de cette planète, j'aime donner du style à la mort, aboutir à une esthétique de la violence.* ***Les Frères Krays*** *a choqué les Américains à ce niveau. Je leur ai rétorqué qu'ils dénombreraient pourtant beaucoup moins de cadavres que dans le plus sobre des films d'action hollywoodiens. Ces films-là sont violents, mais d'une violence aseptisée que l'on ne remarque même plus.* ***Les Frères Krays*** *comme* ***Romeo is Bleeding*** *étant réalistes, durs, ils dérangent, choquent*".

Bien sûr, dans les costumes de Jack Grimaldi, Gary Oldman, la mine froissée, est parfait, c'est-à-dire veule, lâche, faible, soudain obstiné, miraculé. Face à lui : la mante religieuse, la tueuse venant du froid, de Moscou. Fascinante et mortelle cette Mona DeMarkov à laquelle Lena Olin (partenaire de Richard Gere dans **Mr. Jones**) prête sa plastique, un caractère en acier trempé. "*Je voulais absolument que Lena Olin soit Mona DeMarkov. Une autre comédienne aurait donné un film très différent. Lena, elle, allait dans ma direction. J'ai remarqué ce petit quelque chose de différent, d'ambigu, dans ses yeux à notre première rencontre. Elle est à la fois séduisante, puissante. C'est une européenne ; elle rend son personnage irrésistible et monstrueux*". Mona DeMarkov est bien ce monstre, usant de son corps comme d'une arme, décroisant les jambes comme Sharon Stone dans **Basic Instinct**. Le jeu de jambes de Lena Olin est bien plus impressionnant dans l'un des morceaux d'anthologie du film, une évasion aussi rocambolesque que violente. "*Au début, je devais utiliser une doublure lorsque Mona s'extirpe de la voiture par le pare-brise et tombe à terre. Lena tenait à le faire elle-même. Je lui ai expliqué qu'avec les mains menottées dans le dos, elle ne pouvait briser le verre, rouler sur le capot. Cela relève de l'exploit. Elle m'a répondu par : "Laisse-moi tenter le coup !". Je me suis incliné et elle est parvenue à s'échapper du véhicule, à bondir avec le sac bourré de dollars avec les dents. J'étais abasourdi. Lena ne fréquente pas les salles de gymnastique mais, du fait qu'elle a été danseuse, possède un corps incroyable, d'une souplesse démente, musclé du bout du gros orteil à la racine des cheveux. Elle a répété cette grande évasion à six ou sept reprises, avant de parvenir au résultat fantastique que vous connaissez*". Sans doublure, sans effet de montage trouble-fête... C'est une prouesse digne d'une super-héroïne de bandes dessinées. Reste encore, pour Mona/Lena, la prothèse monstrueuse, ce bras tenu par un harnais qui lui écrase la poitrine. "Avec ou sans ?" demande-t-elle à Jack Grimaldi avant l'amour. Torride.

■ *Mona DeMarkov (Lena Olin) : une séductrice aussi belle que vénimeuse* ■

Autre grande attraction de **Romeo is Bleeding** : Roy Scheider dans le rôle du parrain Don Falcone ! Un sadique sous des aspects d'aristocrate raffiné, citant les philosophes. "*Roy est un ami. La plupart des comédiens du film le sont aussi. Il voulait à tout prix figurer dans* ***Romeo is Bleeding****. Je l'ai averti qu'il ne restait que le personnage du Don de disponible. Il a accepté, pour un cachet ridicule, simplement pour le plaisir de travailler avec moi. Roy m'a fait une faveur et je lui renverrai l'ascenseur à la première occasion*". Une faveur ? Quand on connaît le sort que la cinglante scénariste Hilary Hinken réserve à ce gangster de la vieille école, le mot a quelque chose de saugrenu, d'extraterrestre. Mais des destins de ce genre, on en compte de nombreux dans les films de Quentin Tarantino, autant dans **Reservoir Dogs, True Romance**, que dans le prochain, **Pulp Fiction**. Et là aussi, les comédiens se battent pour mériter les trépas les plus outranciers, précédés de quelques bons mots, de quelques bonnes formules à l'emporte-pièce. Mourir dans **Romeo is Bleeding**, c'est clamser, crever avec panache, dans des convulsions frénétiques dont on ne sait si elles confinent au sexe ou à la mort. Probablement aux deux.

■ Marc TOULLLEC ■

Pan Européenne présente Gary Oldman & Lena Olin dans une production **Polygram** *ROMEO IS BLEEDING* (USA - 1993) avec Annabella Sciorra - Juliette Lewis - Roy Scheider - Michael Wincott - Will Patton - Ron Perlman - Dennis Farina **photographie de** Dariusz Wolski **musique de** Mark Isham **scénario de** Hilary Henkin **produit par** Hilary Henkin & Paul Webster **réalisé par** Peter Medak

2 mars 1994 **1 h 50**

la liste de schindler

Un réalisateur français (Maurice Pialat, je crois) expliquait dans une émission télévisée que le seul intérêt d'un film sur l'Holocauste serait d'adopter le point de vue des dirigeants allemands pour comprendre comment ils ont matériellement organisé la Solution Finale : construction des camps, provenance des gaz, problèmes d'intendance... Sans basculer dans une description physique et clinique du génocide, Steven Spielberg se penche à plusieurs reprises dans **La Liste de Schindler** sur ce que les "détails de la guerre" réservent de plus horrible : centre de tri pour bagages de déportés, listes séparant les "utiles" (la main d'œuvre) et les "inutiles" (les morts en sursis), exhumation forcée des cadavres pour une crémation apocalyptique...



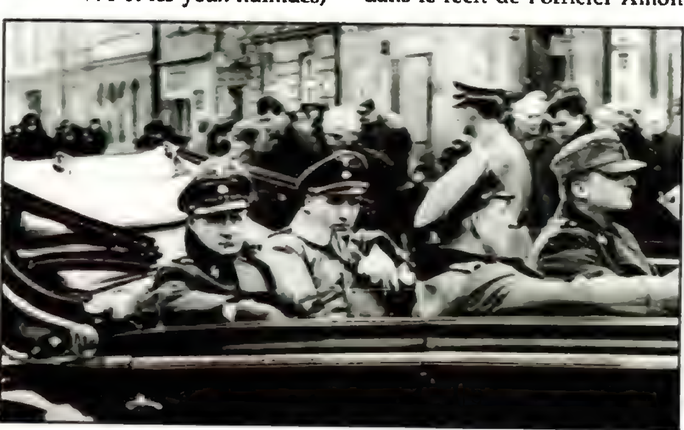
■ *Oscar Schindler (Liam Neeson)* ■

Les Allemands au travail pendant la guerre, voilà l'une des approches documentaires de **La Liste de Schindler**, tourné en noir et blanc pour restituer la brutalité de l'image d'actualité. Au détour d'une scène, parfois d'un plan furtif, Steven Spielberg fait appel à la mémoire collective : un enfant s'enfuit devant des colonnes de soldats allemands marchant au pas, un corps s'affaisse lourdement sur lui-même suite à un coup de feu tiré à bout portant... Avant le tournage, le réalisateur a absorbé jusqu'à l'indigestion l'horreur filmée d'hier et d'aujourd'hui, celle de la télé, du journal télévisé, du reportage et autre témoignage visuel, comme un acteur irait vivre dans un commissariat avant d'interpréter un rôle de flic. Les conséquences de ce conditionnement inhumain (**Orange Mécanique**, sans la contrainte) font que **La Liste de Schindler** dépasse dans l'insoutenable, et de très loin, tout ce qu'on a pu voir sur un écran de cinéma. Steven Spielberg avait tendance à écoeurer ses détracteurs par ses rêves enfantins à rallonge. Aujourd'hui, c'est lui qui vomit. On pourra comprendre que des spectateurs sensibles ne supportent pas les 3 heures 15 éprouvantes de projection, dont une large moitié se regarde, l'estomac noué et les yeux humides, dans la douleur. On ajoutera qu'ils ratent un film immense.

Le problème qui se pose à un film aussi grave touche à la complaisance : comment balayer le voyeurisme, comment négliger la pitié, comment anesthésier la haine ; comment, en somme, réinventer le lexique de la Guerre (majuscule, donc de toutes les guerres). Servi par un scénario magnifique de Steven Zaillian, Steven Spielberg aborde l'Holocauste de biais, avec des regards croisés qui évitent celui, de front, débouchant inévitablement sur une accumulation d'évidences. De fait, **La Liste de Schindler** est un film complexe racontant comment un industriel allemand (Oscar Schindler, personnage réel) profite de la guerre pour racheter une usine à Cracovie et ainsi faire fortune, jusqu'au jour où il prend conscience que ses compatriotes de l'armée traitent les Juifs comme du bétail et qu'il lui est donc possible, suivant cette triste logique, d'acheter des Juifs pour les sauver d'une mort programmée. Lorsque les intérêts économiques et l'exercice du pouvoir grâce à l'argent se conjuguent à cette prise de conscience, le film, jusqu'alors terriblement sec et distant à l'image de Schindler, ne s'engage pas pour autant sur la voie du pensum humanitaire (même si la relation évolutive entre Schindler et son comptable Itzhak Stern suit un schéma d'une perfection toute classique). L'injection dans le récit de l'officier Amon Goeth, commandant du camp de travaux forcés de Plaszow auquel Schindler se lie par intérêt, fait souffler un vent de folie sur le film. Au réveil, entre deux bouffées de cigarettes, du balcon de sa résidence surplombant le camp, Goeth pratique le tir aux pigeons sur les Juifs. Aux yeux de Goeth, Schindler est forcé lui aussi de considérer les Juifs comme des animaux : étouffant dans des wagons surpeuplés en partance pour Auschwitz, les déportés juifs sont soulagés par l'industriel qui asperge d'eau le train à l'aide d'une lance à incendie. Du bétail encore...

Pourquoi l'Homme décide-t-il un jour que l'Autre est un animal ? Steven Spielberg ne répond pas. On devine simplement dans l'éxécution d'Amon Goeth, aussi absurde, inutile et insupportable que ses crimes, une forme d'absolution, celle d'un réalisateur dont la soudaine maturité est proprement bouleversante. *"Il me fallait bien dix années pour acquérir l'expérience nécessaire à la mise en scène de La Liste de Schindler"* explique Steven Spielberg. Il nous faudra peut-être davantage pour réaliser que l'impossible s'est produit. Après l'avoir observé de loin dans **Empire du Soleil**, Steven Spielberg s'est enfin pleinement accompli en tournant **La Liste de Schindler** là d'où personne n'est revenu : l'Enfer.

■ **Vincent GUIGNEBERT** ■



■ *Au centre d'une photo qu'on croirait d'archive, le Commandant Amon Goeth (Ralph Fiennes)* ■

United International Pictures présente Liam Neeson - Ben Kingsley - Ralph Fiennes dans une production **Amblin Entertainment/Universal Pictures** ***LA LISTE DE SCHINDLER (SCHINDLER'S LIST*** - USA - 1993) avec Caroline Goodall - Jonathan Sagalle - Embeth Davidtz - Malgoscha Gebel - Shmulik Levy **photographie de** Janusz Kaminsky **musique de** John Williams **scénario de** Steven Zaillian d'après le roman de Thomas Keneally **produit par** Steven Spielberg - Gerald R. Molen - Branko Lustig **réalisé par** Steven Spielberg

2 mars 1994 **3 h 15**

les trois mousquetaires

Le but de ces **Trois Mousquetaires** nouvelle formule est simple : faire subir au film de cape et d'épée le même traitement que celui infligé au western avec **Young Guns**, autrement dit une cure de jouvence. On retrouve donc nos quatre héros interprétés par la crème de la classe biberon d'Hollywood. Charlie Sheen et Kiefer Sutherland, qui n'arrivent décidément pas à se débarrasser de leur image d'adolescents attardés, sont Athos et Aramis, l'énervant Oliver Platt (**L'Expérience Interdite**) est un grotesque Porthos, tandis que Chris O'Donnel, la révélation du **Temps d'un Week-End**, hérite du rôle de D'Artagnan. Le reste du casting suit le guide. On y retrouve, entre autres, Gabrielle Anwar (**Body Snachers**) et Hugh O'Connor (**My Left Foot**), formant un couple royal tout juste sorti du lycée, et Julie Delpy, qui commence très fort sa carrière américaine. Rebecca de Mornay, parfaite en Milady, et Tim Curry, le plus cabotin de tous les Richelieu, sont là pour remonter la moyenne d'âge. Quant à l'histoire, elle ferait faire une



triple boucle piquée dans sa tombe au pauvre Alexandre Dumas. Du livre d'origine, il ne reste presque rien, si ce n'est la trame. Tout est "moralisé" au possible, fini les angoisses de nos héros, exit les doutes et les interrogations, out la réalité historique et la vraisemblance. Tout va dans le sens de l'action, d'où un découpage hyper-cut aussi bien dans les scènes de combats que dans les séquences de séduction. Du coup, on n'a pas le temps de s'ennuyer pendant le film, on s'y amuse d'ailleurs largement plus qu'à **Young Guns** ou même qu'à **Robin des Bois de Costner** qui, à tout bien réfléchir, résulte du même procédé. Juste retour des choses : on sort de la salle avec un tenace mal de tête !

■ **Didier ALLOUCH** ■

Gaumont Buena Vista International présente Charlie Sheen & Rebecca De Mornay dans une production **Walt Disney** ***LES TROIS MOUSQUETAIRES (THE THREE MUSKETEERS*** - USA - 1993) avec Chris O'Donnell - Kiefer Sutherland - Tim Curry - Oliver Platt - Julie Delpy **photographie de** Dean Semler **musique de** Michael Kamen **scénario de** David Loughery **produit par** Joe Roth et Roger Birnbaum **réalisé par** Stephen Herek

2 février 1994 **1 h 43**



■ *Julia Roberts* ■

l'affaire pélican

Deux emblématiques et problématiques magistrats de la Cour Suprême se font assassiner, malgré la protection officielle dont ils bénéficient. Le FBI et la CIA pataugent et se rejettent plus ou moins la faute, à moins qu'elle incombe aux brigades spéciales du vice-Président. Une simple étudiante en droit (Julia Roberts) échafaude une théorie sur ces deux affaires et la range dans un dossier, dont une épreuve atterrit entre de hautes mains, déclenchant alors une véritable panique parmi les autorités. Toutes les personnes ayant un rapport, même indirect, avec ce dossier se font éliminer. Et si la théorie était juste...

Résumé comme cela, le film a l'air sympa et fait un peu penser aux **Hommes du Président**. Et, ô comme c'est étrange, c'est le même Alan J. Pakula qui réalise. Serait-ce une sorte de ressucée, presque 20 ans après, de son film. Non, puisque **L'Affaire Pélican** s'inspire du deuxième roman de l'auteur de "La Firme". Et ce n'est pas parce que le héros du film (Denzel Washington) est journaliste qu'il faut faire une fois de plus le rapprochement avec **Les Hommes du Président**. Même si le journaliste, par son enquête, fait tomber le gouvernement. Ah ben mince, j'ai dévoilé une partie de la fin, manquerait plus que je vous dise que ca se finit bien et que Julia et Denzel tombe amoureux l'un de l'autre...

A signaler pour les gros membres du fan club de Muerte (voir dernier *Impact*), dont Rallouch est le président, que l'acteur joue le tueur Khamel. Pour finir, la citation du film. Lorsque Julia s'interroge sur les raisons qui ont poussé les tueurs à supprimer un des magistrats, son mec et professeur lui répond : "Parce que c'était un cerveau, et que le cerveau est une menace". Enfin un film que l'on peut voir sans danger !

■ Guy GIRAUD ■

Warner Bros présente Julia Roberts & Denzel Washington dans ***L'AFFAIRE PELICAN (THE PELICAN BRIEF*** - USA - 1993) avec Sam Shepard - John Heard - Tony Goldwyn - James B. Sikking - William Atherton - John Lithgow **photographie de** Stephen Goldblatt **musique de** James Horner **scénario de** Alan J. Pakula d'après le roman de John Grisham **produit par** Alan J. Pakula & Pieter Jan Brugge **réalisé par** Alan J. Pakula

26 mars 1994 **2 h 21**

l'homme sans visage

Pour ses débuts derrière la caméra, Mel Gibson n'a pas choisi le registre dans lequel il s'est tressé ses lauriers de star. Aux volées de plomb, aux carambolages, Mel Gibson, l'homme, préfère des histoires intimistes, des histoires simples, pétries de sentiments nobles, de faiblesses humaines et de coups du sort. Son **Homme sans Visage** ? Un mélo, un vrai, de ceux qui font pleurer Margot et verser des larmes de crocodile aux costauds à l'âme de midinette. Un mélo nettement supérieur à **Forever Young**.

Derrière la caméra, Mel Gibson est un cinéaste attentif aux comédiens, aux détails, aux regards, à ces riens qui changent tout. Il apprécie également les envolées lyriques, les beaux paysages dont il donne un aperçu paroramique via une balade en avion, les cartes postales élégiaques. Devant la caméra, Mel Gibson est Justin McLeod, un monstre pour les habitants de Cranesport dans le Maine, un type qui ne sort jamais de sa vaste propriété à l'écart du bourg. Il ne sort jamais, à l'exception d'un passage nocturne à l'épicerie locale, une fois par semaine, pour les victuailles. Le visage à demi brûlé dans un accident, Justin McLeod dissimule sa détresse par un comportement agressif, autoritaire à l'égard des intrus, et notamment de Chuck Norstadt, douze ans, hanté par le souvenir d'un père alcoolique mort dans un asile. En conflit contre sa mère et sa sœur aînée, il reporte toute son affection sur Justin McLeod qui, progressivement, s'attache à lui, lui permet de rattraper son retard scolaire. Mais les jalousies, les mesquineries, la méfiance épidermique des habitants de Cranesport déterrent le passé douloureux de Justin, son amitié ambiguë avec un gosse mort dans l'accident qui l'a défiguré...

Un joli film, un rien trop emphatique dans son dénouement à l'américaine, chaleureux, jamais cul-cul-la-praline, rempli d'atomes



■ *Mel Gibson* ■

crochus avec **Un Monde Parfait**. Nick Stahl, le moutard, appartient à la race de ces comédiens-enfants à la spontanéité miraculeuse. Et bien reçu votre message, Mister Gibson, à propos de la beauté des laids, de la tolérance et de tous ces "détails" que les fachos autant moraux que politiques foulent de par le monde. Et, à l'heure où Cindy Crawford, Richard Gere, Claudia Schiffer et leurs copines nous les broutent, c'est carrément culotté de réaliser **L'Homme sans Visage**.

■ Marc TOULLEC ■

BAC Films présente Mel Gibson dans une production **ICON/ Majestic Films** ***L'HOMME SANS VISAGE (THE MAN WITHOUT A FACE*** - USA - 1993) avec Nick Stahl - Margaret Whitton - Fay Masterson - Gaby Hoffman - Geoffrey Lewis - Richard Masur **photographie de** Donald McAlpine **musique de** James Horner **scénario de** Malcolm MacRury d'après un roman de Isabelle Holland **produit par** Bruce Davey **réalisé par** Mel Gibson



26 janvier 1994 **1 h 44**



■ *Nick Stahl & Mel Gibson* ■



■ *Peter Greene* ■

laws of gravity

Le regard hagard, la bouche pâteuse coinçant un clope, Jimmy se lève. Un coup d'œil sur sa copine encore endormie et il part retrouver Jon, pote de galère à l'origine de multiples emmerdes, mais néanmoins meilleur ami. Tout deux errent dans Brooklyn, chouravent trois quatre bricoles et les refourguent à un receleur peu difficile. Le reste de la journée est à l'avenant, avec son cortège de paumés n'espérant plus grand chose si ce n'est régner sur leur mètre carré de bitume...

Raconté comme ça, ça paraît tristouille, et c'est tant mieux car **Laws of Gravity**, premier film du monteur de Hal Hartley, l'est un tantinet. Un tantinet seulement parce que passé le côté "nouvelle vague américaine" (caméra à l'épaule, je filme à même la rue la dure réalité avec une image un peu cracra et un un son en prise directe), on s'attache à des personnages quasi-exotiques : Jimmy, Jon et leurs comparses ne sont pas blacks... mais whites ! Film instructif pour ceux qui croyaient, après les excellents **Boyz N the Hood** et **Menace II Society**, qu'il n'y avait que les Noirs qui s'entretuaient et demeuraient responsables de tous les larcins du pays. Nick Gomez savait ce qu'il faisait en titrant son film ainsi : les lois de la gravité sont les mêmes pour tout le monde, avec toutefois une prédisposition pour les enfants de la rue qui, à force de traîner dans le caniveau, ont tendance à se retrouver le nez dedans. **Laws of Gravity** n'est donc pas vraiment joyeux, mais suffisamment sincère pour qu'on s'y arrête... un soir où on a le moral si possible.

■ Christophe CARRIERE ■

Films sans Frontières présente Peter Greene & Edie Falco dans une production **Meistrich Corporation** ***LAWS OF GRAVITY*** (USA - 1993) avec Adam Trese - Arabella Fields - Paul Schulze **photographie de** Jean de Segonzac **musique de** The Poor Righteous Teachers **produit par** Larry Meistrich **écrit et réalisé par** Nick Gomez

9 mars 1994 **1 h 40**

PRESSE zapping

Mercredi 2 juin 1993, jour de deuil pour le cinéma fantastique. L'A.F.P. (Agence Française de Presse) annonce la triste nouvelle :

> **Le festival d'Avoriaz s'oriente vers de nouveaux horizons**
>
> PARIS, 2 juin (AFP) - Gérard Brémond, président de l'association du Festival d'Avoriaz, dédié depuis 20 ans au cinéma fantastique, a décidé "d'orienter le festival vers de nouveaux horizons", et a confié cette mission à Unifrance Film, apprend-on mercredi auprès de cette organisation.
>
> Daniel Toscan du Plantier, président d'Unifrance Film, s'est vu confier la mission de préparer l'édition 1994 du festival, "qui sera essentiellement tournée vers le cinéma de demain", indique-t-on.
>
> Celui-ci souhaite garder "l'esprit pionnier qui est celui des fondateurs du festival du film fantastique".
>
> Jusqu'à présent le festival d'Avoriaz était organisé par Promo 2000.

Depuis, le premier Festival du film français d'Avoriaz a bel et bien eu lieu (du 15 au 19 janvier 1994, et à Avoriaz donc) et nos confrères ont essayé d'en rendre compte. Pas fastoche...

Durant la guéguerre des tranchées qui a précédé la concrétisation de cet événement, certains n'ont pas hésité à prendre parti. Dans FRANCE SOIR du 15 octobre, Claude Brasseur déclare : *"En enlevant à Promo 2000, qui s'en occupait très bien depuis vingt ans, le Festival du film fantastique, la ville d'Avoriaz a commis une mauvaise action (...). Je suis ravi d'être le parrain de Fantastica car j'ai horreur de l'indélicatesse et à Gérardmer, elle sera vengée"*. Paf !
Le même jour, dans LE QUOTIDIEN, on relève ceci : *"Dans cette station de sports d'hiver, les festivaliers qui venaient en grand nombre, avaient pour habitude de s'amuser. Il sera très difficile de recréer une telle atmosphère avec des oeuvres à tendance intello. Je crains que l'ennui remplace le fantastique"*. L'inquiétude du chroniqueur, sans doute habitué aux bitures nocturnes de feu Avoriaz Fantastique, est légitime et touchante. Mais si la perspective du premier Festival du film français d'Avoriaz réjouit les professionnels tricolores de la profession, elle laisse apparemment perplexe la plupart des média qui diffusent l'information avec la même neutralité que le présentateur de JT suivant son téléprompteur.

14 janvier : préparez vos mouchoirs

La veille de l'ouverture du premier Festival du film français d'Avoriaz, LE NOUVEL ECONOMISTE trace un portrait flatteur de Gérard Brémond, PDG de *Pierre et Vacances*, et responsable de la nouvelle orientation du festival. Le chapeau donne le ton : *"Gérard Brémond aurait pu être mauvais réalisateur ou critique de film aigri. Par amour du cinéma, il a préféré devenir promoteur"*. L'article qui suit nous en apprend plus, Gérard Brémond s'expliquant sur ses activités de jeunesse : *"Mes essais de création en Super-8 ne m'ont pas laissé l'ombre d'un doute. J'étais nul"*. Impliqué depuis 1986 dans la production cinématographique, Gérard Brémond reste pourtant très à l'écart des tournages. Pourquoi ? *"Je ne suis pas un frustré des plateaux. Les architectes sont plus équilibrés et enrichissants que les metteurs en scène, que je préfère voir de loin"*. Que ne dirait-on pas par *"amour du cinéma"*...

15 janvier : les bronzés font du ski

Ouverture du festival. LE FIGARO salue l'événement en publiant un article informatif : sélection, personnalités présentes... Dans son souci d'exhaustivité, le journaliste termine ainsi :

"Pour la station d'Avoriaz, ce festival est une aubaine : on affiche complet à peu près partout ; mais des défections de dernière minute sont possibles. On rappelle en outre que des disponibilités existent... pour la période suivante. Ainsi, Pierre et Vacances propose un studio de quatre personnes pour 2 380 F par semaine (du 22 janvier au 5 février ; et 4 620 F pendant les vacances scolaires) ; et surtout vient de lancer un nouveau forfait qui propose à partir du 12 mars un ensemble studio-remontées mécaniques-location de matériel pour deux adultes et deux enfants à des tarifs particulièrement attractifs : 3 190 F la semaine du 9 au 16 avril par exemple (vacances de Pâques), prix qui ressortirait normalement à 6 783 F pour des prestations séparées.

Alain SARRAUTE

Centrale de réservation Pierre et Vacances : 41.26.22.22. Office de tourisme d'Avoriaz : 50.74.02.11."

Seule ombre au tableau de cet article quand même intitulé "Avoriaz refait son cinéma" : le bulletin de réservation à découper est introuvable.

16 janvier : j'irai cracher sur vos tombes

Les journalistes ont chaussé les après-ski, sont contents d'avoir été invités et plaident dans leur premier papier la cause du nouveau festival. Gilles Debernardi, du DAUPHINE LIBERE (le quotidien de la région) renie en quelques lignes 21 ans d'histoire : *"Avoriaz a rangé tronçonneuses et pics à glace au rayon des accessoires. La station veut s'offrir un bain de jouvence qui ne soit pas d'hémoglobine. Cherchez l'horreur (...). Quitte à décevoir les fondus - plus ou moins enchaînés - de la barbarie "gore", la sélection 94 fait la part belle aux comédies - franchement rigolardes ou gentiment douces-amères - et à l'étude psychologique"*.
Dans AUJOURD'DUI/LE PARISIEN, on comprend que Pierre Vavasseur est lui aussi plutôt content que le fantastique se soit fait viré : *"Quand au Festival du film fantastique (...), il émigre à Gérardmer du 1er au 6 février et s'appelle désormais Fantastica. On y projettera Le Bazar de l'Epouvante. Rien à voir avec le distingué marché du nouvel Avoriaz"*. Pour certains journalistes, couvrir un festival fantastique est incompatible avec leurs besoins de péter dans la soie.

17 janvier : projection privée

Les premiers signes d'objectivité font une timide apparition. Dans LE DAUPHINE LIBERE, Richard Réale donne tranquillement le programme: *"Aujourd'hui, le public pourra voir **Quand j'avais cinq ans, je m'ai tué**, un très bon film de Jean-Claude Sussfeld avec Hyppolyte Girardot, Patrick Bouchitey et la petite Salomé, fille d'Evelyne Bouix et de Claude Lelouch. **Le Voleur et la Menteuse** de Paul Boujenah (Mathilda May, Gérard Darmon) et **Montparnasse-Pondichéry** d'Yves Robert avec Miou-Miou et Dussolier, sont en haut de l'affiche"*. S'ensuit immédiatement une conclusion brutale : *"Le public a accès pratiquement à toutes les séances, car les festivaliers ne sont pas si nombreux..."*. Malheureux, qu'as-tu donc écrit ?

18 janvier : le grand pardon

Toujours dans LE DAUPHINE LIBERE, Richard Réale, à qui l'on a peut-être remonté les bretelles, rectifie le tir dès le début de son article: *"Avoriaz, 22ème festival et première édition placée sous le label du cinéma français. Mille invités, cinq journées de projections et de rencontres entre professionnels du cinéma européen, 5 MF de dépenses"*. Sonnez trompettes, résonnez hautbois ! Où sont les mille invités, à part dans les salles vides, ça, on ne le sait pas...
Pour preuve que le métier de journaliste n'est pas facile, Richard Réale, encore, dans la même édition, doit sans doute trouver un sujet fort pour satisfaire son rédacteur en chef. Il ramène ce qu'on peut considérer comme le scoop du premier Festival du film français d'Avoriaz. Titre : *"Son succès l'épate !"*. Chapeau : *"Mathilde Rossel* (**Hélène et les Garçons**) *est effarée par l'ampleur de sa popularité. La petite Morzinoise a décidé de devenir actrice en fréquentant le festival"*. Il s'en passe des choses à Avoriaz, on ne sait vraiment plus où donner de la tête...

19 janvier : du mou dans la gâchette

Dernier jour du festival, qui accuse un manque certain d'événementiel, à part les nominations aux Césars rendues publiques le 16, et la venue de Mathilde Rosset le 17, donc.
AUJOURD'HUI/LE PARISIEN se rabat sur l'anecdotique : *"Daniel Toscan du Plantier en colère. Le big boss des neiges n'a pas apprécié que le "Journal du festival" slalome dans ses chroniques avec un humour acerbe au sujet de cette fameuse pénurie de stars. "La liberté de la presse, d'accord, mais qu'on se massacre dans notre propre publication, c'est impossible !" s'est-il écrié. Le patron du festival aurait-il oublié qu'impossible n'était pas... français !"*. Le même quotidien demande ensuite à trois personnalités quel est *"le dernier film qu'ils ont aimé"*. Le verdict est terrible : **Retour à Howards End** pour Catherine Jacob, **The Snapper** pour Pascal Légitimus, et **Short Cuts** pour... Daniel Toscan du Plantier. Ah, les Frenchies, de fucking brouilleurs of pistes !



Dessin de Wolinski paru dans LE JOURNAL DU DIMANCHE du 16 janvier

20/21 janvier : français, si vous saviez

Quelques heures après la clôture du festival, LE FIGARO établit un bilan mi-figue mi-raisin, en laissant la parole aux distributeurs étrangers venus faire leurs emplettes : *"Ce que j'ai vu ici fait petit film pour salles d'art et d'essai" dit un distributeur francophone"*. Ou encore : *"On nous a même offert le téléski", se réjouissait un Suisse, assez ingrat pour repartir les mains vides"*.

Dans LA TRIBUNE DE GENEVE, Edmée Cuttat enfonce le clou avec un éditorial carrément titré *"Le cinéma européen n'existe pas"* : *"Au lieu d'en prendre de la graine, l'Europe se contente de coucher sur son exception et ne cesse d'opposer l'aspect culturel des films européens à celui, commercial, des grosses machines hollywoodiennes pour expliquer les échecs des uns et les succès des autres"*. En provenance d'un pays dit neutre, la sentence doit faire mal à ceux qui croyaient au miracle Avoriaz.

28 janvier : le jugement de dieu

Avec le recul nécessaire, LE FILM FRANCAIS n'a d'autre choix que de défendre le Festival du film français (forcément). *"Avoriaz : objectif atteint"* claironne le titre. Après l'enthousiasme de rigueur et à peine cocardier, la journaliste Sophie Dacbert s'interromp : *"Seule ombre au tableau : la polémique abusivement soulevée autour d'un trait d'humour de Daniel Toscan du Plantier. Montée en épingle, cette "affaire" traduit le peu de cas que fait une certaine presse de l'image du cinéma français auprès de nos voisins"*.

Le trait d'humour en question concernait, comme vous pouvez vous en douter, le tremblement de terre de Los Angeles et la cruauté d'un Dieu qui ne s'arrête pas à quelques funérailles hollywoodiennes pour faire respecter l'exception culturelle. Avant de se préoccuper de *"l'image du cinéma français auprès de nos voisins"*, pourrait-on s'occuper de l'image auprès de nos voisins de ceux qui représentent le cinéma français ?

■ **Zébulon** ■

Toscan zapping

Daniel Toscan du Plantier, est Président d'*Unifrance Film International*, organisme chargé de promouvoir le cinéma français à l'étranger. Pendant le festival, il a été la personnalité la plus demandée par les journalistes. Mais nourrir tout le monde n'est pas chose facile. La preuve par trois...

- LE DAUPHINE LIBERE (17 janvier) : *"Le monde entier juge nos films formidables. Et nous avons du mal à les trouver simplement convenables. C'est du masochisme ! Je suis persuadé que le succès de telle ou telle de nos productions serait multiplié par dix si l'on pouvait faire croire qu'elles viennent de Rio ou de Hong Kong"*. (Daniel Toscan du Plantier, faisant référence au triomphe au box-office mondial de tous les films brésiliens et hong kongais)

- AUJOURD'HUI/LE PARISIEN (18 janvier) : le Festival du film français d'Avoriaz, *"ce n'est pas l'anti-Cannes, c'est le contraire de Cannes. Cannes a une énorme ambition, une énorme présence. Ici, c'est un week-end"*. (Daniel Toscan du Plantier, faisant référence à son festival pro-cinéma français par un anglicisme parfait)

- LA TRIBUNE DE GENEVE (20 janvier) : *"Il n'y a plus de fantastique à Avoriaz, et alors ? Le fantastique, c'est qu'il y ait du cinéma en France !"*. (Daniel Toscan du Plantier, faisant référence au fait qu'il n'y a pas de cinéma fantastique français)

Les indiscrétions de CHOUMCHOUM

John Choumchoum est tombé dans une poubelle quand il était petit. Depuis, il ne fait rien qu'à les fouiller. Gare !

■ Van Damme a fait des siennes sur le tournage de **Chasse à l'Homme** à la Nouvelle-Orléans. Aucun des membres de l'équipe ne pouvait l'encaisser. Il faut dire que celui-ci a exigé d'être logé dans un meilleur hôtel que les autres. Un soir, il aurait poussé très fort une certaine Tara Le Blanc à participer à une partie carrée avec sa femme et un copain. La jeune fille aurait réussi à échapper aux avances agressives de Jean-Claude, et a depuis porté plainte pour tentative de viol. Van Damme nie et se considère victime d'une tentative d'extorsion de fond. A la fin du tournage, la star a demandé un coup de main à un cascadeur pour l'aider à porter ses bagages. Parmi ceux-ci, trois cartons remplis de savons, de shampoings et de produits de beauté piqués à l'hôtel. Des cadeaux-souvenirs, sans doute ■

■ Quand j'ai commencé cette rubrique, je m'étais promis de ne jamais rentrer dans le "qui couche avec qui ?". J'ai menti. Mickey Rourke se tape Brigitte Nielsen. Ils auraient tous deux été surpris se bécotant devant une boîte de Miami par Carre Otis (**L'Orchidée Sauvage** et compagne officielle de Rourke en ce moment). Enervée, la jolie Otis aurait balancé une impressionnante mandale à l'acteur, le laissant à terre. Et un KO de plus à l'actif de celui qui semble le mieux parti pour obtenir le titre de plus mauvais boxeur du monde ■

■ La censure américaine s'enfonce jour après jour dans le ridicule. Dernier "exploit" en date de la MPAA : Michel Ange (le peintre, pas la tortue ninja) relégué au rang de pornocrate. Dans la bande annonce du drame black **Six Degrees of Separation**, on voyait une partie de la fresque dessinée par l'artiste italien sur le plafond de la Chapelle Sixtine, un gros plan des parties génitales d'Adam. Offusquée, la censure a imposé la suppression de ce plan. Pour une fois qu'un sexe ne fait pas rougir le Vatican, la MPAA aurait quand même pu faire un effort ! ■

■ Petite nouvelle de nos amis les riches. Arnold Schwarzenneger et Bruce Willis sont très potes. Leurs femmes étant enceintes, ils se sont fendus d'un pari. Le gagnant sera le premier qui sera papa d'un garçon. L'enjeu de ce petit pari entre amis ? Une bouteille de champagne ? Non. Un repas au resto ? Toujours pas. Un ranch ? Gagné ! Faut dire aussi que c'était facile à trouver ■

■ Vous connaissez *Les Années Coup de Coeur*, cette adorable série programmée sur *M6* ? Des histoires de gosses toujours très morales situées dans les années 70 et interprétées par Fred Savage et Jason Hervey, deux frères qui s'adorent même s'ils n'arrêtent pas de se bagarrer. C'est mignon comme tout, un symbole d'innocence américaine donné en exemple au monde entier. Ma mère adore cette série. Ma mère va être très déçue. Fred Savage, 17 ans, et Jason Hervey, 20 ans, ont été accusés d'harcèlement sexuel et de tentative de viol sur la costumière du plateau. Du coup, la série a été stoppée. Désolé Maman. *(Idée : Fred Savage et Jason Hervey reviennent dans une nouvelle série,* **Les Années Coups de Queue**. *Signé Zébulon)* ■

■ Petite précision sur une news du numéro précédent. Ce n'est pas par gratitude que les studio *Disney* ont offert un Picasso à Robin Williams, leur génie d'**Aladdin**, mais pour s'excuser. En effet, quand Williams a accepté de donner sa voix au géant bleu du film, et ce pour le minimum syndical, c'était pour faire plaisir à ses gosses et il avait bien stipulé aux pontes de *Disney* qu'il interdisait toute exploitation commerciale de l'image du Génie. *Disney* a promis. Mais dès que Robin a eu le dos tourné, ils ont vendu pour des millions de dollars de figurines à l'image du génie. Williams, outré, voulait faire un scandale. Le Picasso a calmé ses ardeurs ■

■ Nouvelle édition de luxe pour le roman de Michael Crichton "Jurassic Park". Pour 35 dollars (environ 200 F) vous pouvez avoir un exemplaire dédicacé par l'auteur lui-même. Le problème, c'est que Crichton n'a pas signé un seul de ces exemplaires. C'est une machine, l'"autopen", qui s'en est occupée. On entre la signature de l'écrivain dans un programme informatique qui est capable de la reproduire 3.000 fois par jour. Les acheteurs de cette "édition spéciale" doivent être passablement énervés. A quand l'invention du "autochoumchoumpen" ? Il ferait la rubrique à ma place et je pourrais m'atteler à l'écriture du roman de ma vie : "Choumchoumic park" : ça jette comme titre, non ? ■

■ La grande question qui secouait Hollywood au mois de décembre était la suivante : comment faire la fête après des avants-premières de films aussi graves que **La Liste de Schindler** et **Philadelphia** ? Résultat des cogitations des plus grosses têtes de la cité du cinéma : "yaka faire la party avant le film". Ainsi 2.000 invités imbibés de champagne et comblés de caviar se sont écroulés sur leur siège. Et ça ronflait sec dans les salles ■

■ Petite nouvelle de nos amis les riches 2, le retour. Schwarzie aurait acheté 500.000 dollars (3.000.000 de francs) les négatifs des chutes de son premier film **Pumping Iron**. Par nostalgie ? Non, juste parce qu'on l'y voyait fumer de l'herbe et insulter les gens dans la rue. Pas très bon pour l'image de marque



■ *Arnold Schwarzenegger dans* ***Pumping Iron*** *: la gonflette, ça va, mais la fumette, bonjour les dégâts !* ■

■ Dans **Demolition Man**, les admiratrices de Stallone restent carrément frustrées. Certes, elles ont droit à son postérieur sous toutes les coutures, mais pas un seul plan de ses parties intimes. Pour 500 dollars, elles peuvent mettre fin à leur frustration. Des photos prises à l'insu de l'acteur sur le tournage dévoilent la totalité de son anatomie. Ces photos se vendent paraît-il très bien dans les boîtes gays de Rome. Enfin bon, 1.500 balles pour voir une zigounette qui, si l'on en croit les dires d'une de ses conquêtes, est toute riquiqui, ça fait quand même beaucoup. Pour le tiers, je vous envoie une photo de la mienne. Parole de Choumchoum. *(Moi qui croyais que le trafic d'organes était interdit)* ■

■ Stephen King a écrit une lettre ignoble au magazine américain *Imagi-movies*. Le canard demandait une interview. King leur répond : *"Après tout le mal que vous avez dit de mon scénario de* **La Nuit Déchirée**, *vous osez me demander une interview ? Vous rêvez mon pauvre ami. Disparaissez et ne m'écrivez plus d'autres lettres"*. Le rédac' chef ne se dégonfle pas et envoie à King une réponse bien sentie qui donne à peu près ceci : *"Si vous ne voulez pas qu'on dise du mal de vos scripts, il vous suffit d'arrêter d'écrire de la merde"*. Il n'y aura sans doute jamais d'interview de l'écrivain dans *Imagi-movies*. Rallouch, qui court après un entretien avec le King depuis des mois, me demande de dire qu'il trouve que **La Nuit Déchirée** est un chef-d'œuvre absolu, le meilleur film qu'il ait jamais vu de sa vie entière. A bientôt pour la lecture de l'interview de Stephen King dans ces pages, donc.

■ **John CHOUMCHOUM** ■

(Mais, je comprends pas, c'est nul pourtant **La Nuit Déchirée**. *Quoi ? Qu'est-ce que tu racontes, Rallouch ? Ah non, je dirai pas que c'est bien. Parce que c'est nul et que c'est nul, voilà. Signé Zébulon)*

(Dernière news : il n'y aura en fait sans doute jamais d'interview de l'écrivain dans *Impact*, et pour *Mad Movies*, c'est mal barré. Signé Choumchoum)

VAN DAMME inédit !

Avant **Karaté Tiger**, Jean-Claude Van Damme avait déjà tâté de la caméra dans **Monaco Forever**, un film (?) inachevé de William A. Levy (?). Rebaptisée **Kickboxing Story** (!) chez *Marco & Polo Production Vidéo* (?!), cette chose invraisemblable montre la star belge dans son premier rôle : celui d'un karatéka un peu folle. La suite en images !



Jean-Claude Van Damme (dans la voiture) : *Je vous raccompagne un bout de chemin ?*
L'homme ("Michael Krupp, un voleur de bijoux spécialisé sur la Côte d'Azur" explique le résumé) : *Ah oui, merci...*
La discussion s'engage.
Van Damme : *Tu es drôlement habillé pour un dimanche matin !*
L'homme : *C'était une longue nuit au casino, je ne me suis pas encore changé...*
Van Damme : *Tu es de la région, là ?*



L'homme : *Non, pas du tout.*
Van Damme : *Le ciel... Ce ciel est formidable...*
L'homme : *Oh oui, vraiment très beau...*
Van Damme : *Tu es un athlète, dis !* (posant la main sur la cuisse de l'homme)
Van Damme : *Non, je disais, tu as un corps bien musclé, un athlète quoi* (renouvelant l'opération).
L'homme : *Oui, je fais beaucoup de sport.*
Van Damme : *C'est évident, hein, tes jambes sont bien musclées* (il lui palpe soudainement les burnes).



La voiture s'arrête. L'homme en descend, apparemment furieux.
L'homme : *Je vais t'apprendre les bonnes manières !*
Van Damme, lui emboîtant le pas : *Apprends-moi les bonnes manières !*
L'homme, indiquant un endroit : *Par là-bas...*
Van Damme : *Alors là, je crois que tu ne me connais pas...*
L'homme : *Avance, avance !*
Van Damme : *Eh bien apprends-moi les bonnes manières...*





L'homme, en position d'attaque : *Viens !* - Van Damme, calme : *J'arrive... Me touche pas !* - L'homme : *Viens !* - Van Damme : *Me touche pas !* - L'homme : *Viens !* - Van Damme : *Me touche pas !* - L'homme : *Viens !* - Van Damme : *Okay...* (en gros plan, façon **Les Visiteurs**)



Van Damme ôte son kimono et fait des ronds de jambe sautés. Il ne touche pas l'homme, qui a peur et n'arrive pas à se battre. Par un geste de la main, Van Damme l'invite à frapper. Mais l'homme prend la poudre d'escampette (en vitesse accélérée).



Van Damme, criant à son attention : *Tu as beaucoup de chance !* (Puis, plus bas) *Femmelette !*
L'homme court toujours.

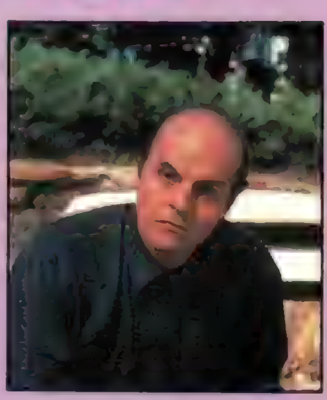


Van Damme, se retournant et rejoignant sa voiture en se dandinant : *Pfff... Tsss...*
Fin de cette scène - durée : 2 minutes et 13 secondes - qui est largement la meilleure du film (?).

A notre connaissance, Jean-Claude Van Damme n'a pas tenté de se porter acquéreur de ce bijoux, pour en détruire le négatif par exemple. C'est tout à son honneur.

filmographies

michael ironside



Un méchant que l'on adore haïr, ce Canadien à l'activité frénétique. Dès ses 15 ans, il écrit et interprète sa première pièce de théâtre. Et c'est l'escalade, de la télévision canadienne à Hollywood qui le sollicite pour personnifier les salauds, les keufs musclés, de la grosse production à la série B. Sa tête explose dans **Scanners**, il est l'amant diabolique de Sharon Stone dans **Total Recall**, le vilain immortel de **Highlander le Retour**... Il tourne, il tourne, Ironside, répétant souvent au détail près les mêmes mimiques dans une filmographie riche en surprises.

1977 - **Outrageous** de Richard Benner *1978* - **High' Ballin** (Peter Carter), **Nothing Personal** (George Bloomfield) *1979* - **The Family Man** (Glenn Jordan/TV) *1980* - **Suzanne** (Robin Spry), **Double Negative** (George Bloomfield), **Stone Cold Dead** (George Mandeluk) *1981* - **Visiting Hours/Terreur à l'Hôpital Central** (Jean-Claude Lord), **Scanners/idem** (David Cronenberg), **Spiral** (J. Kohanay), **Surfacing** (Claude Jutra) *1982* - **I, Maureen** (Jeanine Manatis), **The Sins of Dorian Gray** (Tony Maylan/TV) *1983* - **Cross Country** (Paul Lynch), **Spacehunter : Adventure in the Forbidden Zone/Le Guerrier de l'Espace** (Lamont Johnson) *1984* - **The Surrogate** (Don Carmody), **Best Revenge** (John Trent), ***V : The Series*** (série TV) *1985* - **The Falcon and the Snowman/Le Jeu du Faucon** (John Schlesinger), **American Nightmare/idem** (Don McBrearthy) *1986* - **Top Gun/idem** (Tony Scott), **Tai-Pan/idem** (Darryl Duke) *1987* - **Jo Jo Dancer Your Life is Calling** (Richard Pryor), **Nowhere to Hide** (Mario Azzopardi), **Extreme Prejudice/idem** (Walter Hill), **Hello Mary Lou : Prom Night 2/Hello Mary Lou** (Bruce Pittman), **Murder in Space** (Steven Hilliard Stern/TV), **Ford : The Man and the Machine** (Allan Eastman/TV) *1988* - **Office Party** (George Mihalka), **Watchers/idem** (Jon Hess) *1989* - **Murder by Night/Amnésia** (Paul Lynch), **Mindfield/La Mémoire Assassinée** (Jean-Claude Lord), **Destiny to Order** (Jim Purdy), **Thunderground** (David Mitchell) 1990 - **Total Recall/idem** (Paul Verhoeven), **Highlander II, The Quickening/Highlander le Retour** (Russell Mulcahy), **McBain/idem** (James Glickenhaus), **Neon City/idem** (Monte Markham), **Tales from the Crypt/ Les Contes de la Crypte, épisode The Sacrifice/Patron de l'Argent !** (Richard Greenburg/TV) *1991* - **Chaindance/idem** (Allan Goldstein), **Payback** (Russell Solberg), **The Vagrant/Psychose Meurtrière** (Chris Walas), **A Passion of Murder/No Return** (Neill Fearnley), **Deadly Surveillance/Sous Haute Surveillance** (Paul Ziller), **Drop Dead Gorgeous ou Victim of Beauty** (Paul Lynch/TV) *1992* - **Café Romeo** (Rex Bromfield), **Killer Image/Objectif Meurtre** (David Winning), **Guncrazy/idem** (Tamra Davis/TV), **Sweet Killing/Deux Doigts de Meurtre** (Eddy Matalon) *1993* - **Spanish Rose ou Point of Impact/Le Garde du Corps** (Bob Misiorowski), **Free Willy/Libérez Willy** (Simon Wincer), **Forced to Kill** (Russell Solberg), **Mardi Gras for the Devil ou Night Trap** (David A. Prior), **Marked for Murder ou The Sandman** (Mimi Leder/TV), **Father Hood** (Darrell James Roodt) *1994* - **The Killing Machine** (David Mitchell), **Sleepless** (Paul Ziller), **Save Me** (Alan Roberts), **Fortunes of War** (Thierry Notz), **Glass Shield** (Charles Burnett), **Red Scorpion 2** (Michael Kennedy), **Red Sun Rising** (Francis Megahy)

lance henriksen



Majestueux et grinçant, il tirait tout à lui la couverture dans **Chasse à l'Homme**. Androïde dans **Aliens**, meneur d'une meute de vampires dans **Aux Frontières de l'Aube**, c'est un coutumier des rôles de patibulaires, de malfrats, de flics coriaces, de dingues. Le visage taillé à la serpe, les yeux perçants, la moue caustique, ce bonhomme, d'une gentillesse extrême dans la vie, fugue de son foyer parental dès l'âge de 12 ans. Pour faire de l'auto-stop, pour bourlinguer sur des raffiots à travers le monde. Et rencontrer le théâtre, puis le cinéma, grâce à Lee Marvin qui le recrute derrière les barreaux. Un parcours étonnant.

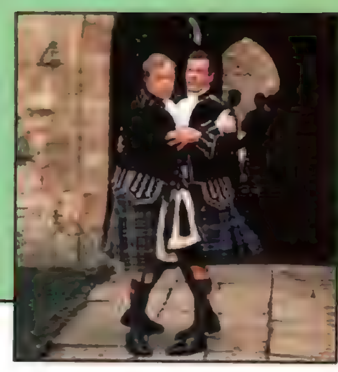
1973 - **The Emperor of the North Pole/L'Empereur du Nord** (Robert Aldrich) *1975* - **Dog Day Afternoon/Un Après-Midi de Chien** (Sidney Lumet) *1976* - **Mansion of the Doomed** (Michael Pataki), **The Next Man/Meurtre pour un Homme Seul** (Richard C. Sarafian), **Return to Earth** (Jud Taylor/TV), **Network/Network, Main Basse sur la Télévision** (Sidney Lumet) *1977* - **Close Encounters of the Third Kind/Rencontres du Troisième Type** (Steven Spielberg) *1978* - **Damien, The Omen II/Damien, La Malédiction 2** (Don Taylor) *1979* - **Il Visitore** (Giulio Paradise) *1981* - **The Dark End of the Street** (Jan Egleson), **Prince of the City/Le Prince de New York** (Sidney Lumet) *1982* - **A Question of Honor** (Jud Taylor/TV) *1983* - **The Right Stuff/L'Etoffe des Héros** (Philip Kaufman), **Piranha II : The Spawning/Piranha 2, Les Tueurs Volants** (James Cameron), **Nightmares/En Plein Cauchemar** (Joseph Sargent), **Blood Feud** (Mike Newell/TV) *1984* - **The Terminator/Terminator** (James Cameron), **Savage Dawn/L'Aube Sauvage** (Simon Nuchtern) *1985* - **The Jagged Edge/A Double Tranchant** (Richard Marquand), **Choke Canyons** (Chuck Bail), **Streets of Justice/Droit de Vengeance** (Christopher Crowe/TV) *1986* - **Aliens/idem** (James Cameron), **Survival Quest** (Don Coscarelli) *1987* - **Near Dark/Aux Frontières de l'Aube** (Kathryn Bigelow), **Deadly Intent** (Nigel Dick) *1988* - **Pumpkinhead/Le Démon d'Halloween** (Stan Winston), **Hit List/idem** (William Lustig) *1989* - **Horror Show ou House 3/House 3** (James Isaac), **Johnny Handsome/Johnny Belle Gueule** (Walter Hill) *1990* - **Tales from the Crypt/Les Contes de la Crypte, épisode Cutting Cards** (Walter Hill/TV) *1991* - **Stone Cold/idem** (Craig Baxley), **The Pit and the Pendulum/Le Puits et le Pendule** (Stuart Gordon), **Comrades in Arms/War** (J. Christian Ingvordsen), **A Reason for Living : the Jill Ireland Story** (Michael Rhodes/TV) *1992* - **Alien 3/idem** (David Fincher), **Jennifer 8/idem** (Bruce Robinson), **Delta Heat/idem** (Michael Fischa), **Excessive Force** (Jon Hess), **The Outfit** (J. Christian Ingvordsen), **Knights/idem** (Albert Pyun) *1993* - **Hard Target/Chasse à l'Homme** (John Woo), **Man's Best Friend/ Max, le Meilleur Ami de l'Homme** (John Lafia), **Super Mario Bros/idem** (Rocky Morton & Annabel Jenkel/simple apparition) *1994* - **The Penal Colony of the Dead** (Martin Campbell), **The Quick and the Dead** (Sam Raimi), **The Color of Night** (Richard Rush)

Cette rubrique vous botte ? Vous souhaitez la publication de la filmographie de vos comédiens préférés et nulle part vous la trouvez. Ecrivez nous et nous nous y attellerons...

fourre-tout

[illegible]

rayon inédits



▲ Roger Moore & Michael Caine dans Double Arnaque ▲



▲ Mimi Rogers dans Les Yeux du Crime ▲

Des acteurs ? Michael Caine - Roger Moore - Stacy Keach - Charles Bronson - Christopher Reeve - Charlie Sheen - Mimi Rogers - Tanya Roberts - Anthony Perkins - Brad Dourif - Richard Chamberlain

Des réalisateurs ? Michael Winner - Mike Newell - Michael Anderson - Ivan Passer - Jim Wynorski

Leurs films ? Tous inédits au cinéma, en France

La vidéo dans *Impact* ou quand le petit écran complète positivement le grand

les yeux du crime

Encore un thriller passionnel, un genre très prisé depuis **Liaison Fatale.** Toute l'astuce des **Yeux du Crime** tient à savoir si oui ou non l'énigmatique Aline Broussard a tué quelques clients en leur tirant dans le bas-ventre. Pendant que la police enquête, la suspecte file le grand amour avec William Tauber, un professeur de psychologie qu'elle a sauvé du suicide. La clef du mystère renvoie à une sordide histoire d'inceste et de dédoublement de la personnalité. A moins que la douce Aline ait vraiment une sœur jumelle péripatéticienne de luxe...
Réalisateur de **Tension Mortelle,** Leon Ichaso lorgne ostensiblement vers **Pas de Printemps pour Marnie,** vers tous les Hitchcock jouant avec la culpabilité de ses héroïnes. Il brouille les pistes, joue adroitement du sex-appeal d'une Mimi Rogers troublante, étale sa culture en diffusant un extrait d'**A Bout de Souffle,** s'intéresse plus qu'il n'est de coutume dans le genre à un flic rusé interprété par un William Forsythe épatant. Adroit, mais de facture conventionnelle.

Fox Vidéo/PFC présentent *LES YEUX DU CRIME (THOSE BEDROOM EYES* - USA - 1992) avec Mimi Rogers - Tim Matheson - William Forsythe - Carlos Gomez - Caroll Baker **réalisé par** Leon Ichaso

silent thunder, le volant de la mort

Craig Baxley a vu et revu **Duel,** mais son bahut jaune pâle ne provoque pas le grand frisson. Ce semi-remorque écume les routes du désert du Nevada pour provoquer quelques spectaculaires accidents. N'appréciant guère les conducteurs qui tentent de le dépasser, il fauche mortellement le fils de Claude Sams, camionneur robuste et jeune marié. Devant l'incapacité de la police à régler l'affaire, Sams mène l'enquête, distribue des tracts, promet une récompense de 1000 dollars à qui l'aidera à trouver le coupable...
Bien routinier ce polar routier dont l'attrait principal, les gros culs ricains, a déjà été filmé de manière plus inspirée. Par Spielberg, par Sam Peckinpah dans **Le Convoi,** par George Miller dans **Mad Max 2.** Craig Baxley pique là quelques idées de mise en scène. Ancien cascadeur chevronné, il réussit toutefois quelques carambolages et un duel final saisissant entre le chauffard de la mort et le père vengeur.

PolyGram présente *SILENT THUNDER* (USA - 1992) avec Stacy Keach - Lisa Banes - Tom Bower - Thomas Wilson Brown - Sandahl Bergman **réalisé par** Craig Baxley

tension mortelle

Ils sont très menacés ces derniers temps, les proprios américains. **Fenêtres sur Pacifique, JF Partagerait Appartement, Machinations, Meurtre à Double Tour...** Impossible de louer, de céder une ou deux pièces sans tomber sur un dingue homicide ! **Tension Mortelle** apporte une nouvelle pièce au dossier. Cette fois, c'est Meredith Cole, une artiste agoraphobe en permanence cloîtrée chez elle, qui loue une chambre à une prétendue étudiante, Jane, bientôt rejointe par son prétendu frère et flic, Peter. En fait, ces amants (une paranoïaque évadée de l'asile et son gardien) sont les voleurs d'un gros diamant. Découverts, ils séquestrent leur propriétaire...
On connaît la musique de ce suspense bien fichu, un peu longuet dans son dénouement toutefois, le scénariste ne sachant pas s'arrêter à temps. Points forts : la performance de Jennifer Rubin aussi belle qu'effrayante dans ses excès de violence et de jalousie (elle ferait une Catwoman aussi parfaite que Michelle Pfeiffer), les images toutes en bleu et rouge de Bojan Bazelli (**Body Snatchers**), l'adresse technique de Leon Ichaso, un nouveau venu prometteur... Pas mal du tout en définitive.

TF1 Vidéo présente *TENSION MORTELLE (THE FEAR INSIDE* - USA - 1991) avec Christine Lathi - Jennifer Rubin - Dylan McDermott - David Ackroyd **réalisé par** Leon Ichaso

double arnaque

Faut croire que Philippe Clair et Max Pécas, les princes de la pantalonnade made in France, ont fait en la personne de Michael Winner, réalisateur d'**Un Justicier dans la Ville** et de la plupart de ses séquelles, un émule fervent, porté sur les gags pesants, les situations vaudevillesques, les clins d'œil grivois...
Avec le concours de Roger Moore et Michael Caine, des copains dans la vie qui s'amusent ici comme des bidasses en permission, Michael Winner réalise une comédie policière menée à une cadence infernale mais irrémédiablement crétine. Les escrocs Sidney Lipton et Gerald Smith possèdent des sosies parfaits. Ce sont Daniel Hicklar et John Bavistock, deux éminents scientifiques en passe de vendre leur invention (le secret de fabrication d'une énergie à bon marché) à la puissance étrangère la plus généreuse. Récupérés par le contre-espionnage et la CIA, Lipton et Smith se substituent aux originaux dans l'Orient Express qui les conduit sur le lieu des négociations...
Plaisanteries au-dessous de la ceinture, chiennes en chaleur, déguisements à volonté, références obstinées au cartoon, poursuites, bagarres... Les amoureux de Woody Allen connaîtront l'indigestion de leur vie. Les nostalgiques de **Comment se Faire Réformer** et autres gauloiseries se pâmeront de bonheur à constater que les sujets de sa Grâcieuse Majesté peuvent élever la connerie à un niveau tout à fait appréciable.

FIP/Empire Vidéo présente *DOUBLE ARNAQUE (BULLSEYE !* - Grande-Bretagne - 1991) avec Michael Caine - Roger Moore - Sally Kirkland - Deborah Barrymore - Lee Patterson **réalisé par** Michael Winner

obsession meurtrière

Triste que Anthony Perkins ait bouclé sa carrière par ce téléfilm sinistre, aux images aussi laides que standards. Son rôle : Paul Miller, un détective qui recherche l'assassin de sa femme, un serial-killer particulièrement porté sur les femmes de 30 ans, des battantes socialement enviées dont le tueur jette les cadavres dans les bois. Qui est-il ? Miller lui-même ? Le flic chargé de l'enquête ? Le golden-boy dont s'éprend Joanna Warren ? A moins que ce soit son petit frère ? La réponse se trouve dans le conte "Hansel & Gretel", mais la déprimante médiocrité de la mise en scène, les péripéties téléphonées du scénario annihilent totalement le suspense. Toutes les carences du genre répondent à l'appel et les interprètes, qui semblent pourtant y croire, se démènent en vain.

UGC Vidéo présente *OBSESSION MEURTRIERE (IN THE DEEP WOODS* - USA - 1992) avec Rosanna Arquette - Anthony Perkins - Will Patton - D.W. Moffett - Chris Rydell **réalisé par** Charles Correll



▲ Stacy Keach dans Silent Thunder, le Volant de la Mort ▲



▲ Jennifer Rubin dans Tension Mortelle ▲

Richard Chamberlain : des lauriers et un navet



▲ *Le Comte de Monte-Cristo* ▲

Le bellâtre des **Oiseaux se Cachent pour Mourir** a de l'allure dans **L'Homme au Masque de Fer** d'après Alexandre Dumas, romancier qui lui a porté chance lors des **Trois Mousquetaires** de Richard Lester pour lequel il interpréta Aramis. Dans **L'Homme au Masque de Fer**, ce comédien aujourd'hui reconverti dans la comédie musicale incarne à la fois Louis XIV et son frère aîné, parfait sosie. Par l'intermédiaire de Fouquet (Patrick MacGoohan, onctueux), le jumeau est emprisonné à la Bastille, puis à l'Ile Sainte-Marguerite où un masque de fer empêche quiconque de distinguer son visage. Cependant, deux dévoués serviteurs du royaume, Colbert et D'Artagnan, délivrent le captif, lui apprennent les bonnes manières afin qu'il remplace son odieux frère au terme d'une savante substitution. Une illustration honnête d'un livre très puissant qui tire magistralement partie de figures historiques. Parures luxueuses, sites superbes, complot et politesses sont au rendez-vous, plus la beauté angélique d'une comédienne aujourd'hui oubliée, Jenny Agutter.

Le Comte de Monte-Cristo se place nettement en deça de **L'Homme au Masque de Fer**, même si l'adaptateur d'Alexandre Dumas, synthèse faisant, n'oublie pas l'essentiel. Edmond Dantès, jeune navigateur promis à un bel avenir, croupit 14 ans dans une geôle du château d'If. Accusé de conspiration pro-napoléonienne, il parvient à se rendre complice de l'Abbé Faria qui lui révèle l'emplacement d'un fabuleux trésor. Richissime, Edmond Dantès, sous l'identité du Comte de Monte-Cristo, monte de machiavéliques stratagèmes pour se venger des jaloux qui l'ont envoyé au trou, le procureur De Villefort, le banquier Danglars, le général Fernand Mondego... Evidemment, le livre d'Alexandre Dumas demande un minimum de trois heures de métrage (comme ce fut le cas dans la version de Claude Autant-Lara en 1961), d'où un déroulement trop rapide des péripéties. Si la ligne directrice résiste, si Richard Chamberlain fait bonne figure, la mise en scène manque d'envergure et la reconstitution historique d'ampleur.

Une quinzaine d'années après **L'Homme au Masque de Fer** et **Le Comte de Monte-Cristo**, Richard Chamberlain perd de son panache dans **Péril au 80ème Parallèle**, téléfilm catastrophe particulièrement indigent qui fait passer **Les Survivants** pour un chef-d'œuvre. Héroïque commandant d'un avion Hercule réduit en bouillie, il doit résister, en compagnie d'une douzaine d'autres rescapés, à des moins trente au-dessous de zéro. Ceci trente-six heures durant, pendant que les secours, ralentis par la tempête, arrivent. Dans un environnement bidon qui pue le studio, l'on chante, l'on s'étreint sans que le drame, adapté de faits réels, ne suscite la moindre émotion. Se débattant dans des nuages de neige synthétique, Richard Chamberlain est au diapason de ce triste produit. C'est-à-dire nul.

Film Office présente ***L'HOMME AU MASQUE DE FER (THE MAN IN THE IRON MASK*** **- USA Grande-Bretagne - 1977) avec Richard Chamberlain - Patrick MacGoohan - Jenny Agutter - Ralph Richardson - Ian Holm - Louis Jourdan réalisé par Mike Newell**

Film Office présente ***LE COMTE DE MONTE-CRISTO (THE COUNT OF MONTE CRISTO*** **- USA/ Grande-Bretagne - 1975) avec Richard Chamberlain - Tony Curtis - Louis Jourdan - Trevor Howard - Donald Pleasence - Kate Nelligan réalisé par David Greene**

Zénith Productions présente ***PERIL AU 80ème PARALLELE (ORDEAL IN THE ARTIC*** **- USA - 1993) avec Richard Chamberlain - Catherine Mary Stewart - Melanie Mayron - Scott Hyland - Page Fletcher réalisé par Mark Sobel**



▲ *L'Homme au Masque de Fer* ▲



▲ *Péril au 80ème Parallèle* ▲

the sea wolf

"Le Loup des Mers" de Jack London adapté pour Ted Turner par Michael Anderson, le réalisateur de **L'Age de Cristal** et de **Orca**. Evidemment, au passage, le récit subit un certain adoucissement, Loup Larsen, tout en préservant sa complexité, perdant beaucoup de son sadisme. Lecteur des philosophes et de Shakespeare, ce capitaine de goélette de la fin du siècle dernier malmène salement son équipage durant une chasse au phoque. Egalement à bord, deux naufragés : l'arrogant critique-écrivain Humphrey Van Weyden et Flaxen, une jolie voleuse. Entre haine et admiration pour ce navigateur autodidacte, Humphrey Van Weyden, promu mousse pour "apprendre la vie", doit composer avec des matelots toujours à deux doigts de la mutinerie.

Découpé en tranches de quinze minutes pour permettre l'insertion des messages publicitaires, **The Sea Wolf** bénéficie de la réalisation compétente mais académique du vétéran Michael Anderson. Ce téléfilm de luxe doit beaucoup à Charles Bronson, excellent sous la casquette de Loup Larsen, personnage extrêmement dur, diaboliquement intelligent, menacé par la cécité et, paradoxalement, attachant.

Delta Vidéo présente THE SEA WOLF (USA - 1992) avec Charles Bronson - Christopher Reeve - Catherine Mary Stewart - Marc Singer réalisé par Michael Anderson





▲ *Charles Bronson & Christopher Reeve dans The Sea Wolf* ▲

péchés capitaux

Ce gros cochon de Jim Wynorski s'intéresse au cinéma pour les charmes de ses comédiennes. Comme Fred Olen Ray, l'autre suppôt de la série Z californienne, il ne rate jamais une occasion de dévoiler des créatures généreusement dotées au point de vue mammaire. C'est le cas dans **Péchés Capitaux**, polar sexy tournant autour d'une clinique de thérapie sexuelle. L'établissement, plus proche du bordel de luxe que de l'hosto, est tenu par les époux Callister, des dépravés, tirant parti, physiquement et financièrement parlant, de leurs pensionnaires. Afin de venger sa soeur, Kay décroche un emploi d'infirmière dans l'établissement. Avec l'aide du détective Barry Mitchum, elle accumule les preuves contre Scott et Jessica Callister...

Très mince, l'intrigue de **Péchés Capitaux**, remplie aussi de personnages saugrenus et inutiles, présents pour meubler à l'image des scènes de cul. De ce côté-là, Tanya Roberts se fait piquer la vedette par Delia Shepard, une sorte de Brigitte Nielsen sans la silicone, sublime dans le rôle de la salope de service.



▲ *Delia Shepard dans Péchés Capitaux* ▲

Fox Vidéo/PFC présentent ***PECHES CAPITAUX (SINS OF DESIRE*** **- USA - 1992) avec Tanya Roberts - Nick Cassavetes - Delia Shepard - Jay Richardson - Jan-Michael Vincent - Roberta Vasquez réalisé par Jim Wynorski**

jugement dernier

De quoi souiller l'habit pontifical. Le Père Tyronne, ancien voyou reconverti dans les ordres, fréquente les boîtes de strip-teaseuse, les sex-shops, rêve d'une liaison coupable avec une effeuilleuse. Ce curé de choc enquête sur les agissements d'un serial-killer mystique, tuant ses victimes, putes et strip-teaseuses, après les avoir peintes. Suspect numéro 1 du meurtre d'une brebis égarée, ce prélat mène rondement l'affaire pendant que le dingue flirte avec une oie blanche, désireuse de perdre sa virginité en sa compagnie...

Comme toute production Roger Corman qui se respecte, **Jugement Dernier** égraine sa dizaine de séquences de nu. Mais, malgré le cahier des charges, cette série B entre **New York Deux Heures du Matin** et **Sanglantes Confessions** atteint un niveau appréciable. Même si le débat sur le célibat des prêtres ne demeure qu'à l'état d'amorce, les personnalités de l'homme d'église et du fou purificateur donnent un certain relief à ce thriller, par ailleurs plutôt joliment emballé, ce qui se fait rare chez Roger Corman.

Gaumont/Columbia/Tri-Star Home Vidéo présente ***JUGEMENT DERNIER (FINAL JUDGEMENT*** **- USA - 1992) avec Brad Dourif - Maria Ford - Isaac Hayes - David Ledingham - Karen Black - Roberta Vasquez réalisé par Louis Morneau**



▲ *Reese Madigan dans* ***American Shaolin*** ▲

double trouble

Peter et David Paul (**Les Barbarians, Think Big**) persévèrent. Ces jumeaux bodybuildés ne se prennent heureusement pas au sérieux. Mauvais comédiens, ils ont choisi le parti d'en rire, de cligner de l'oeil, de s'auto-parodier, de s'envoyer même quelques vannes sur le volume de leur musculature et le rachitisme de leur cerveau. Une profession de foi en somme. Dans **Double Trouble**, généré par la réalisation de **Double Impact**, les frangins incarnent des frères ennemis, l'un flic, l'autre cambrioleur (le chat-pardeur !), contraints de faire équipe pour coincer Philip Chamberlain, truand de haut vol s'en allant faire main-basse sur plusieurs dizaines de millions de dollars en diamants. Mais voilà, le jumeau Arsène Lupin possède la clef du coffre...
Taillée comme ses héros, cette comédie policière offre ce qu'on attend d'elle : des empoignades très musclées dont une bagarre destructrice lorgnant du côté de chez Tex Avery, des vilains caricaturaux, deux héros complices qui ne cessent de se tirer dans les pattes, un zeste de violence sanguinolante... Pas léger-léger, pas brillant-brillant, vraiment drôle à deux ou trois reprises, mais regardable au-delà du baillement fatidique. Le réalisateur John Paragon et les frangins Paul viennent de remettre ça en tournant **Twinsitters**.

Film Office & Victory Vidéo présentent ***DOUBLE TROUBLE*** (USA - 1991) Peter Paul - David Paul - Roddy McDowall - Steve Kanaly - Troy Donahue - David Carradine **réalisé par** John Paragon

american shaolin

Un retour aux sources en quelque sorte, bien opportuniste cependant. Humilié au cours d'un tournoi d'arts martiaux parce que son adversaire lui a baissé son kimono, Drew Carson décide de se perfectionner en partant pour le monastère de Shaolin, au fin fond de la Chine. Après quelques difficultés, le jeune américain est intégré auprès des derniers élèves de ce temple du bouddhisme et du kung fu. Mais, malgré son désir de s'élever spirituellement, Drew Carson s'affiche en élément indiscipliné, avant de se métamorphoser en Shaolin plus Shaolin que les Shaolins eux-mêmes...
L'apprentissage de la sagesse orientale et des arts martiaux par un occidental motivé tient désormais du cliché. **A Armes Egales**, les **Karaté Kid**, **Bloodsport**... Nombreux sont les films à avoir déjà exploité le filon. En se situant sur les lieux de l'action (vraiment ?), **American Shaolin** espère donc se donner un relief supplémentaire, un respect réel des traditions séculaires. Malheureusement, le film se rapproche davantage des déboires de nouvelles recrues dans une caserne à la discipline de fer. On fait le mur pour courir la gueuse, on tente de piéger l'instructeur impassible, on déplace des tonnes de caillasse sur fond de rock endiablé... Et finalement, Drew Carson, tout bonze qu'il est devenu, dérouille celui qui l'a bafoué sur le ring. La morale yankee finit par prendre le dessus. Charmant.

Film Office & Victory Vidéo présentent ***AMERICAN SHAOLIN*** (Hong Kong - 1991) avec Reese Madigan - Daniel Dae Kim - Billy Chang - Cliff Lenderman **réalisé par** Lucas Lowe



▲ *Peter & David Paul dans* ***Double Trouble*** ▲

affaire très privée

Le mari de Valérie McCoughlin disparaît brutalement. S'est-il enfui avec sa maîtresse comme le laissent supposer les premiers indices ? A-t-il été battu à mort comme l'indique la découverte d'un cadavre répondant à son signalement ? David Shepard, détective privé, découvre que Darryl McCoughlin n'est pas l'homme qu'il paraissait être, que depuis toujours sa femme ignorait sa véritable identité et une tragédie survenue durant son enfance...
Bien malin celui qui devinera le dénouement de ce téléfilm au ton assez désinvolte, plutôt cool malgré quelques pointes de violence. Avec ironie et souplesse, Ivan Passer sourit des clichés du film noir, de l'image du privé, de la femme fatale, du flic vindicatif. Sans sombrer dans le pastiche pesant, il donne à cette **Affaire très Privée** un goût délicieux, proche de certains épisodes de ***Clair de Lune***. Dans le rôle du détective sans arme, myope et hésitant avec les femmes, Mark Harmon compose l'un des meilleurs personnages de sa carrière. Une agréable surprise.

PolyGram Vidéo présente ***AFFAIRE TRES PRIVEE (FOURTH STORY*** - USA - 1990) avec Mimi Rogers - Mark Harmon - Cliff DeYoung - Paul Gleason - M. Emmett Walsh **réalisé par** Ivan Passer

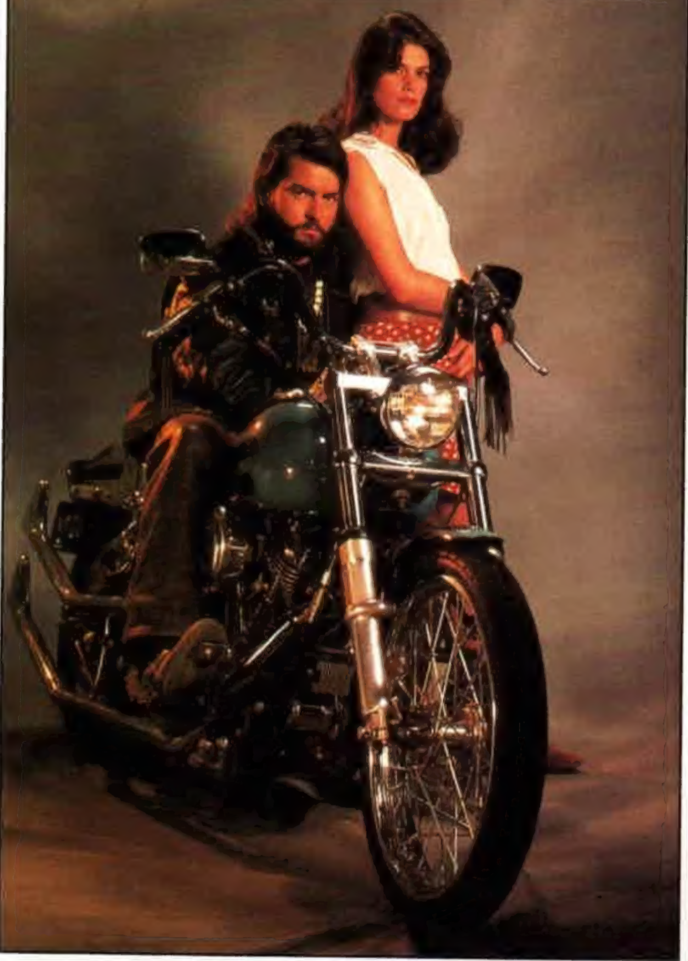


▲ *Mark Harmon & Mimi Rogers dans* ***Affaire très Privée*** ▲

fixing the shadow

Scénariste de **A la Poursuite d'Octobre Rouge** et de **Highlander**, Larry Ferguson se lance dans la mise en scène. Son film : un remake de **Dernière Limite** situé dans le milieu des bikers américains, les Jackals, une bande de Hell's Angel vivant de trafic de drogue, d'armes, et de meurtres. S'y infiltre Daniel Saxon, un flic téméraire traumatisé par une enfance martyre. Rebaptisé S.I.D., cette "taupe" s'initie aux lois du clan et, sur le fil du rasoir, se prend dangereusement au jeu, malgré les mises en garde de son supérieur et de sa maîtresse, une photographe collant également aux boots des avaleurs de bitume...
Inspiré de faits réels et très documenté sur les moeurs des Hell's Angels intégristes de Californie (la séquence de mariage orchestrée par Michael Madsen est désopilante de verdeur), **Fixing the Shadow** souffre de venir après **Dernière Limite**. Si le film bénéficie d'une réalisation efficace, d'interprètes crédibles (Charlie Sheen, malgré son air impassible à la **Hot Shots**), de tronches patibulaires et du "The Road to Hell" de Chris Rea, sa narration semble un peu trop chaotique pour qu'on ne soupçonne pas le producteur d'avoir taillé dans la pellicule. Un petit "Born to Be Wild" donc que les amateurs de grosses bécanes bricolées mains apprécieront tout particulièrement.

PolyGram Vidéo présente ***FIXING THE SHADOW*** (USA - 1993) avec Charlie Sheen - Michael Madsen - Linda Fiorentino - Courtney Vance - Leon Rippy - Rip Torn **réalisé par** Larry Ferguson



▲ *Charlie Sheen & Linda Fiorentino dans* ***Fixing the Shadox*** ▲

OUVREZ-LA !

C'est bien beau d'aller relever les petites coquilles et autres fautes de frappe chez vos confrères, mais comme le dit si bien le dicton : avant de mater la paille dans la mirette du voisin, faudrait p't'être voir d'abord à enlever la poutre qui dépasse de son œil à soi. Alors de grâce, je vous prie, cessez d'imiter vos confrères qui s'évertuent encore à écrire "loser" avec deux "o" ! Votre dossier sur Sam Peckinpah (excellent, au demeurant) était particulièrement truffé de cette idiosyncrasie toute journalistique qui, si elle peut paraître naturelle pour le scribouillard français lambda, hérisse néanmoins le poil de n'importe quel lecteur anglophile. D'ailleurs, si "loser" (avec un seul "o", sacré nom d'une pipe !) signifie bel et bien "perdant", je vous mets au défi d'aller trouver un quelconque référent à "looser", ce terme auquel vous semblez tenir tant, pour la simple raison qu'il n'existe pas dans le lexique de la langue anglaise. Allez, bonne bourre quand même !

Phil Bringtown

PS : à propos, lorsque je parle de "scribouillard français lambda", n'allez surtout pas y voir une attaque lancée à votre encontre (j'estime beaucoup trop les journalistes d'*Impact* et *Mad Movies* pour les dénigrer). Je faisais tout bonnement référence à une certaine presse "branchos" qui utilise la syntaxe anglaise à tort et à travers. Voilà donc pour dissiper tout risque de malentendu.

Ah ça, c'est la mistake qui fait tilt. Mais bon, well, tu comprends, man, quand on est hyper busy, qu'on bosse sur la cover pour être ready pour le deadline, des fois on fait pas gaffe. Cimer pour la rectif !

C'est un vieux (trop) cinéphile qui vous écrit pour vous faire part de mon émotion à la lecture de votre article sur Sam Peckinpah dans le dernier numéro. Ses films étaient si méprisés à leur sortie en France qu'une redécouverte de son œuvre devrait lui permettre de se situer entre Howard Hawks et John Ford.
Je remarque que votre magazine souffre d'un manque de structure et on a l'impression qu'il n'y a pas grand chose à l'intérieur. Pourquoi ne pas reprendre celle de son alter ego *Mad Movies*, en changeant simplement les titres et les couleurs, personne ne vous le reprocherait (*Mad a 16 pages en plus, ne l'oublie pas, ce qui implique plus de sujets et de rubriques. Mais nous nous efforçons actuellement d'enrichir et de mieux structurer* Impact).
Suggestion : pourquoi ne faites-vous pas le rapprochement entre le rock'n roll et le cinéma dans son évolution :
- 1940-50 : jazz/films ultra-classiques
- fin sixties : Stooges, Stones, Doors/ **La Horde Sauvage, Le Bon, la Brute et le Truand, Bonnie and Clyde**
- 1973-75 : Aerosmith, ACDC, BOC/ **Les Dents de la Mer, L'Exorciste**
- fin seventies : Sex Pistols, Clash/ **Zombie, Mad Max**
- 1982-83 : Michael Jackson/E.T.

Depuis, les films et les disques sont en majorité pour les enfants ou adultes attardés, sauf quelques rebels. Avec des nineties qui recyclent le passé : compilations, disques dance music merdiques/remakes inutiles, buddy movies stupides. Il semble évident que les années 2000 vont voir un souffle nouveau libérateur. (...)

Olivier Orset

Oui, évidemment, très bonne idée de dossier. Mais bon, tu le fais ?!



■ *Une nouvelle "entorse aux principes" : une photo de* **The Snapper** ■

A l'exception de quelques films (les derniers Eastwood, Tarantino/Scott, Woo et quelques autres), l'actualité cinématographique dont vous parlez est de plus en plus difficile à défendre. Entre les séquelles insipides et les films de gosse assassin, ne vous serait-il pas possible de placer une page pour parler d'œuvres non pas difficiles mais indépendantes comme **Naked, Raining Stones** ou **The Snapper** ?
Est-il normal de consacrer 2/3 de page à **Héros Malgré lui** et une ligne dans l'édito du n° 47 pour **The Snapper** du même Stephen Frears ?
L'actualité est si creuse que vous faites des rétrospectives sur **Star Wars** (encore !!), soit quatre pages de remplissage. Le Space Opera, passe encore, ainsi que l'hommage au grand Sam Peckinpah (peut-on espérer que d'autres suivront sur Robert Aldrich et Don Siegel ?) (*Oui !*).
Sincères salutations

Fabien Legros

PS : Pour la rubrique de John Choumchoum, j'ai lu dans *Le Canard Enchaîné* qu'en pleine croisade anti-GATT et anti-**Jurassic Park**, alors que tout le monde parlait d'exception culturelle, les distributeurs *Gaumont/Pathé* avaient vidé du plus grand écran parisien **Germinal** (alors en plein succès cocardier) pour laisser la place à **Jurassic Park**. Bel exemple de patriotisme s'il en est !
PS 2 : Dans quel numéro des *Cahiers du Cinéma* analyse-t-on la mise en scène de John Woo ? (473)

*La vocation d'*Impact *n'est tout simplement pas de défendre* **Naked, Raining Stones** *ou* **The Snapper**. *Le fait que ce soient des productions indépendantes n'a rien à voir avec ce choix. Nous ne pouvons traiter toute l'actualité pour trois raisons : d'abord,* Impact *n'est pas un magazine généraliste ; ensuite, au cas où nous déciderions de nous élargir, nous n'aurions pas assez de place ; enfin, nous ne sommes que trois et demi à faire la revue ! Tout au plus pouvons-nous donc vous informer de telle ou telle belle sortie, ou de telle ou telle séance de rattrapage à ne manquer sous aucun prétexte, et faire de temps en temps une entorse aux principes :* **Snake Eyes** *d'Abel Ferrara en est le dernier exemple.*
Quant à **Star Wars**, *difficile de ne pas l'inclure dans un dossier Space Opera !*

Salut les gars, c'est la première fois que je prends la plume pour écrire à *Impact* (alors que *Mad* a déjà reçu nombre de mes courriers), mais là j'en ai marre. Marre qu'on démolisse **Chasse à l'Homme** et sa vedette Van Damme. Bon, je suis belge, mais ce n'est pas pour cela que je défends Van Damme. D'ailleurs, moi aussi je le trouve prétentieux et je pense que le succès lui a vraiment tourné la tête. Non, ici, c'est l'acteur et ses films que je défends. D'accord, point de vue jeu, il est limité, mais tous les gros bras sont pareils (Seagal est un maître dans le genre "l'homme au masque de cire"), et je crois que cela va en s'améliorant (comme pour Stallone et Schwarzie). Mais bon sang, même si les scénarios sont trop simplistes, on prend son pied, on se fait du bien en regardant ses films et c'est le principal quand on va au ciné, non ? **Chasse à l'Homme** est, de loin, son meilleur film. Cela est dû bien évidemment au grand talent de John Woo (au fait, ses autres films ne sont pas sortis en Belgique et c'est scandaleux), mais franchement, Van Damme n'y est pas nul, comme je l'ai beaucoup lu. Ce qui me met en rogne, c'est que cet acteur a été encensé au début, et par la presse et par vos lecteurs, et que maintenant tout le monde lui crache dessus (je sais bien que l'on brûle souvent ce que l'on a adoré, mais il y a des limites).
Même vous, à *Impact*, qui ne tarissiez pas d'éloges pour lui au début, chaque film étant meilleur que le précédent, etc..., vous le démolissez aujourd'hui comme les autres, pas aussi durement mais quand même. C'est dommage car il reste un grand du film d'action, bien meilleur que Seagal, Speakman (quoique vous en pensiez, cf rubrique vidéo du n° 48) et tous les pseudos kickboxers qui ont envahi le marché. Je le dis donc haut et fort, j'aime Van Damme et ses films (je crois d'ailleurs que nous restons nombreux dans ce cas) et je pense qu'il est victime de son narcissisme et que sa personnalité privée donne une volée de préjugés négatifs sur sa personnalité professionnelle, ce qui est regrettable.
Sur ce, je vous laisse en n'omettant pas de préciser que j'adore votre revue (tout comme *Mad*) qui s'améliore sans cesse, tant point de vue articles que présentation. Bravo les mecs.

Pascal Gillon

Tu as bien cerné le problème Van Damme : il faut faire l'impasse sur ses tristes prestations médiatiques actuelles pour apprécier un acteur qui tente d'évoluer depuis sa première apparition dans **Monaco for Ever** *(voir page 44 !). Avoue quand même que ce n'est pas toujours facile...*

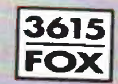


LA GUERRE DES ETOILES, L'EMPIRE CONTRE-ATTAQUE et LE RETOUR DU JEDI réunis dans le même coffret



Egalement dans ce coffret collector
(en VO sous-titrée ou VF) :
"*Les coulisses d'une légende*", composé
d'une K7 du making of de la saga et d'un livret
de 16 pages consacré à Georges Lucas

A la vente dans les vidéo-clubs, grandes surfaces et magasins spécialisés





LES PLUS GRANDES Aventures

KURT RUSSELL   KIM CATTRALL

Son adversaire a 2 000 ans.
Il lui a donné rendez-vous à Chinatown.

LES AVENTURES DE JACK BURTON
dans les griffes du Mandarin
(BIG TROUBLE IN LITTLE CHINA)

Un Film de
JOHN CARPENTER

hi-fi STEREO

FOX VIDEO



Kung-fu délirant et gunfights explosifs réunis sous la houlette de John Carpenter : une formule miracle pour un film d'action timbré !



A la vente dans les vidéo-clubs, grandes surfaces et magasins spécialisés





